



Élisa
Brune

ALORS
HEUREUSE...
CROIENT-ILS !

La vie
sexuelle
des femmes
normales

éditions du
ROCHER

ELISA BRUNE

ALORS HEUREUSE... CROIENT-ILS !

La vie sexuelle des femmes normales

éditions du

ROCHER

Ouvrage publié sous la direction de Françoise Samson
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous pays.
© Éditions du Rocher, 2008.
ISBN : 978-2-268-06607-3

L'intérêt pour le sexe remonte, pour la plupart d'entre nous, aussi loin que les souvenirs eux-mêmes. Cet axe majeur de notre vie se construit dès l'enfance, peu à peu, au gré des occasions qui se présentent ou que nous provoquons, et cette itinérance prend des allures tantôt flamboyantes, tantôt désolantes, mais toujours éminemment singulières. Car les faits sont là : nous ne pouvons compter que sur nous-même pour nous tailler des sentiers praticables sur ce grand territoire sauvage. Nos aînés se taisent, embarrassés, aigris ou égoïstes, et même avec nos pairs, les confidences s'arrêtent souvent là où l'embrouille commence.

J'ai tenté de relater ici quelques péripéties, difficultés et surprises rencontrées par les intrépides qui partent à la découverte du continent mâle - en espérant instruire autrui comme j'aurais voulu qu'on m'instruise en temps et en heure.

Je parle ici d'amour physique, et uniquement d'amour physique. Le reste est affaire de jugement personnel. Point n'est besoin de cours techniques pour apprendre à suivre son cœur (encore que). Suivre son corps, en revanche, voilà un beau problème.

J'ai classé ces découvertes en une série d'épisodes plus ou moins chronologique qui reflète l'histoire des confrontations avec les différents écueils. Un peu comme dans les travaux d'Hercule, il faut triompher des casse-tête l'un après l'autre.

J'ai rassemblé, bien sûr, des témoignages sur la question - j'ai interrogé des amies et des volontaires, des amis et des amants. Loin de me freiner, ils m'ont propulsée bien plus loin que je ne comptais m'aventurer au départ. Leurs griefs étaient grands, et nombre de leurs questions restaient irrésolues. Ma timide plainte s'est muée en réquisitoire musclé. J'ai dérivé vers une entreprise de salubrité publique.

Pendant longtemps, j'ai cru que le tableau alarmiste issu de ma petite enquête valait surtout pour ma génération, celle des quarantenaires ayant du retard à rattraper. Je me figurais que, aujourd'hui, l'accès bien plus direct aux films, à Internet, aux centres de consultation, ainsi que l'assouplissement du mutisme parental devaient rendre plus facile l'insertion des adolescents dans la vie sexuelle. Après quelques coups de sonde, je n'en suis pas si sûre.

L'information est là, mais ce n'est pas la bonne, ou il y en a trop, ou elle est trompeuse, ou il y manque l'essentiel, et on ne sait qu'en faire. Le résultat : presque autant qu'avant, la sexualité est loin de ce qu'elle pourrait être, les femmes ne jouissent pas, ou mal, ou seules, ou elles simulent, les hommes ne savent pas sur quel pied danser, les couples se figent dans des compromis aberrants.

Je ne prétends pas broser un tableau fidèle des grandeurs et misères sexuelles d'une société. Je ne fais que rendre quelques échos, épars mais significatifs, de ce qui est parvenu jusqu'à mes oreilles. Ce sont des expériences parfois enivrantes, parfois calamiteuses, qui pourront peut-être éclairer quelque lanterne, encourager quelque recherche, débloquent quelque dialogue.

Si j'utilise l'humour et la caricature, plongeant allègrement dans la mauvaise foi, c'est pour mieux réveiller ceux qui s'y prennent mal et pour contribuer à résoudre le problème. Quel problème ? Bon nombre de femmes n'ont jamais joui. Un plus grand nombre encore fonctionne en solitaire. Le plaisir dans le couple fait presque figure d'exception. Après cinquante ans d'émancipation et de développement personnel, on était en droit d'attendre de plus fréquents feux d'artifice...

Ce livre n'est pas un roman. Ni une autofiction. Ni un récit. Ni un essai. Il pourrait porter quarante signatures. Ou deux mille. C'est le simple coup de gueule des femmes qui ont ramé - et rament encore - pour trouver le plaisir. On y malmène les hommes tant qu'on peut - enfin, tous eux qui n'ont rien compris - en vue de l'amélioration des comportements. Que les autres ne soient pas vexés ; c'est grâce à eux que le bonheur existe.

Au moment de publier, je m'interroge. Est-ce bien à moi de taper du poing sur la table ? Au fond, je ne vois pas pourquoi. Je devrais faire comme tout le monde et dissenter sur la mondialisation.

Seulement voilà, le travail est fait et, pour l'avoir fait, autant le transmettre à ceux qui voudraient apprendre en s'amusant au lieu de filer à l'aveuglette (en général du bien mauvais coton).

Que les experts me pardonnent. Il faut parfois que quelqu'un se dévoue.

I Des DIFFICULTES DE L'APPRENTISSAGE

Les moyens du bord

Quand nous étions très jeunes, ceux de ma génération s'en souviennent, les garçons et les filles étaient tenus soigneusement séparés pour éviter qu'il ne leur vienne l'idée de se lancer dans des manœuvres malpropres tenues pour « pas de leur âge ».

Par conséquent, les filles s'arrangeaient pour faire leurs jeux sales entre elles, et les garçons aussi.

Simplement, il fallait pourvoir soi-même à certains rôles.

Le sexe étant à l'évidence le seul mystère durable sur cette planète, nous le mettions en scène dans de nombreuses variantes, et avec beaucoup d'entrain. Après le papa et la maman venaient le docteur et la malade, le facteur et la ménagère, le chanteur et la groupie, le patron et la secrétaire, le camionneur et l'auto-stoppeuse, Ulysse et la sirène, voire l'astronaute et l'extraterrestre.

Comme nous affichions toutes une prédilection pour jouer le rôle féminin (déjà le désir d'être convoitée), il fallait instaurer des tours équitables, parfois à la minute près, pour assurer le personnage du séducteur. Quand arrivait la grande scène du baiser, il se trouvait toujours une des protagonistes pour glisser sa main sur sa bouche avant le contact, même si les provocations allaient bon train. Comme dans ce jeu où des conducteurs fous roulent vers le précipice pour s'éjecter au tout dernier moment, celle qui s'était protégée la première n'était qu'une mijaurée.

Le baiser véritable, pourtant, n'offrait pas toujours matière à fantasmer. Par exemple, l'intérêt de Nathalie pour les rencontres au sommet avait considérablement baissé à cause d'un contact prématuré avec une autre salive que la sienne lorsqu'elle était à l'école maternelle. Un jour, dans la cour de récréation, alors que son rang croisait celui d'une autre classe dans laquelle elle avait une amie, et qu'elles se rapprochaient en faisant des grimaces, l'une des deux avait lancé : « On se touche les langues ! »

Curieusement, aucune n'avait triché, et leurs langues s'étaient télescopées dans une espèce d'affreux tamponnement baveux dont Nathalie avait gardé le plus mauvais souvenir, à peu près l'impression d'emboutir un museau de vache. De là, elle conçut de vifs soupçons sur les mines en

pâmoison qui accompagnent les baisers présentés dans les films. De la manipulation pure et simple, à n'en pas douter, du bourrage de crâne. Forte de son expérience, elle jura solennellement que le baiser profond serait une pratique à laquelle elle ne s'abaisserait «jamais de la vie ».

Elle n'en participait pas moins aux jeux dont tout semble indiquer qu'ils sont précisément « de cet âge ». Outre le faux baiser, on ne manquait pas de se vautrer l'une sur l'autre, quoique tout habillées, pour mimer l'acte reproducteur. Le strip-tease était un exercice spécial, un sommet de perversité, réservé à quelques cas particuliers : la consultation chez le docteur, le numéro de music-hall (avec soutien-gorge rembourré) et, comble du comble, le pari suprême : la provocation à la fenêtre (se mettre toute nue et ouvrir les rideaux au moins un quart de seconde).

Incroyable, tout de même, dès le plus jeune âge, ce statut unique, quasiment religieux, du déshabillage. Performance de l'éducation pudibonde qui était la nôtre ? Ou vice atavique ? Dans les tribus d'Amazonie qui vivent nues, c'est peut-être le vêtement qui fait office de perversité...

Dès qu'une mère entrerait et nous trouvait dans des positions incongrues, ou tapies dans l'obscurité, nous avions l'imagination fertile pour expliquer l'innocence de nos jeux. Nous jouions à cache-cache dans le noir, nous mimions le Carnaval de Rio et, si la trouble-fête fronçait les sourcils, elle ne prouvait qu'une chose, c'est qu'elle avait l'esprit mal tourné.

Innocents, nos jeux de filles l'étaient vraiment s'il faut en juger par l'obscénité déployée du côté des garçons (nous ne l'apprîmes que bien plus tard). Pendant que nous procédions à nos jeux de rôles sophistiqués, ces chenapans passaient tout simplement leur temps à se tripoter le zizi, s'encourageant les uns les autres à le stimuler pour qu'il grandisse, se masturbant en groupe et en cadence sur du Michel Fugain (*T'as le bonjour du printemps*), organisant, dès que la chose devenait possible, des concours de celui qui réussissait le plus long jet ou le plus volumineux (dans un bocal gradué), et autres trouvailles également subtiles. Les plus hardis jouaient à la vache. Tout nus, à quatre pattes, ils se faisaient manipuler par un préposé à la traite qui secouait leurs couilles en guise de pis et tirait sur le prépuce comme sur une mamelle. Mais, bon sang, que faisaient donc les parents ?

Les copines

Plus l'information est rare, plus la curiosité s'aiguise. Il fut une époque où nous étions aux abois.

Or le sort se montrait invariablement contraire, même quand nous aurions pu espérer quelque solidarité.

Un jour où Viviane demandait des éclaircissements sur le sens du mot « pédé » à une amie qui se prétendait bien informée, elle s'entendit répondre, sur un ton de commisération infinie :

« Comment, tu ne sais pas ce que c'est ? »

Puis, avec une mimique professionnelle :

« Écoute, il faut que tu demandes à tes parents. Ce n'est pas à moi de te le dire.

- Je ne peux pas leur demander ça. Dis-le-moi, si tu sais ce que c'est. Allez, sois sympa, dis-moi, c'est quoi un péde ?

- Pas question. S'ils ne te l'ont pas dit, c'est que tu ne peux pas le savoir. Donc, je ne peux pas te le dire.

C'est ça, et bien moi je parie que tu ne sais même pas ce que c'est,

- Pas du tout, je sais très bien, mais je ne peux pas te dire. » Inutile de préciser que cette petite peste n'est pas restée longtemps l'amie de Viviane.

Hélas, nous avons toutes compris, à un moment ou à un autre, que nous allions nous heurter régulièrement à ce manque de collaboration caractérisé de la part des copines. Elles ne voulaient sans doute pas nous voir éviter les déboires par lesquels elles étaient passées les premières. Elles avaient peut-être honte de leur propre ignorance. Elles voulaient conserver leur avance. Bref, il ne faudrait jamais compter sur elles pour éclairer notre lanterne.

Brigitte se trouvait chez son amie Delphine pour passer le mercredi après-midi, et il arriva que le petit frère de celle-ci, qui suivait vaguement leurs jeux, éprouva le besoin de faire pipi. La mère, alertée, alla se saisir d'un pot de chambre qu'elle déposa au milieu de la pièce.

« Tu peux y aller, Romain, fais pipi », dit-elle en s'éloignant, sans

imaginer que le gamin pourrait se sentir intimidé par une telle mise en vedette. Delphine, qui avait déjà vu pisser son frère, ne se montrait pas passionnée outre mesure et continuait à jouer tranquillement mais, pour Brigitte qui n'avait pas de frère, le moment était unique, crucial, inespéré.

Le petit garçon se tenait debout, déculotté devant son pot, visiblement perturbé par la présence de Brigitte, car il n'arrêtait pas de lancer des regards de bête traquée dans sa direction. De son côté, elle se dévissait les yeux pour essayer d'apercevoir les opérations à la dérobée. Ce petit bout de chair de rien du tout pouvait-il être « la chose », la terrible chose dont on ne parlait qu'à mots couverts sous le préau de l'école ? Elle avait du mal à le croire.

Finalement, quand le jet s'est mis en route, le petit Romain a levé les yeux et a fixé Brigitte d'un air farouche. Il avait eu du mal à engager l'affaire, mais la victoire n'en était que plus éclatante. Hypnotisée, Brigitte oublia de camoufler son intérêt et partagea sa contemplation entre le petit robinet en pleine action et le beau regard frondeur de son propriétaire. Mais Delphine la tira aussitôt par la manche avec brusquerie.

« Arrête de regarder son zizi ! T'as qu'à avoir un frère situ veux regarder. »

Ah, les copines ! Vraiment. Au lieu d'initier Brigitte au grand mystère, au lieu de lui proposer quelques miettes de ses privilèges exorbitants, quitte à les monnayer à un tarif raisonnable (quelques timbres de collection pour regarder, un vêtement de Barbie pour toucher, par exemple), non, Delphine l'évinçait brutalement du domaine interdit à peine entrevu. Monstre d'égoïsme. Quand on pense qu'elles auraient pu partager un magnifique moment de complicité, chacune penchée par-dessus une épaule du petit frère. Mais non, elle préférait se le garder pour elle toute seule.

« Je ne regardais pas son zizi ! », s'insurgea Brigitte, comme tous les enfants pris en flagrant délit. Puis, redoublant de mauvaise foi :

« Tu crois peut-être que j'ai jamais vu un zizi ? Eh ben, c'est pas vrai. J'en ai vu plein. Et des plus gros que ça ! » Peut-être est-ce ce mensonge éhonté qu'elle chercha P^{ar} tous les moyens à concrétiser depuis lors ?

Eureka !

Comme nous sommes nées à une époque où il s'est trouvé, quand même, des pédagogues, psychologues et autres sommités pour dissuader les adultes de s'embarquer dans des histoires de cigognes et de choux, nous avons généralement eu droit, à un certain âge, à des explications un peu laborieuses, dont les grandes lignes étaient à peu près celles-ci : « Avec son pénis, le papa dépose une petite graine dans le ventre de la maman et dès ce moment le bébé est conçu et grandit. Quand il est prêt, il se détache comme un fruit mûr et descend entre les cuisses de la maman comme à travers l'ouverture d'un pull à col roulé », démonstration à l'appui avec un pull et une poupée. Fort bien. Les bases étaient jetées.

Mais il restait de fameuses zones d'ombre.

L'expression « avec son pénis », par exemple, ne semblait pas offrir toute la précision requise pour décrire une opération de cette importance. Les schémas que nous pouvions dénicher dans les dictionnaires et encyclopédies montraient l'appareil génital de l'homme et celui de la femme : primo, côte à côte ; secundo, en coupe ; et tertio, au repos. Ce qui fait tout de même beaucoup d'aménagements avec la réalité et laisse planer un flou énorme sur la technique d'intromission. Cette excroissance molle et pendante (*cf.* le petit robinet de Romain), comment s'y prenait-elle pour déposer sa précieuse livraison à bon port ?

Aucune d'entre nous ne le savait, ce n'était écrit nulle part dans les documents disponibles, personne n'y faisait allusion, et nous restions là à ruminer cette énigme capitale, comme si nous cherchions méthodiquement le moyen de sortir d'un labyrinthe, mobilisant toutes nos ressources de réflexion, d'imagination et de logique. Trop heureuses de les oublier dès que l'on peut passer à l'étape suivante, nous sous-estimons souvent ces grands cycles épiques qui se jouent dans la matière grise de l'enfance, ces préoccupations obsessionnelles sur lesquelles on a phosphoré jour et nuit dans l'attente d'une explication convaincante.

Soient les données du problème : un robinet, une graine et une grotte au fond de la dame, comment arriver à placer la graine où il se doit ?

Même en imaginant un jet très puissant, comme un jet de sarbacane par exemple, on restait confronté à un épineux problème d'orientation. Le robinet pointant vers le bas et l'entrée de la grotte se présentant vers le haut, il faut lait imaginer d'incroyables acrobaties pour que l'opération atteigne à l'efficacité. La meilleure configuration semblait consister à placer la femme renversée sur la tête (dans la position de yoga dénommée trépied) pour recevoir 1® semence du père entre les jambes. Un peu extravagant. P^{er} sonne n'imaginait ses parents dans cet exercice saugrenu, encore moins Mme Winant, l'institutrice à chignon, qui aval* pourtant engendré deux enfants (il fallait donc bien qu'une s'y soit prêtée). Ou bien alors, tout le monde avait peut-être omis de mentionner que le papa recueillait la graine dans sa main, comme un bonbon tombant d'un distributeur automatique, avant de la pousser avec ses doigts au bon endroit ? Mais pourquoi utiliser l'expression « avec son pénis » dans ce cas ?

Non, ce mystère-là résistait à toutes les analyses.

Et quand un bon Samaritain apportait la solution, celle-ci apparaissait sous un jour incroyable. Ainsi, Barbara décida un jour de faire appel à sa sœur, supposant que celle-ci, à dix-sept ans, devait avoir quelque lumière sur la question. Elle partit d'un rire un peu gêné, mais se lança :

« Quand il s'apprête à donner sa graine, le pénis se transforme, il devient dur et il se dresse vers le haut. Il n'y a plus qu'à l'enfoncer dans le couloir de la maman.

- Le pénis rentre dans la maman ?
- Oui, c'est ça.
- Il devient dur ? Tu es sûre ?
- Ben oui.
- Dur comme quoi ? Comme du bois ?
- Je crois, oui.
- Et il se dresse vers le haut comment ? Comme une cheminée ?
- Si tu veux.

- Mais il est quand même bien attaché ?
- Il est attaché, mais il peut bouger. C'est comme ton bras, tu peux le lever et le baisser. »

Barbara ne fit ni une ni deux et se précipita sur le téléphone. Elle avait juré, avec sa meilleure amie Véronique, que la première qui savait devait le dire à l'autre. Elle fut donc extrêmement fière d'annoncer sa découverte à Véronique. A sa grande déconvenue, celle-ci n'en a pas gobé le premier mot.

« Le pénis devient dur, allez, arrête, tu me fais marcher. Non, je te jure, c'est ma grande sœur qui l'a dit.

- Et comment elle le sait ? Elle en a déjà vu ?
- Je te dis qu'elle le sait.
- Un truc qui devient dur, qui monte et qui descend ? On est en pleine science-fiction ! Si tu veux mon avis, elle s'est foutue de toi, ta grande sœur. »

Des indices au compte-gouttes

Malgré tous nos efforts, nous n'avions accès à aucun film, émission, documentaire, traité ou littérature spécialisée. Il ne restait que les magazines féminins achetés par nos mères. Pas les plus déleurés, mais ils comportaient quand même souvent une rubrique « sexologie ». C'est précisément pour cette raison, sans doute, qu'elles les cachaient soigneusement, qui dans la garde- robes, qui sur le vaisselier, qui dans le porte-parapluies, comme si nous n'étions pas capables de repérer ces manigances. Il nous suffisait d'attendre qu'elles s'absentent pour faire des courses.

Dès que la voie était libre, nous nous jetions sur tous les articles censés nous apprendre quelque chose. Nous étions particulièrement avides de tout ce qui concernait la puberté, les premières règles, le baiser, la taille des seins, le dépucelage... bref, nos soucis immédiats.

Claudine était persuadée qu'il y avait beaucoup d'autres révélations à attendre du côté de la télévision, mais celle-ci lui était formellement interdite, en dehors des émissions sélectionnées par les autorités du logis pour leur contenu *éducatif* (*L'Odyssée du commandant Cousteau*) ou *morale* (*Mary Poppins, La Petite Maison dans la prairie*).

Cependant, comme elle avançait en âge, il arriva un moment où elle put revendiquer le droit de ne pas accompagner ses parents lors de certaines soirées chez leurs amis (assommants), grâce à l'excuse inattaquable du nombre de leçons à étudier. À peine la voiture avait-elle disparu au bout de la rue qu'elle se jetait sur la télé, enfin offerte sans la moindre censure à sa soif de connaissance. Sans chaîne payante ni lecteur vidéo, l'éventail licencieux était relativement limité, mais quelle délicieuse impression de péché que regarder les films habituellement soustraits à son regard innocent. Les baisers passionnés et les étreintes fougueses la transportaient.

Il arriva que, un soir, elle fut captivée par les exploits de *Raphaël ou le Débauché* au point de ne pas entendre le bruit du moteur, Le temps

d'éteindre la télé, déjà la clé tournait dans la serrure, et son père l'intercepta au moment où elle s'élançait dans l'escalier. Nous ne nous étendrons pas sur la suite, car ce ne fut pas drôle.

Sauf maman

Comme toutes les sources d'information se dérobaient systématiquement, il ne nous restait parfois pour seul recours que les indices filtrant de la vie sexuelle de nos parents.

Geneviève se souvient que, lorsqu'elle montait se coucher, à huit heures et demie comme il en avait été décidé une fois pour toutes, et qu'elle lisait des bandes dessinées en cachette, elle restait aux aguets, craignant qu'on ne la surprenne. Elle écoutait le moindre bruit annonciateur d'un pas dans l'escalier. Parfois, plutôt que d'entendre le petit vacarme habituel de la télé au rez-de-chaussée, elle était intriguée par un grand calme. Elle sortait discrètement de sa chambre et constatait une absence de lumière inquiétante sous la porte du salon. Parfois même, elle avait l'impression d'entendre des souffles rauques. Elle s'asseyait et restait postée de longues minutes sur les dernières marches pour essayer d'en savoir plus (ou pour se rassurer car elle craignait vaguement que ses parents ne se soient transformés en aliens), mais jamais rien de plus concret ne s'est produit que ces bruits de respiration.

Elle demanda à son amie Lucie :

« Tu crois que c'est ça qu'ils font ? » Et Lucie, très au courant :
« Oh ! oui, ça doit sûrement être ça. »

De là, elle dut conclure que, depuis des années, elle obligeait ses parents à vivre leur vie conjugale sur le divan du salon, car ils craignaient sans doute de la réveiller s'ils s'encanaillaient dans la chambre voisine.

Annie raconte une autre histoire d'espionnage familial, involontaire celui-là, qui la laissa littéralement sans voix.

Par un bel après-midi de juin, en rentrant de l'école plus tôt que d'habitude à cause d'un professeur malade, elle constata qu'il n'y avait personne au rez-de-chaussée et que la porte du jardin était ouverte. Elle monta directement dans sa chambre et, en passant dans la salle de bains, jeta distraitement un coup d'œil par la fenêtre. La

scène qu'elle découvrit devait la sidérer autant que si elle avait trouvé un brontosauve sur la pelouse. Son père et sa mère étaient installés dehors, en train de lire des magazines, et composaient le tableau le plus calme et le plus habituel qui soit, sauf que, SAUF QUE, détail plus fort qu'un uppercut, sa mère avait dénoué les cordons de son maillot une pièce pour le rouler jusqu'au nombril, découvrant ainsi son ample poitrine. Sa mère, l'être le plus pudibond de la galaxie, qui lui enseignait les sacrements et la gèneuflexion, qui se signait au moindre écart de langage et que toute femme non corsetée choquait par sa vulgarité, sa i mère se tenait mamelles à l'air, pire qu'une pintade à l'étal du boucher, et affichait un air des plus naturels. Certainement pas une idée à elle. Seulement pour faire plaisir à son mari. Mais quand même.

Annie resta pétrifiée, plusieurs minutes, incapable de s'éloigner de la fenêtre. Tous deux lisaient. Rien ne se passait. C'était comme un tableau de Salvador Dali. Son univers tremblait sur ses fondations. Si l'incarnation de la droiture morale se prêtait à d'insondables machinations libidineuses, il n'y avait vraiment plus aucun terrain sûr.

Vive le sexe et la luxure, d'accord, mais pas chez sa mère, non, n'importe qui sauf sa mère. On a besoin de repères, tout de même.

Point trop n'en faut

En un mot comme en cent, on avait très vite fait le tour des ressources de la maison. Les dictionnaires et les encyclopédies, laconiques, quelques lignes à peine concrètes des magazines féminins de bon ton, de rares indices filtrant de la vie intime de nos parents, et la loterie aléatoire de quelques soirs de télé par an. Il fallait vraiment chercher ailleurs.

Dans la bibliothèque de tante Fernande, Alice eut la chance de dénicher tout un volume consacré rien qu'au baiser. Elle en vint tout de suite aux aspects pratiques (les chapitres historiques et anthropologiques ne l'intéressaient guère), où plusieurs pages étaient consacrées à l'enchaînement des opérations. On y décrivait une séquence de mouvements très codifiés, impliquant des changements de rythme et de position, un peu comme une chorégraphie de tango, pour se terminer par l'annexion définitive de la langue de la femme dans la bouche de l'homme. Alors le rite était accompli.

Alice fut profondément choquée par l'idée d'une telle gymnastique. Et très perplexe. N'osant parler à personne de détails aussi techniques, elle s'est demandé longtemps si les choses devaient vraiment se dérouler dans un ordre précis. Même après plusieurs années de pratique, il n'y eut pour elle pas un baiser un peu sérieux durant lequel elle n'ait tenté de suivre un semblant de procédure et de balancer finalement à l'autre sa langue comme un paquet, avant de considérer la séance comme réussie. De la pollution des premières sources, lorsqu'elles sont excessives.

Chez tante Germaine, Joëlle trouva des informations autrement plus juteuses. Beaucoup trop juteuses, en fait.

Tante Germaine était longue, étroite et triste, et ainsi fut sa vie également, coincée comme une boîte de conserve que jamais n'approcha un ouvre-boîte. L'un de ses principaux malheurs, sinon le seul (encore qu'elle aurait pu le voir comme une chance), fut d'avoir épousé (à la mode de l'époque, c'est-à-dire les yeux fermés) un homme au tempérament considérablement plus gourmand que le sien. Elle ne put s'y

adapter. L'oncle Georges, convaincu au bout de trois jours que cette grenouille de bénitier ne pourrait jamais le satisfaire, s'en fit une raison et alla voir ailleurs, à vrai dire partout.

De tout cela, Joëlle ne savait évidemment rien quand l'oncle et la tante les recevaient si convenablement le dimanche, ses parents et elle. Mais elle trouva, en procédant à des fouilles systématiques, quelques cochonnetés qui allaient lui mettre la puce à l'oreille. En ouvrant l'armoire de la table de nuit, côté Georges, elle découvrit une pile de revues porno (côté Germaine, il n'y avait qu'un missel et des mouchoirs). Ravie de sa trouvaille, elle aborda les fabuleux secrets de cette littérature que sa mère qualifiait de dégoûtante - sans se douter qu'elle allait se trouver obligée de lui donner raison.

Il s'agissait non d'exemplaires de *Playboy* ou quelque littérature modérée de ce genre, mais de petits fascicules construits comme des romans-photos. Après les quelques pages nécessaires pour faire passer un groupe de personnes de l'état habillé au plus simple appareil, le reste de l'ouvrage consistait en divers gros plans sur les appareils génitaux des deux sexes au travail. À la réflexion, Joëlle pensa que sa mère ne devait même pas soupçonner l'existence de ce genre de produit sur le marché.

Elle aurait dû faire des bonds de joie. Aucune source plus précise que celle-là n'aurait pu répondre à sa pressante curiosité. Mais, bien loin de là, elle prit peur. Ces images étaient beaucoup trop impressionnantes pour l'état d'avancement de ses structures mentales. Elle regarda rapidement ces photos sans comprendre - réellement sans comprendre - de quoi il s'agissait. Ces amas de viande humide et boursouflée ne pouvaient pas appartenir à des êtres humains. C'était trop monstrueux. Pour un peu, elle aurait couru se réfugier dans les jupes de sa mère en pleurant, n'eût été l'horrible obligation d'avouer son forfait.

Elle s'arrêta un moment sur l'image d'une vulve dilatée qui lui causa la plus grande épouvante. Non, cette chose ne pouvait pas être le sexe d'une femme normalement constituée. C'était répugnant. Ils avaient dû

photographier une malformée, un phénomène de foire. Quant aux hommes, ils brandissaient une énorme excroissance rouge-mauve, gluante, bouffie, tuméfiée, on eût dit une blessure suppurante. Comme ils devaient avoir mal !

Voilà qui allait refroidir Joëlle pour un moment. Tels sont les risques d'un parcours non planifié.

Le premier sexe

Il est marquant, le moment où, pour la première fois de sa vie, on contemple entre les jambes d'un homme son membre turgescent. Par la suite, on prend l'habitude de ce spectacle et arrivée à l'âge adulte on a presque oublié la violence de la première impression. Mais, à douze ou quinze ans, découvrir une telle pièce rapportée là où nous avons un creux, quelle expérience métaphysique !

Pour Jeanne, en plus, le premier sexe tendu sur lequel elle porta le regard fut celui de son père. D'où peut-être l'ampleur du choc. Non, pas une sordide histoire d'inceste. Un simple concours de circonstances. Elle en était la première gênée, mais elle ne l'avait pas cherché. Elle avait frappé à la porte de la salle de bains, il avait dit oui, entrez, et quand elle était entrée... il bandait.

Il avait décidé une fois pour toutes qu'on ne ferait pas de manières en se croisant dans la salle de bains. Ça l'agaçait, sous prétexte qu'une gamine vivait dans la maison, de sauter sur sa robe de chambre à chaque mouvement de porte. Après tout, il était son père, il était chez lui, on pouvait tout de même se comporter simplement ! Depuis ce jour, Jeanne avait pris l'habitude de traverser la pièce où se trouvait son père nu, en tâchant d'avoir l'air naturel.

De plus, si c'était le premier contact du matin, la **coutume** voulait qu'elle lui donne un bisou en disant « bonjour papa ».

Elle aurait préféré de loin qu'il mette sa robe de chambre, mais elle n'osait rien dire. Elle s'appliquait à se conduire exactement comme s'il était décent, et surtout à ne jamais regarder dans la mauvaise direction.

Ce jour-là, après qu'il lui eut dit d'entrer, la première chose qu'elle a vue, sans même baisser le regard, c'est qu'il avait le sexe brandi comme une épée droit devant lui. Après une seconde de désarroi total, comme il ne bronchait pas et continuait à se peigner, elle fit celle qui n'avait rien vu, elle dit « bonjour papa » en lâchant une bise de biais pour ne pas s'embrocher et elle passa le plus rapidement possible dans la pièce à côté.

On peut parfois, pour des raisons bizarres et qu'on passerait des heures à

débrouiller, faire comme si de rien n'était dans des situations totalement farfelues.

Elle n'avait jamais vu un sexe en érection de sa vie. Elle n'avait jamais pensé à son père en cet état-là. Et c'était lui qui brutalement lui déflorait le regard, exposant, de toutes les bites de l'univers, la seule dont elle aurait préféré ne rien savoir. Et chacun de s'appliquer à esquiver le sujet par la suite. Quel délire, les familles !

Pourquoi bandait-il à ce moment-là ? Elle était trop jeune pour pouvoir se le figurer. Sans doute la trique du matin, mais qu'est-ce que Joëlle pouvait savoir, à douze ans, de la trique du matin ? Elle n'a pas vraiment cherché d'explication. Elle était trop impressionnée par l'évidence matérielle, cet appendice si grand. Beaucoup plus grand que dans son imagination. Et... horizontal. Pourquoi horizontal ? C'est ce qu'elle comprenait le moins. Elle était trop ignorante de la mécanique des choses pour imaginer qu'il y avait des stades dans l'érection. Elle pensait que c'était vertical ou pendant, allumé ou éteint comme un interrupteur. Elle se demanda s'il fallait attribuer à l'âge de son père, ou à ses dimensions imposantes, l'inclinaison de son membre. Ou bien si c'était comme ça chez tout le monde, et peut-être s'était-elle fait des idées.

Il était évidemment impensable de profiter de la situation pour prendre des mesures ou poser des questions.

Éducation par le père

On se souvient toutes d'une copine qui, à onze ou douze ans, est arrivée un matin en classe et s'est isolée avec ses amies pour leur annoncer, avec une fierté incommensurable dans les yeux : « Ça y est ! Je les ai ! » Et de se précipiter vers les toilettes dès la sonnerie annonçant la récréation, avec un air très important et une petite trousse de toilette bien visible à la main.

Nous avons dû attendre un, deux ou trois ans avant de la rattraper, ce qui ne fait jamais qu'autant d'ennuis en moins. Et pourtant, combien nous avons pu être jalouses ! Jalouses puis inquiètes (et si ça ne venait pas ?).

Quand c'est venu, Fabienne était en vacances avec ses parents. Elle a averti sa mère, qui n'avait pas ce qu'il fallait, qui est devenue nerveuse, qui lui a donné une serviette-éponge pour protéger le lit et puis qui est allée informer son père (« Léon, voilà la petite qui a ses règles »), non pour qu'il émette une opinion, mais parce que, en sa qualité de chef de ménage, il devait être au courant de tous les faits et gestes de ses ouailles.

Quelques jours plus tard, Léon fit la preuve qu'il savait prendre ses responsabilités. En bon père de famille, il rassembla tout son courage pour donner à Fabienne... un cours sur la contraception. Ils avaient dû manigancer la chose. La mère était sortie pour une course urgente. Fabienne et son père se retrouvaient à deux pour la vaisselle. Fabienne essuyait les verres sans conviction, en pleine routine, quand elle s'aperçut que son père était anormalement agité. Il se lança bravement à l'eau :

« Ta mère et moi, on a pensé qu'il était temps que tu connaisses certaines choses (sans blague ?). Tu vois, quand j'étais jeune, on ne nous donnait aucune information (et à nous donc !). Tout ce que je savais, avant de me marier (puceau à vingt-sept ans !), c'est ce que m'avait glissé dans l'oreille un ami plus dégourdi que moi, en ces termes sibyllins : “ Il suffit de mettre le crayon dans la boutonnière, et puis le reste viendra tout seul. ” Tu vois, c'était toute mon éducation en la matière. Mais, de nos jours, le monde a évolué (je voudrais voir ça). Nous ne souhaitons pas que tu te gasses avant le mariage, bien sûr (tu m'étonnes), mais il est quand même nécessaire que tu aies quelques connaissances sur les moyens de contraception. »

Et le pauvre homme de se lancer dans une description complète et minutieuse, quoique pudique, des différents modes de contraception disponibles, en commençant par l'abstinence et la méthode Ogino (exemple à l'appui : lui et sa femme, avec pour résultat Fabienne). Il avait dû se farcir quelques lectures techniques avant d'entreprendre la leçon. Ce fut très amusant de l'entendre parler de préservatif et de spermicide en prononçant les mots d'une manière exagérément naturelle, si vous voyez ce que je veux dire. Notez bien que Fabienne était encore plus embarrassée que lui, si c'est possible, essuyant maintenant les couverts d'une manière exagérément naturelle.

Ce qui la stupéfia vraiment, dans ce discours, ce fut le moment où son père aborda la notion de plaisir. Il affirma que si les rapports entre les sexes prenaient une place importante, et parfois même trop importante pour certains (suivez mon regard vers tous les débraillés qui couchent en dehors du mariage), c'était parce que la nature avait placé dans l'acte sexuel une source de plaisir à nulle autre pareille. Cet aveu venant de son père, un pur cerveau à ses yeux, a plongé Fabienne dans la plus grande perplexité. Si même *lui* perdait la tête, à quel raz-de-marée devait-on s'attendre !

Quand il fut arrivé au bout de ses explications, il replongea dans ses livres et ne revint jamais sur le sujet. Il avait fait son devoir.

Fête de patronage

Il y a des leçons qu'on n'oublie pas. Particulièrement quand elles sont reçues à une époque hypersensible de l'adolescence, celle où la moindre remarque devient une cuisante blessure, que dis-je, un drame.

Comme Sandrine allait sur ses quinze ans, elle attendait toujours son premier flirt et commençait à trouver le temps long. On ne la laissait pas sortir librement. Trop jeune. Trop d'endroits mal famés. Trop ceci ou pas assez. Il lui restait les fêtes de famille et les fêtes paroissiales. Le plan d'enfer.

Elle fut autorisée un jour, grand événement, à se rendre dans une fête de patronage donnée dans le sous-sol de l'église au profit des scouts catholiques ou quelque chose comme ça. (Son père avait hurlé pour le bleu sur ses yeux, mais passons.)

Il n'y avait là que les adolescents du mouvement de jeunesse, surveillés par les parents qui tenaient le bar (jus d'orange et soda). Pour Sandrine, c'était déjà tout un eldorado puisqu'il y avait des garçons.

Elle se sentait aussi laide qu'on peut l'être à cet âge, et elle faillit s'évanouir quand le frère d'une amie vint l'inviter à danser. C'était un représentant du sexe masculin, il était plus grand et plus âgé qu'elle, c'était donc l'homme de sa vie CQFD. Qu'il fut bourru, joufflu et boutonneux comme une calculette n'était pas pris en considération.

Ensemble, ils ont commencé à danser un slow tout ce qu'il y a de plus correct, et Sandrine essaya pendant un moment d'incarner intensément la femme fatale. Pour les moyens déployés, ils étaient faibles : elle était bien trop crispée pour piper mot. Toute l'intensité de la scène se jouait dans la communion impalpable des âmes. Quand, vers le milieu du morceau (était-ce Joe Dassin ou Adamo ?), il se pencha vers son oreille, elle s'attendait à un aveu étourdissant, et il lui fallut quelques secondes pour décoder ce qu'il avait dit exactement :

« Arrête un peu de conduire, c'est moi qui suis censé conduire ! »

Catastrophe ! Trop occupée à fantasmer, Sandrine dansait sans réfléchir à ses pas, et apparemment ce n'était pas la bonne manière. Parmi toutes les choses qu'il lui restait à apprendre pour fréquenter les garçons, elle découvrait que la docilité tenait une place de choix.

L'idée d'avoir déplu à son premier cavalier la plongea dans un désarroi calamiteux. Elle fut certaine que jamais aucun représentant du sexe fort ne voudrait d'une fille qui lui chipait ses prérogatives sans même s'en apercevoir. Ses aspirations à la féminité en prirent un coup. Elle continua sa carrière en marchant sur des œufs, obnubilée, pour toute la suite de sa vie amoureuse, par la peur de se faire prendre en flagrant délit de conduite.

Premier baiser

A Rien n'est plus important que le premier baiser. On ne s'en doute pas avant de l'avoir décroché, mais il faut y aller avec la plus grande prudence. Surtout ne pas s'en remettre stupidement au hasard. Ça vous fait des résultats à la noix, le hasard.

Il s'agit en effet d'un moment unique, destiné à rester gravé à perpète dans votre petit mental chéri, et si vous n'avez pas fait attention, au lieu de cristal pur, vous vous retrouvez avec de la vulgaire caillasse, un bloc, sans aucun style ni panache, un petit souvenir de bas étage que rien, vu son statut particulier dans la série, ne pourra jamais déloger. Un premier baiser, il n'y en a qu'un. Gaspillez-le et vous resterez toute votre vie avec un moche premier baiser.

C'est ce qui est arrivé à Céline.

C'était dans un dancing à la mer pendant les vacances de Pâques. Ses parents l'avaient laissée rejoindre une amie et sa famille, croyant qu'elle serait sous bonne garde. Tout le monde peut se tromper. Les deux filles avaient retrouvé deux autres copines, également en vacances dans les parages et, ensemble, les voilà prêtes à lancer le grand assaut, longuement prémédité et attendu, l'opération commando qui allait enfin les sortir du marécage adolescent. Elles commencèrent la soirée en vidant une bouteille de vin et un paquet de cigarettes, histoire de trouver l'aplomb pour se présenter à l'entrée du dancing comme de vieilles habituées. Il fallait avoir dix-huit ans et elles en avaient seize, mais l'alcool et le maquillage aidant, on fit mine de les prendre pour leurs grandes sœurs. Elles étaient dans la place.

On dansait sur Michael Jackson à cette époque. *Billie Jean* quatre fois par soirée. Au bout d'une heure, la piste était noire de monde. Et les quatre amies de s'agiter comme des sottes en surveillant tous les regards à la ronde, cherchant fébrilement un encouragement comme on cherche une dalle pour poser le pied dans un jardin japonais. Allez, n'importe qui mais quelqu'un, décidez-vous ! Après deux heures sans péripétie aucune, Céline décida de

tenter sa chance en s'éloignant du groupe. C'était peut-être l'effet de masse qui brouillait les messages. Elle s'installa au bar et commanda un Coca. A peine avait-elle fini la transaction que son plus proche voisin lui demandait comment elle s'appelait. Miracle.

C'est sans doute exagérer que d'appeler miracle l'espèce de fonctionnaire à moitié chauve qui lui postillonnait dans l'oreille - et d'ailleurs Céline éprouvait beaucoup de mal à contorsionner ses espoirs pour les adapter à la situation - mais enfin, statistiquement parlant, c'était tout de même la première fois qu'elle harponnait un poisson. Il lui expliqua que sa femme était partie en Italie pour voir sa famille et qu'il avait envie de se distraire un peu. Tu parles d'un coup de filet. Le spécimen était tellement au-dessous de ses attentes qu'elle aurait dû le planter là, mais un je-ne-sais quoi la retenait, la fierté d'être remarquée, la peur de lâcher la proie pour l'ombre, le coup d'œil lancé vers ses copines qui dansaient toujours parfaitement seules et qui se demandaient sûrement avec envie ce qui se tramait.

Bref, elle continua la conversation et le gars qui voulait se distraire semblait de plus en plus réjoui d'avoir trouvé un jouet. Il posait la main sur son épaule ou sur sa cuisse avec des allusions bien épaisses, auxquelles elle répondait par un sourire extatique, terriblement surfait, façon de camoufler son embarras. Considérant que Céline ne se montrait pas farouche, le séducteur s'enhardit et vint à quelques reprises fureter dans son cou, ce qui provoqua chez elle toutes sortes de frissons très surprenants. Est-ce qu'il l'ensorcelait, est-ce qu'il allait se métamorphoser comme certain prince sortant du crapaud, que voulaient dire ces trépidations de désir qui la poussaient vers lui ? Elle ne comprenait rien à cette histoire, elle était seulement livrée à des forces inconnues - qu'elle identifierait nettement plus tard sous le nom de poussées hormonales.

Ensuite, quand il se laissa glisser doucement jusqu'à ses lèvres, elle faillit tomber en syncope. Ils étaient tous les deux assis sur un tabouret, modèle de bar, haut et étroit, ennuyés par la recherche d'équilibre et leurs genoux qui s'entrechoquaient, et c'est dans ces circonstances-là, avec un paltoquet qui se distrait, que Céline a connu son premier vertige insondable, le spasme total qui vous empoigne tout le corps et qui se double, en ces circonstances inaugurales, d'un sentiment de peur panique. Est-ce que ce clown n'était pas

en train de la poignarder dans le dos ? Ou de sucer son âme ? Comment connaissait-il le secret de l'apesanteur ? Céline se sentait si chavirée qu'elle était prête à lui donner sa vie. Elle ne s'appartenait plus. À cet instant précis, cet homme quelconque qui ne l'aimait même pas a possédé Céline, corps et âme, peut-être plus qu'aucun autre après lui, parce qu'elle était dans l'ignorance totale de ce qui se passait, et que l'ignorance, il n'y a rien de pire pour vous rendre vulnérable.

Il s'est reculé, le dos fatigué, et s'est remis à siroter son verre, l'air vaguement satisfait. Céline, elle, vacillait sur son tabouret comme une rescapée du saut à l'élastique, reprenant péniblement ses esprits pour constater la banalité de la situation : elle venait simplement de se faire rouler un patin.

Celui qui l'avait foudroyée était un pauvre type qui n'avait pas l'intention d'aller plus loin, on peut se distraire mais tout de même pas tromper sa moitié, ou alors il avait peur qu'elle ne s'accroche et lui fasse trop de misères. Dans tous les cas tant mieux, car il s'en fallut de peu qu'il n'obtînt une totale reddition, vu le tremblement de terre qu'il venait de provoquer.

Dans la rue, ses amies lui demandèrent d'un air faussement indifférent :

« Tu vas le revoir ? »

Et elle, d'un air faussement blasé :

« Je ne crois pas. C'était juste comme ça. »

Voilà toute l'image qu'il lui reste : un demi-chauve à moitié niais qui s'offre tranquillement une friandise pendant que, dans sa tête à elle, l'univers entier chavire. Le plus navrant, le plus tarte, le plus boiteux des premiers baisers. Jeunes filles, tâchez de faire mieux.

Chagrin d'amour

Parlons maintenant du grand jour où un organe mâle se laissa enfin approcher de près. Attention ! Ce n'était pas encore le grand jour de LA première fois car, pour la première fois, il fallait régler quelques problèmes pratiques. Avec tout le foin qu'on nous avait fait sur la contraception (rappelez-vous le père aux prises avec le mot spermicide), il était impensable de se jeter à l'eau sans avoir pris les précautions *ad hoc*. Pas de galipettes sans préméditation, donc. Or le premier sexe mâle pouvait fort bien se présenter à l'improviste. Que faisait-on alors ? Bravement, on résistait. Au prix, parfois, d'une cruelle déconvenue. Sabine s'en souviendra toute sa vie.

Elle avait dix-sept ans et participait à un voyage pour jeunes organisé par une association culturelle. Trois jours à Amsterdam. Embarquée dans le car avec des inconnus, elle en vit tout de suite un qui éclipsait tous les autres. Une beauté sur pattes, un vrai malheur, il était italien, il s'appelait Luigi, elle est tombée amoureuse en une fraction de seconde.

Inexplicablement, le jeune dieu sembla s'intéresser à elle. Elle crut un moment qu'il se moquait d'elle, mais non, il avait l'air de la draguer vraiment. Étant donné la totale inexpérience de Sabine, plus le paquet de complexes qu'on se traîne à dix-sept ans, on voit d'ici son affolement. Alerte rouge, branle-bas de combat, tout son être mobilisé en vue d'un seul objectif : tâcher de garder la cote auprès de ce gars-là. (Et voyez comme c'est vexant : elle dit qu'il ne lui est jamais arrivé par la suite, quand elle eut plus de métier, de harponner sans travail le plus beau gars de l'assistance - parfois elle croit qu'il est passé dans sa vie uniquement pour lui laisser un besoin de vengeance qu'elle assouvit sur tous les autres). Il avait des yeux d'un bleu azur mordoré, un sourire de mannequin, un corps d'athlète, des expressions d'ange coquin, enfin, si c'est comme elle le dit, il s'agissait d'une apparition céleste. Pourquoi a-t-il jeté les yeux sur elle?

Elle se le demande encore.

C'était un impatient. Déjà, dans le car, il la malaxait tant qu'il pouvait, elle en était tout essoufflée et, avant d'arriver à bon port, elle connaissait toute son anatomie. C'est dire si elle venait de faire un pas gigantesque dans son approche du sexe masculin : elle en avait palpé un (songez à la joie du chasseur qui empoigne son premier trophée !) Luigi lui avait tout simplement pris la main pour la fourrer dans son caleçon. Elle avait failli pousser un cri de stupeur en découvrant non pas l'appendice raide auquel elle s'était préparée, mais une espèce de gros serpent chaud. Deux idées lui ont immédiatement traversé la tête. Ou bien Luigi était en train de lui faire une horrible blague et avait glissé je ne sais quelle attrape dans son caleçon pour l'effrayer, ou bien il était malformé et ç'aurait été indélicat de le remarquer. Manquant cruellement de points de référence, elle continua à tâter. On aurait dit un gros anneau flexible et chaud. Était-elle tombée sur le seul homme de cette planète portant un sexe circulaire ? L'exploration était rendue difficile par les vêtements et les circonstances (il y avait quand même deux adultes dans ce car) mais, en s'obstinant, elle finit par dénicher une extrémité libre. Elle se sentait comme dans un quiz où l'on doit reconnaître un objet rien qu'en le touchant, sauf que même en sachant de quoi il s'agissait elle ne reconnaissait rien du tout. Finalement, à force de le tirer et de le pousser, le serpent s'était transformé en boudin qui pointait hors du pantalon défait. Tout bien considéré, cette chose était peut-être normale.

Elle n'allait pas tarder à le savoir, si toutefois Luigi parvenait à trouver un endroit dérobé pour déployer son attirail dans toute sa gloire. A peine eurent-ils débarqué, les sacs jetés hâtivement dans les dortoirs, qu'il l'entraîna dans une exploration des couloirs et escaliers de service. Alors, elle comprit qu'il avait vraiment l'intention de la faire passer à la casserole. Or elle n'avait pas prévu cette situation. Sans contraceptif, impossible de perdre la tête avec lui. En revanche, étudier l'animal sous toutes les coutures l'intéressait au plus haut point. Le reste viendrait en son temps.

Luigi possédait, à l'examen, une queue bien droite et bien tendue, impressionnante. Sabine s'amusa beaucoup à en explorer le contact. Rien

à voir avec une autre partie du corps, ni avec un concombre ou une carotte. À la fois dur et élastique, un peu moite, à la fois tendu et inerte, balançant sous la main comme une branche d'arbre, rien de commun avec rien de connu. Son premier sexe en main. Elle était tout émue. Mais il comptait bien le lui mettre ailleurs, avait déjà dégagé tout ce qui fallait, la travaillait au corps, et vitupérait sa résistance. Finalement, il essaya de la forcer, elle cria pour se dégager, puis ils se payèrent leur première scène de ménage quelques heures seulement après leur premier baiser.

Bien sûr qu'elle voulait le faire, elle était folle de lui et prête à tout déjà, mais il fallait se montrer prudents tout de même. Pourquoi ne pas attendre qu'on puisse se lancer sans risques ? Il ne comprenait pas pourquoi elle faisait tant de manières, il parlait de se retirer à temps ou quelque chose du style, mais vraiment, est-ce qu'on peut croire un jeune mâle surchauffé qui plaide pour son assouvissement ? (Nos parents avaient tant insisté sur le fait que cette méthode était très peu fiable.)

Avec un peu de clairvoyance, elle aurait pu comprendre que s'il ne voulait pas attendre, c'est parce qu'il ne comptait pas la fréquenter jusqu'à la semaine suivante.

Sabine éperdue et Luigi mécontent quittèrent l'escalier sans épanchements coupables (elle ignorait tout, bien sûr, des mille et un moyens d'assouvir leur soif sans risques) et, comme on pouvait s'y attendre d'un excité de cet acabit, il s'est mis en devoir de la punir tout de suite en allant draguer ailleurs. Sous son nez, le soir même, il s'assit à côté d'une autre fille et commença à la peloter méthodiquement.

Comme Sabine l'avait, dès le premier instant, intronisé homme de sa vie, elle se trouva non seulement humiliée mais aussi anéantie. Elle s'en voulait à mort de l'avoir repoussé, elle pleura pour qu'il revienne. Enfin, passons sur les avilissements des femmes amoureuses. Mais ses larmes et ses supplications n'y firent rien. Luigi ne lui accorda plus un seul regard. Au retour, Sabine était ravagée. Mais ses parents venaient la rechercher tout sourires : « Tu t'es bien amusée, ma chérie ? » Son premier chagrin d'amour, sa première baffe en pleine figure, est-ce qu'elle pouvait l'avouer aussi piteusement ? D'autant moins qu'elle aurait eu droit à un

beau sermon (elle qui s'était montrée justement, et malheureusement, si raisonnable).

Elle a passé trois jours à sangloter dans son lit, prétextant le surmenage, une grippe, le décalage horaire, n'importe quoi. Puis trois semaines dans le chagrin. Trois mois dans la tristesse. Prostrée parce que le premier type qui avait jeté les yeux sur elle était un beau, un superbe, un magnifique salaud.

Ça va, ça vient...

Vers seize ou dix-sept ans, à l'âge où son inexpérience commençait à lui peser comme un handicap, Laetitia eut l'idée d'emprunter des livres à la bibliothèque communale. Elle procédait toujours de la même façon : en les rapportant scrupuleusement la semaine suivante, mais sans avoir pris la peine de passer par le comptoir d'enregistrement, afin d'éviter toute publicité dans le quartier. Elle était incapable d'affronter le regard de la bibliothécaire, connue de sa mère, avec des titres tels *L'Harmonie du couple* ou *La Sexualité épanouie*. Elle les glissait donc subrepticement dans son sac pour les rendre tout aussi subrepticement la semaine suivante, après les avoir dévorés le soir dans son lit en guettant les pas de sa mère. Le jour, elle les cachait, non pas sous le matelas, trop évident, non pas dans sa garde-robe que sa mère inspectait régulièrement (« pour ranger ton linge propre »), mais derrière le panneau de bois qui servait à cacher les conduites du radiateur. Notez au passage les contorsions incroyables auxquelles il faut se livrer pour acquérir les rudiments d'une activité vitale à laquelle rien, absolument rien, ne permet de s'initier autrement (pas étonnant que certains relâchent leurs efforts une fois qu'ils ont acquis le B.A.BA),

Dans ces pages interdites, elle a par exemple appris que les hommes pouvaient parvenir au plaisir de façon manuelle en imprimant à leur pénis un mouvement de va-et-vient. Forte de cette information - malheureusement dépourvue d'illustration -, elle se promit de la mettre en application dès que les circonstances le permettraient, histoire de ne pas passer pour la dernière des godiches.

C'est ainsi que son premier petit ami eut la surprise, lorsqu'ils étaient en train de se peloter dans un endroit désert, de voir Laetitia empoigner son membre et l'actionner frénétiquement de haut en bas comme si c'était une poignée de porte ou une pompe à eau. On avait dit « va-et-vient », elle allait et elle venait. Du nombril aux cuisses et des cuisses au nombril, consciencieusement. Le temps de comprendre ce qu'elle était en train d'essayer de faire, il rectifia laconiquement :

« Pas comme ça, comme ça ! »

Le rouge de la honte la submergea en une seconde. Jouer les distraites n'était pas dans ses cordes (« Mon dieu, c'est vrai, où ai-je la tête ?»). Elle piqua du nez et, sans commentaire, s'appliqua à tester la nouvelle méthode, le visage enfoui dans l'épaule du garçon pour y cacher sa confusion et son humiliation.

Rites de passage

Il y eut des occasions, parfois, de se familiariser T avec l'équipement du mâle sans frôler une quelconque intimité. Marianne se souvient de l'entrée à la fac de médecine. Pendant quelques semaines, toutes sortes de choses se tramaient pour venir s'abattre sur nos têtes, à nous pauvres petits bleus et bleuettes désemparés. On parlait de bizutage, de « roi des bleus » et autres cérémonies inquiétantes.

Un beau matin, en plein milieu du cours de chimie organique, les comitards en tablier déboulent dans l'amphi par toutes les portes en même temps. Nous sommes faits comme des rats. Ça va être notre fête.

Insultes, épreuves, brutalités, les aînés s'en donnent à cœur joie. Les « ta gueule, bleu ! » résonnent aux quatre coins de l'amphi. Marianne comprend soudain l'origine de l'adjectif désignant les novices, c'est la couleur de la peur. Les filles sont relativement épargnées, mais elles n'en tremblent pas moins. Pourvu qu'ils ne s'en prennent pas à nos cheveux. Les teindre, les couper, les raser, ils adorent. Marianne et Claire se font toutes petites. C'est pas possible ce qu'ils peuvent gueuler. Ils ne gueulent pas, ils vocifèrent. Un climat de terreur est indispensable à leur petit numéro. Ils s'en prennent de préférence aux garçons bien propres et bien peignés. C'est fini les jupes de maman. Il est temps de devenir des hommes. Ces aînés sont sales et sentent la bière. Pour ceux et celles d'entre nous qui sortent tout juste d'institutions religieuses, il y a du retard à rattraper.

Quand ils ont fait souffrir assez de monde, ils se rassemblent sur l'estrade pour clôturer la cérémonie par des chants partisans, militants, patriotes, guerriers, ou comment faut-il dire, enfin bref, à la gloire de la Faculté. Bon, et maintenant, est-ce que c'est fini ? On peut partir ? Non, loin de là, un grand remue-ménage déferle sur l'amphi comme un raz- de-marée. « Toutes les bleuettes sous les tables ! On ne veut plus voir une bleuette debout ! » Et de se ruer dans les rangées pour aligner toute mèche qui dépasse. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est ? Au secours ! Que vont-ils nous faire ? Mais ce n'est pas aux filles qu'ils en veulent : « Bleus, vous allez chanter ! On vous donne les paroles : “Président, montre-nous tes couilles, président, montre-nous ton cul !” Allez, tous en chœur ! Et pas une bleuette ne bouge,

nom de Dieu ! »

Les filles n'en croient pas leurs oreilles. Que veulent-ils dire au juste ? Quelle est cette nouvelle fantaisie ?

Tous les types se mettent à chanter : « Président, montre-nous tes couilles, président, montre-nous ton cul ! », de plus en plus fort. Marianne meurt de curiosité. Se signaler au-dessus du banc serait risqué, mais elle glisse une tête sur le côté, dans l'allée qui mène à l'estrade. Elle découvre un spectacle étrange. Le président des comitards se trouve debout sur le bureau du prof, immobile, et tous les autres autour de lui, en train de gueuler à tue-tête et de faire monter l'ambiance parmi les bleus à grand renfort de gestes obscènes. Quand le vacarme atteint le climax permis par l'appareil vocal des artistes, le président porte la main à sa ceinture. Le ton monte encore d'un cran. Il défait la boucle. Ouvre sa braguette. Marianne n'en croit pas ses yeux. Il ne va tout de même pas... Son premier réflexe (cadeau de son éducation par les bonnes sœurs) est de s'offusquer et de bondir en arrière. Les hurlements sont à leur paroxysme. Elle sent son cœur qui bat la chamade. Elle se tourne vers Claire qui a l'œil vissé contre une fente de son côté et ne la voit même pas tant elle est passionnée par le spectacle. Un éclair de génie traverse Marianne. Mais oui, au fond, pourquoi pas ? En fait, ça m'intéresse !

Elle replace résolument, pour ne pas dire avidement, son regard dans le bon axe. Le président, de la main gauche, tient son froc et son caleçon baissés. De la main droite, il a saisi son membre et l'étire vers le haut, ce qui permet à tous les regards focalisés vers lui de contempler... une magnifique paire de couilles ! Tout le monde hurle comme pour un but à un match de foot. Ainsi exhibé, il pivote vers chaque point cardinal de l'assemblée afin que tous puissent bien se convaincre de sa virilité, après quoi il fait voir ses fesses dans un grand geste de salut qui met fin à la cérémonie.

Ce spectacle inattendu a sidéré Marianne. Sa courte expérience ne lui avait pas encore permis de voir un mâle offrir ses parties intimes en spectacle devant cinq cents personnes déchaînées - et malheureusement cela ne s'est jamais reproduit par la suite, les Chippendales eux-mêmes ne vont pas jusque-là. Sous couvert de formalité folklorique on lui livrait l'une des

scènes les plus troublantes auxquelles il lui serait jamais donné d'assister. Bien que non bandant (elle suppose), le bonhomme brandissait son membre d'un geste tellement ostentatoire, plein et décidé qu'elle en garde un souvenir torride. Sous les cris et les trépidations de l'auditoire, son manège était tout simplement jouissif, même et surtout parce qu'il n'était pas question de sexe. La convergence des regards vers les testicules de cet homme à peine déshabillé tirait toute sa saveur de lui avoir été offerte par une circonstance légitime. On s'acquitte benoîtement de ses devoirs de novice, et vlan ! on se retrouve le nez sur une paire de couilles.

Pas exactement le nez dessus, malheureusement, car elle était à vingt mètres, mais elle a retenu dès ce jour l'infini pouvoir d'embrassement des parties génitales.

Ca y est

Il arrive finalement bien un jour où l'on se fait déniaiser pour de bon.

Avec qui, où, quand, comment ?

À vrai dire, ce n'est pas toujours extrêmement net.

La palme de l'embrouille revient sans conteste à Muriel, qui ne mit pas moins de trois mois à se débarrasser de sa virginité. Parce que niaise, elle l'était, mais son chéri aussi, et ils allaient se retrouver dans la situation la plus absurde.

La première fois qu'ils ont voulu s'y mettre (enfin l'y mettre), Muriel a stoppé les machines juste à temps. Il était hors de question de se lancer sans prendre les précautions idoines. Le garçon était bien intentionné et a parfaitement compris. Il a simplement dit, sur un ton presque tragique : « Heureusement que tu m'as arrêté parce que je n'aurais pas pu me retenir. » Quelle belle impétuosité ! Muriel se frottait les mains pour la suite.

Rendez-vous chez la gynécologue et, en avant, roulez jeunesse ! « Minute, dit la dame en blanc, il faut attendre le prochain cycle. On commence à prendre la pilule le premier jour des règles. » Deux semaines à attendre ! Déception intense.

La capote ? On n'y songeait même pas à l'époque, c'étaient les temps bénis d'avant le sida. Et pour la contraception, on préférait des méthodes moins laborieuses. S'il fallait ajouter des accessoires à un dépucelement déjà angoissant, on risquait de sombrer dans le numéro de cirque, soyons sérieux.

Quinze jours d'antichambre, quand on s'est décidé à sauter le pas, c'est notoirement exaspérant. Ils se sentaient sur des charbons ardents, se promettant l'orgie dès la première soirée favorable.

Naïfs qu'ils étaient, touchants de nigauderie.

Si seulement cela n'avait duré que quinze jours !

Deux mois plus tard, ils essayaient toujours.

Le problème était le suivant : l'engin n'entraît pas. Il s'escrimait tant qu'il

pouvait, rien à faire, porte close. Deux fois, cinq fois, dix fois, ils se remirent à l'ouvrage, sans plus de résultats qu'un profond désarroi et des muqueuses irritées. Il était si fringant, le chéri, si plein de désir et de bonne volonté. N'empêche, bernique !

Ah, la fameuse première fois ! Le grand moment, le mythe, les filles qui se pâment au cinéma ! Des clous ! Leur belle initiation commune n'était qu'une affreuse chose brûlée au vitriol de leur incompetence. Un fiasco, un beau.

Au fur et à mesure des échecs, le théâtral «je n'aurais pas pu me retenir » du premier jour prenait un tour de plus en plus grotesque. Les deux tourtereaux s'enlisaient dans une faillite incompréhensible, commençant à douter de la réalité du coït, ou alors de leur anatomie. Muriel paniquait à l'idée d'être atteinte d'une malformation comme Mme Récamier, amie de Napoléon, dont l'étroitesse des conduits l'avait contrainte à une éternelle virginité. Quelle poisse aussi d'avoir lu et retenu cette épouvantable information historique ! Elle était malformée, c'était sûr, et elle n'en dormait plus.

Retour devant la gynécologue, seule confidente plausible pour expliquer en rougissant « ça n'entre pas ». Celle-ci lui suggéra alors d'enduire le membre de son bien-aimé d'huile d'amande douce - ça ne manquera pas de faciliter les choses et en plus ils aiment beaucoup ça, les massages. Sceptique, Muriel continua à ruminer son malheur, qui lui semblait dépasser de loin un problème de lubrification. Même pas un centimètre n'entrait. C'était comme si elle n'avait pas d'orifice du tout.

Le vrai problème était qu'elle ne comprenait pas son problème. Pour situer les performances de son éducation : elle ne savait PAS où se trouvait l'entrée de son vagin. Son bien-aimé encore moins, évidemment. Et il poussait n'importe où. Aucun des deux ne pensant même à faire l'usage d'une main. Misère.

(Et encore, il paraît que les choses ont été pires à une certaine époque. Isabelle raconte que sa grand-mère, le soir de son mariage, était sortie du lit en hurlant que son mari portait une déformation monstrueuse au bas du ventre. Elle s'était réfugiée sur l'armoire et avait prétendu ne pas en

descendre de toute la nuit. Le jeune épousé avait beau l'assurer que tous les hommes se présentaient ainsi à cet endroit, elle n'en croyait pas un mot, il ne pouvait être qu'un suppôt du diable, et elle faisait le signe de croix en psalmodiant chaque fois qu'il portait le regard sur elle. Elle alla pleurer chez sa mère le lendemain, et les choses soudain s'éclaircirent : on la pria d'aller illico présenter ses excuses au mari floué. Comme quoi...) Muriel ne comprit finalement la véritable nature du problème qu'en s'en remettant, confuse et malheureuse, à une solution extrême : s'adresser à quelqu'un d'autre. Un type expérimenté. C'était la seule manœuvre à tenter.

Elle téléphona à un ancien flirt, récemment largué - un clampin miteux qu'elle avait remorqué pendant trois semaines à défaut de mieux, pour lui proposer benoîtement de passer la nuit avec lui, une seule nuit. Il se montra un peu étonné. Mais pourquoi ? Comme ça, j'ai envie, Grand moment d'angoisse, va-t-il y arriver ou suis-je vraiment malformée ? Le professeur est agile et menu, parfait pour un début. Il chipote un peu, s'aide avec les mains (ah bon ?), repère le terrain. Mais détends-toi, bordel ! Ainsi, correctement aligné, il parvient à s'introduire sans difficulté. Muriel ne ressent pas grand-chose. À peine une douleur, même pas de sang. Il bouge une petite minute et puis s'en va, rassasié. Voilà ce qu'on appelle un expédient expéditif. Le garçon ne comprend pas très bien ce qu'on lui veut, mais Muriel exulte, elle a enfin compris ce qui n'allait pas. Elle a envie de courir toutes affaires cessantes chez l'autre innocent pour voir si le blocage cédera.

Quand elle pense que c'était aussi bête. Il suffisait de guider le missile. Douze ans à l'école et on ne vous apprend pas ça. Voyez les affres et les dégâts qu'on aurait pu éviter.

Le blocage céda. Mais compte tenu des dimensions du jeune homme et du trouble probablement contracteur, l'opération coûta bien plus de temps et de douleur qu'avec le dépuceleur. Il fallut y aller centimètre par centimètre, à pas de loup, dans l'angoisse et les tiraillements, dans l'effroyable sentiment qu'il n'y aurait jamais de plaisir à cet endroit-là, dans un déchirement de

l'âme autant que du corps. La grimace de Muriel s'aggravait à chaque avancée. Elle en avait la nausée. Les ratages avaient été terribles, mais la victoire ^ encore pire. Au bord des larmes, elle supplia son amour d'arrêter, horrifiée que toute cette attente débouche sur une torture, le jeune novice lui-même, déboussolé, s'épouvantant de ce qu'il était en train d'infliger à Muriel, avec son bélier à vous défoncer un portail d'église. Vous avez dit romantique¹) On tombe tous de haut, je suppose.

Mais dans l'heure suivante, parce qu'il était doux et qu'elle était amoureuse, après de longues minutes où il resta immobile en elle et où elle apprit à lui faire une place, après l'angoisse, la stupéfaction, le doute, la douleur, la colère, elle sentit s'installer peu à peu un calme qui annonçait autre chose, comme la fin d'un orage. Les résistances du corps se sont fatiguées. Muriel a rouvert les yeux, elle n'a presque plus mal. L'étonnement est devenu soulagement. Le soulagement a laissé place à la curiosité. La curiosité s'est muée en désir. Petit à petit, l'engin a pris vie dans son ventre, provoquant des sensations sourdes qu'elle n'avait jamais connues. Comme un grondement sous la terre. Elle a dû aller vers elles, quitter sa tête et ses batailles, écouter la pulsion nouvelle qui s'installait. Le désir s'est transformé en balancement, doucement, puis en roulement, grondement, battement... à la fin, elle sanglotait, mais c'était de la joie, de l'amour, de la reconnaissance.

Fallait-il vraiment que ce fut aussi chaotique ?

Est-ce que personne n'aurait pu les éclairer un peu ?

Leur épargner ces angoisses inutiles ?

Éducation à la noix.

Soupirs apéritifs

Comme on peut parfois s’imaginer des choses. Vers vingt ans, Stéphanie pratiquait le jogging avec un ami d’études, qui montrait clairement une attirance pour elle. C’était durant la session d’examens, ils allaient courir le soir le long du parc pour s’oxygéner le cerveau, et puis, surtout, pour être ensemble.

Il était encore puceau et elle n’était plus vierge, ce qui provoquait en elle un sentiment de supériorité assez confortable. Elle s’imaginait les angoisses et les questions dont il devait être la proie. Sa curiosité sur les femmes. Son impatience. Et elle éprouvait d’agréables frissons à se sentir le point focal de ses fantasmes et la cause de grands bouleversements hormonaux.

Elle se voyait comme une vestale déléguée par la communauté des femmes, élue à l’unanimité pour cristalliser les désirs d’un homme pur. Moi grande prêtresse initiée, toi prétendant morfondu.

Ce prestige dont elle se sentait parée - incarner le Mystère - lui permettait de savourer dans chaque rencontre une intensité dramatique jouissive. Derrière leurs rires et leurs conversations, c’était une pièce éternelle qui se jouait, et combien grave, et combien cruelle, celle du jeune troubadour soupirant pour l’inaccessible princesse.

Enfin passée de l’autre côté de la barrière (après avoir ramé et bien déchanté, comme tout le monde), elle observait tout à son aise le malheureux qui devait encore sauter l’obstacle et qui prenait nerveusement son élan. _ Simultanément attendrissant et admirable dans sa détermination. Très courageux, malgré les doutes et les inquiétudes qu’elle lui supposait, il tenait la tête haute et affirmait joliment son projet, lui faisant une cour délicate autant qu’assidue. Elle aimait sa façon de ne pas imaginer l’échec, même si c’est là une option risquée qui doit se confronter à un verdict avant de prendre tout son éclat. En amour, comme au jeu, on aime les parieurs téméraires, à

condition que la chance leur sourie.

L'une des manœuvres qui la mettaient en joie : elle adoptait pendant le jogging une respiration haletante, due à l'effort, en espérant qu'il écoutait son souffle pour fantasmer sur elle faisant l'amour. Comme il manquait de référence sur le plaisir des femmes, il extrapolait certainement tout indice, et de simples halètements devaient le plonger dans un trouble abyssal. Pensait-elle.

Imitant les soupirs suggestifs de Jane Birkin dans *Je t'aime... moi non plus* (quand elle y repense, elle a dû en faire un peu trop), elle lui servait à dessein ce petit avant-goût de pâmoison afin de fouetter son désir et de le rendre insomniaque.

Aujourd'hui encore, elle ne sait pas lequel d'entre eux fantasmait le plus, mais elle sait que le désir que l'on suppose n'est pas un moteur moins efficace que le désir que l'on éprouve.

Suis-je normale ?

En somme, toutes les affres de notre adolescence peuvent être ramenées à cette seule question : suis-je normale ?

Parce que le sujet était tabou, parce que personne ne voulait nous venir en aide, parce que les informations grappillées au hasard formaient un tableau incompréhensible, nous étions maintenues dans une terrible angoisse. Quand, comment, pourrions-nous parvenir à l'état de femme accomplie ?

À treize ans, les premières règles se font attendre, rien ne se passe, les copines deviennent pubères l'une après l'autre - suis-je normale ?

À quatorze ans, le tour de poitrine ne progresse plus, on ne remplira jamais un soutien-gorge honorable avec ça, on accomplit des exercices par milliers pour développer les pectoraux, mais rien n'y fait - suis-je normale ?

À quinze ans, on attend impatiemment les premiers candidats - on rêvait de jouer à guichets fermés -, mais les garçons ont plutôt l'air de dévier leur trajectoire lorsqu'ils nous aperçoivent. On les ignore superbement dans l'espoir de les attirer et ils ne voient même pas qu'on les ignore, qu'est-ce qui se passe, où vont-ils ? - suis-je normale ?

À seize ans, on entre enfin dans le circuit, on trouve un homme qui n'est pas contre l'idée de faire la paire, on se prépare, on se protège, on y va et, dans neuf cas sur dix, c'est le fiasco. Ça se passe mal ou ça ne se passe même pas, on a mal ou on est mal, on n'y comprend rien du tout, tout ça pour en arriver là - suis-je normale ?

Au moins quatre ans de gâchés, en moyenne.

Mais, benoîtement, on croyait que les problèmes s'arrêteraient là. Qu'une fois le cauchemar du démarrage traversé, ce serait la belle vie. Qu'une fois bien installée dans la place, après avoir conquis de haute lutte le droit d'y entrer, on serait enfin en sécurité, épanouie, parlant d'égal à égaux avec tous les autres initiés au sexe qui ne forment qu'une grande famille.

Or, comme toute famille, celle des gens qui ne sont plus vierges ne paraît unie que vue de l'extérieur. Elle ne paraît exister, même, que vue de l'extérieur. A peine a-t-on franchi le seuil, sa réalité s'effrite à vue d'œil et on se retrouve bientôt devant cette hypothèse affreuse : les surprises ne font peut-être que commencer.

II DES surprises A l'usage

Perplexité

Enfin ça y est, on a sauté le pas, on fait partie du club. Mais il faut bien se rendre à l'évidence, ce n'est pas l'extase. C'était même plutôt une épreuve. Où sont les râles de bonheur et les soupirs pâmés, les Himalaya de plaisir promis par Hollywood ? On réalise avec stupeur qu'on ne sait trop comment se comporter, à part le repère sûr d'avoir les jambes à écarter. Ça vient tout seul, disent les anciens. Ce sont des choses qui ne s'apprennent pas. Ah bon ? Vous êtes sûrs ? Il doit manquer une ou deux lignes dans mon programme.

Ayant tout juste franchi l'étape qu'on attendait dans l'inquiétude depuis plusieurs années, on se sent comme une étudiante qui aurait reçu son diplôme alors qu'elle n'a rien dit à l'examen. Le temps d'essayer de comprendre ce qui se passait, on était déjà de l'autre côté, un peu sonnée par le choc, et pas beaucoup plus dégourdie qu'avant.

Bien sûr, on a pu inspecter de très près la mécanique virile, se la mettre bien en main, s'y frotter, s'écarquiller les yeux, mais est-ce que cela suffit pour deviner ses petits secrets de fonctionnement ? Tant de questions se bousculent dans notre tête tandis que nous essayons d'amadouer l'animal, et pas une ne parviendra à franchir nos lèvres. Avec quelle f_{0rc} faut-il entourer le membre aimé ? À quel niveau le saisir ? À quelle vitesse ? Jusqu'à quelle hauteur ? Le gland, faut-il le découvrir, le toucher, ou au contraire l'éviter ? Les testicules, faut-il les palper, les effleurer, les malaxer ? Qu'est-ce qui déclenche le spasme exactement : la pression, la vitesse, en haut, en bas ? Il y a tant d'accessoires dans cette plomberie-là que nous ne savons pas où prodiguer nos attentions.

Si c'est un jeu où il faut découvrir le mode d'emploi d'un appareil inconnu, nous aimerions au moins être laissées seules avec lui pour le tester sous toutes les coutures jusqu'à totale domestication. Mais s'il faut travailler sous les yeux du propriétaire, qui s'attend à ce que nous sachions tout et n' imagine pas l'effroi sous notre sourire figé, cela devient de la haute voltige.

Donc, nous investiguons à peine et nous comprenons très peu.

Même chose quand vient notre tour. Cet homme bien disposé cherche à

nous faire plaisir, c'est sûr, mais pourquoi de cette étrange façon ? Cette poigne brutale sur nos seins délicats, ces dents qui cisailent à tout va, ce doigt vindicatif qui s'introduit partout comme chez lui - tout cela fait-il partie d'un plan mûrement réfléchi, ou bien est-il en train d'expérimenter au petit bonheur tout ce qui lui passe par la tête ? Et puis, est-ce bien hygiénique ?

Vous roulez sur une route inconnue dans un véhicule de location, avec pour seul guide la géographie générale du pays, ne pouvant vous fier qu'à un sens de l'orientation réputé naturel - mais si discret, à l'examen, qu'on se demande s'il existe vraiment.

Et le malaise mettra si longtemps à s'estomper qu'après un an, trois ans, dix ans de pratique assidue vous vous demanderez toujours si vous ne pilotez pas une semi-remorque avec tout juste un permis B.

Liberté, égalité, éjaculons

Cette idée, déjà, que tous les hommes sont égaux.

C'est archifaux, surtout dans le domaine du sexe.

Autant qu'en sport ou en mathématiques, on y rencontre les talents les plus divers - d'où l'hérésie de faire croire aux démunis qu'ils sont atteints d'une tare rédhibitoire. À qui oserait-on reprocher de jouer aux échecs comme un âne ou de ne pas savoir peindre la Joconde ? Nul n'est tenu de briller sur un terrain particulier. Sauf... sauf au lit, où nous devrions tous faire preuve de génie. C'est du terrorisme physiologique. Bonjour les désespoirs tenaces.

Non, connaissant la diversité des outils, des pulsions, des préférences, des performances et des tempéraments, on fera mieux de renoncer à accuser un partenaire mal assorti et on se consacrera plutôt à chercher chaussure à son pied. Après tout, il y a des gens que tout cela n'intéresse pas. Ne leur jetons pas la pierre. Evitons seulement de les fréquenter. Ils n'ont qu'à faire commerce ensemble et puis se consacrer sans scrupules à leur véritable passion (ornithologie, politique, football, jardinage ou archéologie) pendant que nous continuerons sans eux à décortiquer les choses du sexe. Chacun fait-fait-fait ce qui lui plaît-plaît-plaît, c'est dit dans la chanson.

D'où l'irrecevabilité absolue de l'abstinence avant le mariage. Qu'un boulimique épouse un appétit d'oiseau et voilà deux vies massacrées pour pas grand-chose, une simple coutume. Un monsieur de ma connaissance s'énervait fort à l'endroit de son beau-fils qui avait osé dire : « On n'achète pas un chat dans un sac », pour justifier une inspection approfondie du corps de sa fille. « Ma fille, un chat dans un sac ! » fulminait le père humilié, comme s'il avait la moindre idée, lui, du tempérament sexuel de sa fille, et comme s'il n'avait pas regretté toute sa vie d'avoir épousé dans un sac une femme dont les appétits n'avaient rien de compatible avec les siens.

Mais reprenons par le menu et nous verrons combien une alliance aveugle serait statistiquement vouée à l'échec.

Les équipements, tout d'abord, diffèrent à un point tel qu'on se demande

si on parle toujours de la même chose. Un appareil génital masculin ressemble à un autre autant qu'une chaise ressemble à une autre chaise : seuls deux ou trois traits fondamentaux permettent de les classer dans la même catégorie, après quoi les variations personnelles au niveau du style et du modelé peuvent altérer les caractéristiques de base au point de les rendre méconnaissables. Après des années de pratique, il nous arrive encore d'ouvrir de grands yeux avant de recadrer nos découvertes dans un schéma général. Du gras double au bâton de sucette, du jus de navet au cuirassé, de l'emmitouflé au découenné, du sou neuf au vilain crapoteux, des valseuses qui valsent à celles qui se cramponnent ou qui se diluent, il y a de quoi faire collection pendant de longues années sans rencontrer un seul doublon (on rêverait de tenir un album photographique, mais la délicatesse nous retient).

Pour ce qui est du maniement, il faut s'attendre à tout on ne peut jamais prévoir de quoi un homme sera capable. Honnête travailleur ou grave excentrique, infatigable ou expéditif tous les comportements sortent du slip comme les lapins d'un chapeau, parfaitement impossibles à deviner d'après l'allure et la conversation ordinaire du candidat. Comme si la libido formait un baluchon séparé, distribué au hasard, et qu'on ne déballe qu'au dernier moment. Tel qui était doux et caressant vous mettra un bâillon sur la bouche pour mieux courir vers son plaisir. Tel qui était craint de tous vous mordillera l'oreille en vous appelant maman. Tel qui jouait les lubriques aura tout le mal du monde à bander. Quelles que soient les précautions et les informations rassemblées, c'est toujours un paquet surprise, le moment de la mise en action. D'où la difficulté de décider quand. À quoi bon investir dans vingt kilomètres de jogging si c'est pour se découvrir incompatibles au pied du lit ? L'échec n'en sera que plus cuisant. Mais, à l'inverse, une mise à l'épreuve rapide vous prive d'un suspense amusant. Et si c'était le numéro gagnant ? Espoir à prolonger autant que possible...

Et la façon de défaillir, donc. Précisément ce moment-là. Croyez-vous qu'il y en ait deux qui se ressemblent ?

L'orgasme est le modèle primaire de l'extase, sa version populaire (après, il faut se tourner vers le yoga, le vaudou, le mysticisme... galères encore plus aléatoires sans doute). Bien qu'entièrement tributaire de mécanismes

organico-neuro- chimiques, il prend une dimension étonnamment différente d'une personne à l'autre. Pourquoi certains ont-ils droit à de plus beaux panoramas, simplement du fait de la chimie du cerveau ? La question est philosophiquement fascinante, mais, en pratique, superflue. Le fait est là, tout simplement.

On voit des hommes hurler à la mort là où d'autres pincent à peine les lèvres, et cela suffit à régler la question de l'égalité.

Un homme qui jouit, ça peut vraiment ressembler à tout ce qu'on peut imaginer : Ariane qui vrombit, un train qui entre en gare, un chiot qui gémit, la bombe atomique, un cheval qui éternue, un gloussement de poule, une porte qui grince, un rire gras, un claquement de cigogne, un râle de malade, un hoquet de pape, un âne qui braie, un grondement de volcan, un spasme de souris, un cri de flamenco, un froncement de lapin, un délire de martyr, un vol de bourdon, un bruit de tonnerre... (Mesdames, classez vos hommes et faites-moi part des catégories manquantes.)

Mais les pires, ah ! les pires, ce sont ceux qui travaillent sans relâche et dont on ne parvient pas à savoir s'ils l'ont eu ou s'ils ne l'ont pas eu, s'ils l'ont jamais eu un jour, s'ils savent seulement ce que c'est. Il y en a ainsi qui s'échinent à répétition et sans point final, on ne sait pas où ils veulent en venir, ça va ça vient et jamais rien ne se passe, on en viendrait à souhaiter la crise cardiaque. De deux choses l'une : ou bien ils jouissent sans que ça se remarque (bizarre tout de même), ou bien ils n'y arrivent jamais et continuent à besogner en espérant un miracle. Mais alors, leur air de trouver ça normal (évidemment, ils n'ont jamais vu autre chose), leur façon d'éluder le problème (ils affirment que c'était super), leur enthousiasme à vouloir recommencer alors qu'on ne voit pas ce qui peut les attirer autant (peut-être l'espoir d'y arriver cette fois ?). S'ils en font tellement de cas, n'est-ce pas précisément pour camoufler qu'il ne s'est rien passé ? Cette volonté de s'estimer content devient peut-être leur seule façon de jouir...

Non, vraiment, avant de parler de ceux qui déçoivent les femmes, il faut d'abord parler de ceux qui se déçoivent eux-mêmes. La base d'un plaisir bien partagé est un plaisir bien possédé, n'en déplaise à ceux qui veulent bluffer.

Les hommes sont bien démunis devant les choses de leur sexe. Songez

que beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu un autre homme bander excepté les garnements qui faisaient des concours de jet à quatorze ans. On nous enfarine de scènes d'amour à tout bout d'écran, mais l'érection proprement dite reste le secret le mieux gardé. Nos chéris sont cruellement privés de repères pour se situer dans le paysage phallique. On en voit qui exhibent triomphalement un haricot princesse, d'autres qui déballent timidement une matraque époustouflante. Pour un sur dix qui a eu la curiosité de se renseigner, les neuf autres naviguent sans balises et prennent leur cas pour la normalité.

En matière de curiosité, j'ai rencontré un champion. Thomas, qui est cent pour cent hétéro mais très soucieux des femmes, est allé jusqu'à pratiquer une fellation « d'étude » sur un inconnu, juste pour savoir quel est l'effet de prendre un sexe en bouche. Comment a-t-il procédé ? C'est très simple : il suffit de se rendre dans un cinéma gay, de sortir ostensiblement pendant la séance par la porte latérale et d'attendre qu'un homme suive. D voulait savoir exactement ce qu'il demandait à sa partenaire, si c'était désagréable, difficile, fatigant, dégoûtant... Un vrai scientifique.

Mais la plupart des hommes sont leur seule et unique référence. S'ils se comparent aux autres, c'est sur la foi de ce qu'on voit pendouiller dans les vestiaires pour hommes, ignorant à quel point la loi de la dilatation des verges n'a rien d'universel. Ils louchent sur ceux qui pendent bien bas, alors que c'est peu esthétique et pas du tout probant. Comme dit Nathalie, mieux vaut un sexe de statue grecque, un petit mignon rentré à l'eau froide, qui ne se découvrira qu'avec à-propos, mais alors au centuple.

Pour l'acte lui-même, ils n'ont guère plus d'indices. Durée de l'érection, vigueur, style et rythme de la pénétration, autant de mystères et boules de gomme. Là où l'un se rengorge pour trente secondes de chatouillis, l'autre s'excuse de jouir après deux heures de corrida. À vingt ans, Corine a dû aller chez un médecin à cause de cystites fréquentes. Elle se demandait si ce n'était pas lié aux rapports sexuels car elle n'en avait jamais souffert auparavant. Le docteur lui demanda combien de temps durait la pénétration. Elle répondit innocemment : « Entre une demi-heure et une heure », croyant qu'il n'y avait rien de plus normal (c'était son premier partenaire). Le docteur faillit s'étrangler et laissa tomber sèchement : « Eh bien, vous

félicitez votre ami et vous aurez encore des cystites ! » Plus tard, elle rencontra des constitutions bien différentes. Comme ce jeune homme qui éjaculait au moment précis où il s'introduisait et qui pensait accomplir une excellente performance. Il y a comme ça des gens qui roulent à contresens sur l'autoroute sans rien remarquer de bizarre.

Quand on a fait l'amour une première fois avec un partenaire et qu'on a apprécié son style, il reste encore la surprise de découvrir les particularités de tempérament. Untel se satisfait d'une étreinte par mois tandis qu'un autre se plaint s'il n'en a qu'une par jour. Ici encore une chatte n'y retrouverait pas ses matous. Catherine se souvient de celui qui, outre leurs ébats quotidiens, devait se masturber deux ou trois fois par jour pour venir à bout d'une libido envahissante. Il s'estimait simplement en bonne santé, et ne ratait pas une occasion de railler les constitutions chétives. Et on peut faire encore mieux ! Un infirmier me racontait que l'un de ses patients du service psychiatrique se retirait dans sa chambre une bonne vingtaine de fois par jour, emportant dignement quelques magazines sous son bras, pour y soulager ses gonades en feuilletant... des catalogues de bricolage. Imaginez la scène, le type qui éjacule quand il arrive à la scie à métaux. Faut-il parler ici d'un excès de bonne santé, devenu pathologique ?

Si la fatalité voulait bien nous lâcher les baskets

Comment, mais comment s'extirper de la gaucherie des débuts ?

Voilà un problème dont on s'aperçoit très vite qu'il dépasse de loin l'entrée dans la vie amoureuse proprement dite, pour se représenter, toujours aussi frais et ponctuel, chaque fois qu'on entame une nouvelle idylle.

On le sait bien, pourtant, que l'embarras fout tout en l'air. On le voit bien - démonstration par l'élu lui-même -, qu'une balourdise peut vous rétamé un prince charmant. On sent venir le fiasco aussi clairement qu'une voiture qui fonce dans le mur, et pourtant on continue de s'y ruer, obtuse, bloquée, hypnotisée par la banalité comme un lapin par les phares. C'est comme si on le faisait exprès, d'être aussi bête. On connaît le problème, l'absolue pesanteur de la gêne, et on assiste impuissante à l'extension inéluctable des dégâts. Et va pour les questions bateau, les rires nerveux, les bredouillages et les trébuchages. Continuons joyeusement. Pour l'essentiel, on dirait un concours entre deux acolytes : on se tord la cheville, on tend la mauvaise joue, on aligne les clichés, on se brûle avec la cigarette, on une poussière dans l'œil, ou alors le hoquet, on renverse du vin sur la nappe, on sort une bourde politique, on trouve un cheveu dans le potage, on se trompe de prénom, on se brûle en man- géant, on macule son chemisier, on se cogne au lampadaire, on ne retrouve plus la voiture, on marche dans un étron, on tombe sur un ex, on se trompe de clés, on rate une marche, il y a du vomi de chat dans le couloir, etc.

Et il ne s'agit là que d'un début. Ces menus inconvénients qui agrémentent les premiers moments d'une aventure amoureuse devraient être entendus comme autant de sonnettes d'alarme pour la suite. Si l'on n'en tient pas compte et qu'on lance l'offensive malgré tout, on passe à la catégorie supérieure. À force de peaux de banane glissées sous la romance, le ridicule arrive au galop. Mais cette fois, le manège devient tragique, car on a un arrimage à accomplir, et on risque de voir ses ressources totalement anéanties. Avouez que c'est décourageant, toutes ces piques du destin. Reprenons gaiement : une fois arrivés au pied du lit, on n'ose pas aller aux toilettes, on s'empêtre dans les fermetures Éclair, on s'embrasse avec un

cheveu en bouche, il est trop tard pour baisser la sono, il déchire la nouvelle robe à cinq briques, on n'a pas eu le temps de s'épiler, on a le bras coincé sous son dos, il souffre d'un ongle incarné, on éternue sans arrêt, le frigo vrombit à côté, sa mère appelle sur le répondeur, on a une crampe au pied, on marche sur ses lunettes en se levant, la salle de bains sent mauvais, etc., à n'en plus finir Sans oublier la plus belle : avec ses doigts qui ont trempé dans les épices indiennes (car il fait la cuisine), il vous met littéralement les muqueuses en feu. Une souffrance atroce.

Parfois, trop rarement, pour contrebalancer la poisse systématique, il y a des hommes qui ont comme un secret de fabrication. Ils passent au-dessus de tout ça.

Par exemple, en voici un qui a joui comme une locomotive venue de loin, qui s'abat sur vous dans le hurlement des sirènes et le vacarme halluciné de bielles et de pistons moulus. Pendant qu'il se reprend, la terre fume autour de vous, il faut un bon moment avant que l'air ne redevienne perméable aux sons. C'est alors qu'il vous dit d'une voix de baryton- basse merveilleusement posée « Tout cela n'a rien à voir avec la crise économique », et il rajuste ses génitoires d'une main experte. Ah oui, celui-là, il a vraiment du style.

Pour en finir avec les ploucs

Au début, ça se présente bien, de petits signes s'échangent entre votre corps et un autre, mettant en place un désir sans qu'il soit besoin d'en parler.

Il vous donne la main pour sauter d'un rocher. Vous frôlez son cou pour rectifier son col. Il effleure vos doigts pour reprendre sa cigarette. Vous vous appuyez sur son épaule pour prendre une photo. Il laisse son coude en contact avec le vôtre lors d'un trajet en bus. Vous faites mine d'apprécier son after-shave pour frôler sa joue. Il vous prend la fourchette des mains au restaurant. Vous l'embrassez sur le coin des lèvres en le quittant. Enfin bref, ça chauffe entre vous.

C'est un ami, un collègue, un commerçant, un guide, un passant, n'importe quel homme dont le rayonnement a déclenché en vous le petit voyant lumineux. Vous savez qu'il sera bon de le toucher. Les scénarios sont infinis, et tout le plaisir consiste à en inventer d'inédits. C'est un moment divin, qu'il ne faut surtout pas gâcher en mettant le doigt dessus.

Quel que soit le prétexte qu'il a trouvé, le contact de sa peau vous fait frissonner jusqu'aux cheveux, mais vous restez impassible et maintenez la conversation dans le registre conventionnel. Tout le sel est dans le double jeu. Peut-être, pendant que vous continuez à discuter sérieusement, pouvez-vous vous permettre de laisser pointer un brin de complicité dans le regard, mais juste un brin, une étincelle, à peine de quoi éveiller les soupçons. Un signe ne doit jamais être clair. Chaque frôlement se comprend par une intention plausible, chaque regard par une parole publique. À la fin, votre environnement est truffé de mines, mais chacune se justifie. Ce sont les invites et les réponses chamelles qui dominant tout, mais elles parviennent à se ranger derrière une façade lisse. Vous êtes innocente par définition et ravagée de désir par construction.

Au début, ça se présente bien.

Ce climat ambigu est merveilleux. Vous lancez provocation sur provocation tout en restant sagement sur la berge opposée. Pour rien au monde vous ne mettriez un pied dans l'eau. Il faut figoler cet instant du désir où chacun sait que l'autre sait (encore qu'un tout petit doute subsiste), mais refuse la vulgarité de se découvrir ouvertement. Vous évitez toute allusion univoque, tout contact gratuit. Vous jouez derrière un bouclier sans lequel il n'y aurait plus de jeu.

Oui, ça commence toujours bien.

Mais les hommes sont des mammifères pressés. S'ils restaient cachés, c'était non pas pour le plaisir du jeu, mais pour tâter le terrain avant de s'engager. Manœuvre hautement tactique. Il faut pouvoir se retirer la tête haute. On lance des coups de sonde en regardant ailleurs, histoire de se ménager une porte de sortie. Mais, aussitôt que le terrain paraît suffisamment favorable, il se produit comme un éboulement.

Le mâle n'a attendu que quelques heures, parfois moins. Dès qu'il est sûr de son fait, il passe à l'offensive. Les bras se referment, la bouche s'avance, le rire nerveux, le regard bête tout s'abat d'un coup comme cent mille herbes autour de vous. Finies les arabesques, les allusions à double sens ; vous êtes montés dans le train, il faut aller au charbon.

Quelques minutes plus tard, il vous laboure la bouche jusqu'à la gerçure, il vous arrache les cheveux dans sa passion, sa barbe de deux jours fait office de rabot, il vous saccage les parties les plus douces et prend vos gémissements pour du plaisir, il souffle comme un bœuf tuberculeux, il décharge trop vite ou pas du tout, ne montre aucun sens de la mesure si bien que vous devez demander grâce. Et, pour finir, il prétend sur un ton éperdu que c'était vraiment délicieux.

Au terme de ce gaspillage insensé, cette gabegie, ce caprice d'enfant gâté, vous voyez s'installer un nouveau double jeu, inverse du premier : après avoir nié le désir, qui était là, il faut maintenant louer le plaisir, qui n'y était pas.

Et vous, derrière les réponses convenues que vous faites pour minimiser le gâchis, vous rêvez d'un homme qui continuerait à vous effleurer plutôt que de vous tailler en pièces, corps et âme.

Prenons celui-ci, par exemple.

Un peu velu, un peu âgé, mais enfin, lors d'un voyage, après des semaines d'abstinence, vous ne faites pas trop le détail quand une possibilité de bagatelle se présente. De toute façon, c'est son bagout qui vous a séduite. Son humour, son assurance, sa détermination. C'est un homme bien en place, grand et baraqué, comme vous les aimez.

Le contact des peaux est prometteur et se répète souvent. Il entre dans

votre jeu et vous entrez dans le sien, la journée est pleine de sourires sous cape. Ah ! quel moment vivifiant de l'amour !

Vous remarquez qu'il a une voix chaude et cuivrée dans les basses, pourtant un peu ridicule dans les aigus. Il rit comme un petit sifflet sec. Vous décidez de n'entendre que les basses, de ne voir que les yeux verts, de ne sentir que la chaleur accueillante de la peau. En voyage, on ne va pas se compliquer la vie.

Ainsi passe la journée, coquine et légère, les paysages sont beaux.

Le soir venu, au restaurant, les frôlements continuent, limités par la présence des autres. Comme on est bien dans cette petite poche d'intimité secrète, doublement secrète puisque ni les autres ni l'autre n'en sont officiellement informés. Pour ceux qui aiment le trouble, à quoi servirait-il de nager en eaux claires ?

Hélas, avant même que vous n'ayez bien barboté dans votre nouveau jeu, voilà que les autres sont partis se coucher, voilà que cet homme a abattu son bras sur vos épaules sans aucune excuse, et de sa main libre il attire votre menton, ça y est, c'est fichu, on passe à l'opération ventouse. Car, bien sûr, il ne se contenterait pas d'un petit baiser léger, plein de promesses, non, il faut tout explorer d'un coup, jouer la fricassée de museaux, se mélanger les amygdales, planter le drapeau sur les pôles et soumettre les indigènes jusqu'au dernier. Quand on s'échappe de là, il n'y a plus aucune zone d'ombre à débusquer dans le domaine du baiser.

Ensuite, on passe à l'opération commando. C'est une soi- rée pitoyable qui commence, vous le savez et vous n'avez même pas le courage de l'arrêter, d'ailleurs ce serait sûrement mal pris, après tous les signes d'acquiescement qu'il a récoltés. L'homme se lance dans de grandes, obscures et ridicules manœuvres sous-vestimentaires ; il a tellement envie de vous faire plaisir, dit-il. Son humour est inexplicablement tombé en berne, son aplomb parti en fumée, on dirait un adolescent cherchant ses marques, il avait pourtant quarante-cinq ans tout à l'heure. Sa respiration saccadée vous détruit les tympanes, ses pattes s'accrochent dans tous les pièges, il prend vos seins pour de la pâte à pain, vos biens les plus précieux pour de l'acier inoxydable. Vous décidez de simuler le climax pour qu'il arrête, mais tout étourdi d'avoir

obtenu quelque chose il s'y remet de plus belle (Dieu sait ce qu'ils ont lu sur les orgasmes multiples, ils croient que vous fonctionnez comme un fusil à répétition). Tout cela part évidemment d'un bon sentiment et il serait infiniment indélicat de recadrer son excès d'enthousiasme. Vous attendez que ça se passe.

Le drame est complet lorsque, dans un sursaut de curiosité, vous tendez la main vers ses ultimes arguments. Un attirail rutilant pourrait tout de même aider à redresser la situation. Vous partez en campagne. D'abord, perplexité. Mais où cela se cache-t-il ? Ensuite, stupeur. Dans les replis du pantalon, vous découvrez un engin pas plus gros qu'un stylo, le genre de modèle qu'il faut manipuler entre le pouce et l'index de peur de le perdre en route. Votre soirée a définitivement basculé du côté de la B.A.

L'idée serait supportable en théorie - si ça peut aider un nécessiteux - mais il faut se cravacher souvent pour arriver au bout de la réalisation pratique. Et encore, s'il voulait bien conclure dans des délais raisonnables, mais non, ça s'éternise et ça use, ça ne débouche sur rien, on ne sait même pas s'il est dehors ou dedans, il baise aussi comme un petit sifflet sec. Quel gâchis, ce gâchis !

Vous aviez un petit frisson, et maintenant vous avez une grande nausée. Ou bien prenons celui-là. Il n'avait que des arguments pour lui. Hippie persistant - il a joué en concert avec Marvin Gaye -, ses voisins le dévisagent parce qu'il porte les cheveux jusqu'aux fesses. Beau mec, le sens de l'humour (il y a toujours beaucoup d'humour au départ), il serait le guide idéal pour vous faire découvrir Londres où vous venez de débarquer. Il vous a tirée d'un mauvais pas mécanique (comment auriez-vous pu deviner où se trouvait le bouchon du réservoir d'huile ?) et il semble avoir beaucoup aimé le rôle du sauveteur. Il connaît justement un petit restaurant sympa.

Après trois verres de vin, vous sentez venir le désastre, mais la situation vous échappe et se dirige obstinément vers le pire. Il ne vous a pas encore pris les mains, parce que vous les tenez sous la table, mais ses yeux sont en bonbon fondant et il accumule les compliments sophistiqués, du genre Marquise vos beaux yeux. Ça y est, l'humour s'est fait la malle. Vous voudriez qu'il soit plus fort, qu'il se rende désirable, mais comme vous le voyez là, il

est tout simplement pitoyable.

Le restaurant se trouve justement à deux pas de chez lui et il veut vous montrer sa guitare. Sous l'effet de l'alcool, vous êtes devenue fataliste. D'ailleurs vous avez bu un verre de plus, pour vous aider à supporter.

Que sera sera

Depuis l'adolescence, vous traînez ce fardeau de croire que lorsqu'un mec en arrive à bander, il est de votre devoir de le soulager comme si c'était de votre « faute ». Si je ne voulais pas, il ne fallait pas venir, d'ailleurs il me plaisait beaucoup tout à l'heure. Mais pourquoi faut-il toujours que les débuts croustillants se transforment en roucoulades fadasses ?

Comme il vous entend fredonner *La Vie en rose* à l'unisson avec le disque qu'il vient de mettre, il tombe à genoux et vous baise les pieds, comme s'il était témoin d'un pur miracle. Vous ne pouviez rien faire qui l'aurait impressionné davantage, hormis peut-être une lévitation. Il se prosterne. Cet homme a complètement cessé d'exister pour se consacrer à vous admirer.

Stoïque, vous lui laissez encore une chance - le bénéfice du doute - jusqu'à la mise en œuvre de ses grands desseins, mais il ne vous laisse pas fantasmer bien longtemps. Le voilà qui s'approche en tremblant, les yeux embués. Il la joue sentimentale chevrotante, et en même temps très appliqué, avec un de ces baisers qui vont au fond des choses, mais bon Dieu qui leur a dit à tous que c'était un must ce *car-wash* intégral ? Ses yeux sont bloqués sur l'expression émue de celui qui reçoit des cadeaux, ce qui vous agace doublement : non seulement vous endurez un rapprochement dont le désir vous a quittée, mais aussi avez-vous la nette impression de jouer le rôle crapuleux, non mais regardez- moi comme il s'emballe le malheureux ! Pourquoi faut-il toujours que vous tombiez sur des niais ? Vous vous prenez à rêver d'un beau salaud qui vous prendrait et qui vous jetterait sans manières.

L'homme n'est pas dépourvu d'atouts, un équipement respectable et une technique honnête, mais ses yeux, vraiment, ce regard énamouré et ces baisers convulsifs, non, vous n'en pouvez plus. Ne va-t-il pas jusqu'à vouloir têter goulûment ? C'est un mystère aussi, cette marotte. Assouvissent-ils un fantasme personnel ou croient-ils vraiment éveiller quelque chose en vous ? Comme si maternité et érotisme faisaient bon ménage. Comme s'il pouvait

y avoir du charme à se faire traire. Il y a tant de délicatesses à pratiquer de ce côté-là et ils choisissent l'impasse du biberon, comme mus par un instinct de catastrophe. Et maintenant, n'est-il pas en train de pousser le doigt dans votre intimité la plus intime pour se le frotter ensuite derrière l'oreille avec un air béat ? Au secours. De l'air !

Vous rêveriez de pouvoir laisser les corps jouer leur partition tout seuls. Le sentiment, s'il pouvait naître, ce serait dans deux jours, deux semaines, deux mois, mais pas ainsi, au premier frottement, quelles simagrées absurdes.

Quand l'artiste se décide enfin à livrer le galop final, c'est toujours avec cet enthousiasme frénétique qui a le don de vous couper les ailes. Ah, cette obstination à mettre trois louches au lieu d'une, écrasant dans l'œuf toute velléité de plaisir ! Est-ce que nous caressons leurs endroits tendres avec un râteau, nous ?

Après deux heures de démonstrations passionnées, on passe à la séquence tendresse. Votre Apollon se transforme en amoureux-chimpanzé. Vous savez, ceux qui ramassent une miette sur votre pull, enlèvent un cheveu sur votre veste, essuient une trace de chocolat sur votre joue, parfois même en mouillant leur doigt au préalable. Chiche qu'ils seraient prêts à vous chercher les poux.

Hélas, celui-ci ne vous épargnera rien. Les exploits réitérés quatre fois dans la nuit, le séchage amoureux après la douche, le petit déjeuner yeux dans les yeux, toujours embués, les promesses de lettres quotidiennes - cet homme déferle sur vous comme un lac de barrage dont on vient de lever toutes les vannes. Vous saisissez l'occasion d'un livre qu'il vous offre pour parler de cadeau d'adieu. D'adieu ? Oui, car vous venez de vous souvenir que vous deviez repartir le jour même. Londres, vous préférez de loin la visiter toute seule.

Non vraiment, parlez-moi d'un bon macho.

Mais il n'y a pas que les ploucs

Il y a aussi les salauds. Les obtus, les fumiers, les crapules.

Ceux qui ne voient de vous que la viande.

Ceux qui vous poussent dans un coin, qui vous racontent des cracs, qui vous soûlèrent afin de sonder votre anatomie.

Ceux qui vous prendraient par derrière sans prévenir, qui vous passeraient à tabac, qui vous pinceraient les seins pour mieux jouir.

Ceux qui se bornent à être odieux, viens ici et suce-moi là, baisse un peu ta culotte et t'endors pas en route.

Nous sommes cette fois à cent mille lieues des petits agneaux qui bêlent «je t'aime » dès la première soirée.

Mais, oui, en effet, il y a ceux-là aussi.

C'est toujours par une horrible méprise qu'on arrive à un homme pareil. On ne pouvait pas deviner. On a cm lever du tout-venant et on se retrouve face à une brute qui vous besogne sans ménagement, qui se répand comme on rote et qui réclame un drap pour essuyer les gouttes. Étudions celui-là, par exemple, qui vous zieutait au cours d'anglais et à qui vous trouviez un bel air décadent. Cigarette au bec, chemise ouverte, il a fait « tu veux boire un verre » sur un ton dédaigneux qui souleva votre admiration. Vous avez bavardé une demi-heure, pas plus, juste assez pour que vos yeux se décillent et que vous cessiez de voir en lui un art consommé de la désinvolture, c'était tout simplement de la bêtise. De son côté, il estime qu'il s'est assez dépensé en parades amoureuses. Il a donné toute sa mesure, il ne lui reste plus qu'à achever son œuvre d'un « on va chez moi ? » péremptoire. Le piège est installé. Vous aimeriez tirer votre épingle du jeu, mais vous êtes lâche, comme toujours. Vous ne savez pas comment vous dépêtrer, vous êtes malgré tout encore un peu fascinée par le désir qu'on a de vous, et handicapée quand il s'agit de repousser, et puis, pour dédramatiser vous conjecturez que finalement, qui sait si ce type n'est pas un très bon coup, sachons varier les approches. Et vous vous entendez dire « si tu veux », d'une petite voix qui ne sait pas d'où elle sort.

Dans la voiture, vous sentez bien que vous courez à la catastrophe, mais maintenant il est vraiment trop tard. Pour reculer, vous devriez vous éclaircir la voix et prononcer distinctement des mots comme « Tout compte fait je n'ai pas envie » ou « Je ne suis pas libre » ou « J'ai la migraine ». Mais lui, tout occupé à conduire comme un premier prix de rodéo, vous voyez bien qu'il ne serait pas du tout à même de recevoir le message 5 sur 5. Décidément, c'est trop tard. Quand le mâle est tiré, il faut le boire.

Vous ne pensiez pas si bien dire.

Avant même que la porte ne soit refermée, il a déjà enfourné son ustensile, sans s'occuper de savoir si le moment est venu, chiche qu'il n'a encore jamais vu une femme prête, il croit que c'est normal si ça grince à l'entrée et il a l'habitude de forcer. Il remue un moment en marmonnant des grossièretés en se tripotant les glandes. Pour vous, il y a déjà un bail que vous n'êtes plus là. C'est comme s'il parlait au portemanteau. Portemanteau contre lequel vous êtes inconfortablement appuyée. Grâce au ciel, il n'a pas l'idée de vous imposer un bain de langues, ça ne fait pas partie de son répertoire. Il charpente à grands coups et vous attendez qu'il en finisse, ça n'aura pas été long et il n'y a qu'un slip à remonter. Mais voilà qu'il s'arrête. Il sort sa merveille et lui jette le genre de regard qu'il prendrait pour inspecter un moteur de voiture. Ensuite il vous empoigne par les cheveux. « Allez, ça suffit maintenant, suce bordel ! »

En une demi-seconde vous faites l'analyse complète de la situation. Elle est très simple. Soit vous passez un mauvais quart d'heure, soit vous passez un très mauvais quart d'heure.

De deux maux, il faut choisir le moindre, donc la pipe. Avec un haut-le-cœur vous embouchez le goujat en priant pour qu'il s'épanche au plus vite. Serviabile, il vous aiguille par quelques commentaires : « C'est ça, continue », « Plus vite connasse ! », « Au fond, bien au fond ! » Vous pensez un moment que vous pourriez lui rayer le casque, mais c'est vraiment trop risqué, maintenant qu'il a bien vu que vous saviez le faire sans les dents. Encore dix secondes et vous allez vomir. Par chance, c'est lui qui vomit avant vous. Dans votre affolement, vous l'avalerez, par lâcheté toujours, ou

même par politesse (vous avez toujours trouvé indélicat de courir à l'évier pour cracher, on ne se refait pas - et puis comment auriez-vous pu demander le chemin de la salle de bains, c'était trop tard, toujours trop).

Au moins, vous ne devrez pas dormir sur la partie mouillée du drap qu'il vous aurait aimablement attribuée. Car il ne vous retiendra pas jusqu'au petit déjeuner. Il est déjà en train de remballer sa marchandise et semble satisfait, allant jusqu'à vous gratifier d'un « c'était bon » dont tout porte à croire que vous devriez être fière. Pas de doute, ce doit être sa façon habituelle de faire l'amour. Il est content et vous demande si vous voulez quelque chose à boire avant de partir. Vous saluez mentalement sa délicatesse, mais non, merci, c'est déjà bu. Tout bien considéré, vous préférez partir tout de suite. Il ne propose pas de vous reconduire. Cette constance dans la muflerie vous arrange plus qu'il ne pourrait le penser, si seulement il avait un cerveau. Vous rentrerez en taxi, le chauffeur sera exemplaire, et vous n'irez plus jamais au cours d'anglais.

Les rustres, les vrais, on l'apprend vite, n'ont un certain charme que vus de loin. Mieux vaut les garder en réserve pour alimenter de loin en loin quelque fantasme épais, les trucs spéciaux un peu maso pour jours de fête. Une fois franchie la sphère de leur intimité, on n'y voit plus que rut, égoïsme et platitude.

Non, sans rire, rendez-nous les ploucs.

Oui mais bon

Là mais qu'est-ce qu'elles veulent, à la fin ?

Ni des amoureux transis à l'œil marécageux, ni des mâles grossiers qui se ripolinent la pine. Existe-t-il une autre possibilité ?

D'après nous, oui.

Ni l'ange, ni la bête.

Un homme, quoi.

Un vrai.

Un homme, un vrai, c'est difficile à décrire. Ça ne s'invente pas en six'quat'deux.

Il faut d'abord qu'il mène sa barque tout seul dans l'existence, s'il vous plaît, pas un de ces chiots larmoyants qui ne demandent qu'à marcher en laisse.

Il faut qu'il ait du coffre, de la ressource, des montagnes d'activités (ou quantités de méandres dans sa tête), bref du terrain à découvrir, de la réserve pour les soirées d'hiver.

Il faut qu'il dispose d'un minimum d'infrastructures, tout de même. Il y a une part matérielle dans nos projets, et un P'tit truc mou ne fera jamais l'affaire.

Il faut qu'il ait fait ses classes, bon sang, on est au xxi^e siècle, les innocents on a déjà donné, on veut des hommes rodés.

Et puis, il faut un je-ne-sais-quoi (si je le savais, j'aurais le prix Nobel de sciences amoureuses), le truc qui fait péter les plombs, l'étincelle, le frisson, le machin, le tagada tsoin tsoin, appelez-le comme vous voulez, ça ne dépend pas de nous ni de lui, c'est un cadeau des dieux.

Bon, à partir de là on peut commencer.

Le mec surgit là où on ne l'attendait pas. Dans un magasin, à l'arrêt du bus, au guichet de la poste. Il est cordial, mais ne s'éternise pas, et nous non plus d'ailleurs, on garde son adresse pour plus tard.

Plus tard arrive, et les choses se mettent en place tout doucement, comme des accords d'orchestre avant le début du concert. Sapristi, il est pas mal

intéressant ce coco-là. Et il a des yeux, comment dire, deux yeux, oui, mais tellement « éloquents ». On n'avait rien remarqué au début et maintenant il nous semble que personne ne nous avait jamais regardée avant lui. Il fait passer, lorsqu'il sourit, toutes les promesses de cieux chahutés sur son visage. Il a de l'esprit, du répondant, du second degré, et puis soudain des impulsions candides, des choses auxquelles il tient, des gestes pleins d'envie. Resto, musée, balade, baptême en montgolfière. Les choses s'enchaînent et s'harmonisent. On roule comme deux billes en course spirale sur les parois d'un entonnoir. À huit contre un, on peut dire que c'est gagné, on est parti pour une histoire d'amour. Il n'y a plus qu'à tester l'ajustement mécanique.

Dans ce tournant fatal, plus d'un candidat rend les armes. Malgré les examens et les tours de pistes, certains ont réussi à vous amadouer alors qu'ils cachent des carences graves. L'un est encore en pleine puberté, l'autre a viré pervers, le troisième est impuissant, le quatrième habite avec sa mère, si, ça existe. Tant pis pour l'investissement. Les autres ? Ils s'en tirent honorablement, et souvent les petits cahots du début s'aplanissent au bout de quelques séances. Ils s'installent alors au titre d'amant régulier pendant quelques semaines ou quelques mois.

Exceptionnellement, au bout d'un temps, la chorégraphie devient danse, les corps fonctionnent ensemble comme un seul animal et les cœurs, gagnés par la fièvre, s'emballent eux aussi. C'était le numéro gagnant.

Comment s'y est-il pris pour passer le cap glorieusement ? Il a mené ses pions avec adresse, un petit sourire aux lèvres, il n'a pas brûlé les étapes, il n'a pas lambiné non plus, il nous a embrassée par surprise, sans fondre de confusion, il a su rire ou s'émouvoir à temps, jamais s'appesantir, il a enlevé son pantalon sans ruiner ses effets (quand bien même il aurait trébuché dedans), il est parti en conquérant à la fois nu et confiant, énigmatique et gourmand. Enfin, pour résumer, il a le chic, il nous fait tourner la tête, c'est la passion tout simplement.

La passion, quelle aubaine, ce n'est pas tous les jours que ça déboule. Alors qu'ailleurs on se désintéresse très vite, ici l'appétit bourgeoise au fur

et à mesure des rendez-vous. Plus on en a, plus on en veut. On goberait l'autre jusqu'au nombril. On veut ses hanches, on veut ses genoux, on veut ses cheveux.

Oh ! et puis vous savez très bien ce que je veux dire. Quand ça marche à trois cents à l'heure, il n'y a pas besoin d'un dessin.

Mirage

Un homme assis dans le train. Appuyé contre fenêtre.
Il a les jambes ouvertes. Son jean serré laisse deviner de jolies formes.
Les yeux perdus dans le paysage, il pense à autre chose.
Libre de tout regard, de toute parole, détendu, seul et bien avec lui-même, il n'est pas soucieux de se mettre en scène. Il respire et bouge comme un simple animal.

C'est le moment de le guetter à la sauvette, dans toute sa mâlitude inconsciente.

C'est le moment le plus émouvant de la virilité.

Quand ils n'en ont pas plein la tête. Quand ils sont absorbés par autre chose, ou bien par rien. Loin de la concupiscence.

C'est le moment de chausser l'œil qui déshabille.

Détailler les courbes des épaules et la largeur du torse. Sentir le creux des reins, l'axe des hanches, la puissance des cuisses. Imaginer ouvrir le pantalon et sentir ces masses chaudes prêtes à frémir.

Flâner des yeux d'autant plus librement que l'homme est inconnu et qu'on évitera soigneusement de se trahir. On le laissera rêver sur sa banquette en cuir, sans y toucher, sans le déranger, sans effleurer le miel de sa peau.

Juste un hommage à la beauté. Un regard sans but qui est son propre but. Admirer un homme comme on admire une montagne.

Il est mal rasé, il a le regard clair, les cheveux en bataille. Ses mains lisses se donnent l'air d'être vierges. On pense pourtant à tout ce qu'elles ont accompli, à tous les gestes accumulés, toutes les peaux caressées.

Un corps au repos, sagement posé sur un fauteuil de train, dans une simplicité d'enfant qui pique la curiosité. Comment se comporte cet appareil lors de ses épanchements les plus nerveux ? Comment explose-t-il ? Dans des gémissements ? Dans des convulsions violentes ? On voudrait le mettre en marche pour une démonstration, savoir quel chant il chante, cet oiseau-

là.

Mais c'est une idée courte, un fantôme d'eau douce. Son chant, il ne le donne qu'à l'être qui a su le rencontrer, le tourner, l'ensorceler. Plus qu'un travail, une entreprise. Rien que l'on puisse atteindre en dix minutes à bord d'un train. Laissons-le rêver sur sa banquette, et allons écouter ce que chante celui qui chante pour nous.

...et réalité

Celui qui chante pour nous n'est pas d'humeur câline. En entrant dans le living, on le trouve plongé dans une facture d'électricité dont il n'arrive pas à percer le mystère. Le mois passé, c'était à peine la moitié ; il est allé fouiller dans les tiroirs pour vérifier. Il doit y avoir une erreur. Ou alors une explication. C'est sûr.

Il tend la joue pour un bisou sans détacher ses yeux de la paperasserie c'est une histoire qu'il veut tirer au clair.

Lui aussi, il est copieusement beau, opaque et inconscient de sa séduction.

Lui aussi, il nous provoque, à force de se comporter comme si notre regard allumé n'existait pas.

Le moteur rugit dans nos coulisses, mais lui, il a saisi son Bic et commence à décortiquer le problème.

Alors, de deux choses l'une. Ou bien on chausse ses lunettes et on s'acharne avec lui sur la machine à calculer, ou bien on déchausse son soutien-gorge et on voit s'il a le culot de rester cramponné à son affaire.

C'est une manière de flanquer à l'eau celui qui s'absorbe dans le journal alors qu'il est au bord de la piscine. On le désirait dans sa pure innocence, pendant un moment on a rôdé autour de lui en faisant semblant de l'ignorer, toute notre attention fixée sur ses formes chamelles, ses muscles et ses effluves, et maintenant on veut le voir surgir dans sa splendide bestialité, déchaîné autant qu'ébahi, oiseau de feu fracassant sa coquille.

Si, pour tout résultat, l'opération produit une phrase du type « Écoute Pitchoun, c'est vraiment pas le moment, je t'assure », le pronostic sera des plus pessimistes. Cet homme n'a plus envie de roucouler dans notre oreille en dehors des moments consacrés. Il s'est voué au train-train et n'en descendra pas.

Mais si, comme tout homme un tantinet sensé, il parvient à se faire une saine idée des priorités, l'épisode peut prendre une tournure avantageuse, à rire aux éclats en forniquant sur un tapis de factures. N'est-ce pas là une excellente façon de s'asseoir sur les soucis domestiques ?

Ce n'est pas tout d'avoir un homme. Il faut savoir le faire chanter.

Contre la science

Nadia sortait pour la première fois avec un... comment appeler ça ?... Un « potentiel », lors d'une soirée bien arrosée. Le programme de la nuit n'était pas encore fixé. Ils n'étaient pas très convaincus ni l'un ni l'autre, pour des raisons impossibles à cerner. Parfois, on part sur des hypothèses plutôt légères, sortir avec untel, oui, pourquoi pas, et puis on se retrouve au restaurant dans une humeur un peu bancale, vais-je vraiment finir la nuit dans son lit ? Sur le trottoir, ils se regardaient sans savoir quelle direction donner à leur relation, à la fois embarrassés de renoncer et embarrassés de continuer. Finalement, il a proposé de lui montrer quelque chose, un article, un bibelot, une toile, que sais-je, et ils sont montés chez lui. La scène donnait presque l'air de se dérouler en roue libre, chacun comptant sur l'autre, ou sur le destin, pour lui souffler la suite des opérations. Elle avait un gros rhume et il avait trop mangé, ce qui limitait l'extension de leurs idées friponnes.

Pour la soulager, il proposa un massage du visage par pression des doigts, un truc qui porte un nom bizarre, chinois ou japonais.

Comme massage, au moins, ce n'était pas équivoque.

C'était le contact le moins sensuel qu'elle n'ait jamais connu. Pressant ses doigts sur certains points choisis du visage (tempes, arcades sourcilières, ailes du nez...), il semblait avoir pour but de les enfoncer comme une croûte qui cède. Elle était devenue entre ses mains une espèce de matière première à percer, avec toutes les déformations inesthétiques que l'on peut imaginer : plis, rides, rougeurs, grimaces involontaires... Et le regard technique de l'artiste qui sillonnait le terrain comme une aiguille de couturière ! Non, la soirée ne prenait pas un tour grivois.

Quand il estima qu'on pouvait rendre à l'épiderme son arrangement d'origine, elle était à cent lieues d'un début d'émoi. Il ne restait plus qu'à parler littérature.

Elle avisa sur la table du salon un livre au titre fort peu équivoque : *Le*

Plaisir féminin. Un traité éducatif à l'usage de ces messieurs. Fort bien. Trop peu font l'effort.

Mais peut-être n'aurait-il pas fallu l'afficher ? Et peut-être n'aurait-elle pas dû le feuilleter ?

Ce qui lui a vraiment donné le mal de mer, ce sont les dessins. Des vulves étalées sur vingt centimètres, ouvertes comme des souris fendues pour la dissection, entourées de flèches et de noms savants... Elle n'aurait jamais cru que l'on pouvait trouver tant de constituants à cet endroit. Cela tenait à la fois du poisson mort et du paquet d'algues, autour d'un monticule épanoui comme un chou-fleur. Ça lui a fait mal entre les jambes d'imaginer un tel amoncellement.

Son hôte lisait par-dessus son épaule avec un sourire de connaisseur, pendant qu'elle-même perdait toutes ses couleurs. Elle a reposé le volume en murmurant :

« Je crois que je vais rentrer à la maison.

- Tu es sûre ? fit l'expert. Je commençais tout juste à me sentir d'attaque ! »

Misère ! Il aimait ça, l'approche chirurgicale.

« Je ne me sens pas très bien. Un début de migraine. Ce sera pour une prochaine fois. »

Il a voulu lui faire le coup du gros patin pour l'emmener dans son lit, mais elle ne pouvait pas imaginer voir se pencher sur elle un érudit qui prend des mesures et coche des cases.

Nous n'aimons pas les ignares, mais il y a des limites à l'investissement libidinal, sapristi. Et puis, qui sait si cette littérature suffit pour appliquer la bonne recette, avec la fluidité voulue ? La bibliothèque ne fait pas l'amant idéal.

Pour tout dire, il faudrait qu'ils aient la science infuse et qui passe inaperçue.

Mais c'est peut-être beaucoup demander.

Vive les vacances !

Sylvie est en vacances avec son homme, à la « plage, ensemble, pour la première fois. Après six heures de randonnée, ils ont nagé, ils se sont séchés, ils se sont allongés sur le sable. Quand il a dit : « Est-ce que ça t'ennuie si je retire mon maillot ? », elle n'a pas tout de suite compris ce qu'il voulait dire. Elle pensait : juste le temps de se changer. Mais ce qu'il a fait est proprement incroyable. Lui, un homme pudique jusqu'aux cheveux. D'abord, il a enlevé son maillot au moment précis où deux filles passaient devant eux - un timing étonnant pour se changer en catimini. Ensuite, il a posé son maillot sur le sac, pour le laisser sécher, et il s'est recouché sans plus de cérémonie, entièrement nu à ses côtés. Elle en a eu le souffle coupé. Il ne l'aurait pas étonnée davantage en se faisant hara-kiri.

D'abord, qu'est-ce qui pouvait le motiver à s'exhiber ici, lui qui ne voulait même pas fréquenter les vestiaires pour hommes ? Est-ce qu'il avait envie du regard des femmes sur son corps ? Est-ce qu'il lui avait caché des tendances ? N'était-elle plus la seule à pouvoir jouir de sa nudité ? Elle tremblait sous l'affolement de perdre une prérogative et, en même temps, sans doute à cause de cette offrande publique elle était envahie d'un violent désir charnel, un besoin fou de posséder ce corps à la fois exposé et intouchable. Le feu lui montait aux joues. Elle osait à peine le regarder (« le », c'est-à-dire son sexe, cet appareil génital familial, cet organe si intime, soudainement exhibé à la vue du quidam), de peur de ne plus pouvoir se retenir, de peur de trahir son trouble aussi. Elle s'autorisait seulement de brefs coups d'œil glissants pour vérifier l'impression, et chaque fois l'excitation bondissait de plus belle.

Quand elle fut convaincue qu'il s'était installé pour de bon, qu'il n'y avait pas d'erreur, elle réfléchit au moyen de tirer parti de la situation. Un événement inattendu dans le domaine de l'érotisme, c'est toujours un merveilleux cadeau. Il fallait en profiter et se rincer l'œil. Pour faciliter ses manœuvres, elle se tourna vers lui en s'appuyant sur un coude, tenant son livre de l'autre main, de sorte qu'un simple jeu de mise au point lui permettait de passer de la contemplation de la page à celle du mâle organe, sans même un mouvement de tête. Ce petit manège était divin. Pendant que

la mer dansait le long des golfes clairs, pendant que les vacanciers nageaient, bronzaient ou se lançaient des Frisbee, elle goûtait toutes les couleurs de l'excitation sexuelle rien qu'en se dévissant les yeux sur l'élégante machinerie étalée à portée de sa main. Mieux que tous les films porno de la Terre, pour ce qui est des sensations fortes.

Hélas, après quelque temps, le sportif se mit en tête de lire aussi, et pour ce faire se retourna sur le ventre. Le spectacle était moins suffoquant sous cet angle. Cependant, la nouvelle configuration éliminait le risque enquinant de se faire surprendre en plein regard coupable, et elle cessa de faire semblant de lire. Elle pouvait contempler tout à loisir le délicieux postérieur bombé en plein soleil, au vu et au su des passants, et cela suffisait à maintenir ses envies de possession aux limites du soutenable.

Trois jours plus tard, le strip-tease recommence, et sur une plage très fréquentée encore, où très peu de gens sont nus. Plus de doute possible. Il adore se faire sécher nu au soleil. Et elle donc, il n'imagine pas à quel point elle aime qu'il adore ça. Elle ignore s'il y a la moindre trace de pensée érotique de son côté, en tout cas il arrive à rester bien discipliné, mais chez elle, c'est l'affolement généralisé, tous les sens en émoi, l'eau à la bouche et le cœur en tam-tam vaudou. C'est sans doute l'impossibilité de passer à l'action qui rend la scène tellement grisante. D'ordinaire, elle ne doit pas se gêner, elle peut monter à l'abordage dès qu'il se déshabille, et même quand il ne se déshabille pas. Mais ici, voir son sexe offert à tous vents, sagement rangé entre ses cuisses, petit oiseau décoiffé dans son nid, et qu'il ne soit pas question d'y mettre la main, ni la bouche, seulement le regard, ça la met en ébullition. Elle louche avidement sur le festin interdit tout en se donnant beaucoup de mal pour paraître parfaitement impassible.

Pour son plus grand malheur, le vent se lève, et même s'ils essaient tous les deux de ne rien remarquer, rien n'y fait, le temps se gâte pour de bon, il faut écourter le bain de soleil et interrompre la contemplation éperdue. Elle compte encore sur la semaine qui reste. Dieu d'amour et de miséricorde, faites que chaque jour apporte son heure de plage, et sans vent s'il vous plaît !

Mais ses projets sont contredits par les circonstances. Pas de soleil, ou pas de plage. Le jour où ils arrivent dans, le nord de l'île, ils découvrent une

plage vers trois heures de l'après-midi, au moment précis où le soleil disparaît à la fois derrière la montagne et une épaisse couche de nuages. Même habillés ils ont froid et, en plus, de jeunes crétins du village leur lancent des pierres. Échec sur toute la ligne.

Le lendemain, après un long périple en voiture, ils arrivent sur une plage vers seize heures. Il fait beau. Alléluia. Ils se préparent pour la baignade, préliminaire indispensable à la séance de séchage. Elle note avec intérêt qu'il tarde un long moment avant d'enfiler son maillot, pour la bonne raison qu'il est en train de bander. Indice ! Serait-il aussi excité qu'elle à l'idée de la séance de voyeurisme qu'il va lui offrir dans un moment ? Cette pratique nouvelle s'installe entre eux par un accord tacite, d'autant plus amusant qu'ils ont toujours honni les plages et autres crèmes solaires.

Il sort de l'eau avant elle et, comme espéré, elle le voit conclure la séance de séchage par la soustraction du slip de bain. Elle s'attarde un bref moment dans l'eau, à seule fin de le mater tout à loisir et d'un point de vue surélevé quand elle reviendra se sécher près de lui. Mais l'idiot se couche sur le ventre. Il n'a donc rien compris ? Il n'entre pas dans son jeu ? Quand elle s'installe à ses côtés, elle lui propose à boire et lorsqu'il se retourne pour boire au goulot, elle s'aperçoit que son sexe est gonflé. C'était donc ça ! Tout va bien. Il gamberge aussi. C'est un spectacle admirable, cette queue encore souple mais déjà grosse, qui attend les ordres entre ses cuisses. Il se rallonge finalement sur le dos, avec l'organe en cet état réjouissant. Mieux : il se couvre les yeux pour se protéger du soleil. Voilà qu'elle peut s'en donner à cœur joie. En se soulevant sur les coudes, lunettes solaires sur le nez, elle a un point de vue parfaitement dégagé, imprenable et sécurisé sur le charmant paysage. Il a les jambes pliées, légèrement écartées, juste assez pour être provocant mais pas vraiment obscène, et bande juste assez pour qu'on imagine avec quelle facilité la main pourrait faire mousser ces merveilles, ou éventuellement la langue en se contorsionnant un peu. Bref il a ouvert les cuisses pour se faire mijoter les couilles au soleil, et c'est elle qui frise l'insolation.

Elle se dit qu'elle doit ressembler au vieux pervers en train de loucher sur les petites filles dont on voit la culotte sur le terrain de jeux. Toute sa stratégie consiste à ne pas se faire repérer, à se montrer impassible, voire débonnaire (il aiderait avec un bon sourire une mère dont la poussette est

coincée), alors que son sang est en ébullition.

Jour sans un mouvement, elle a maintenant la certitude qu'elle pourrait y arriver rien qu'en matant son homme exposé sur la plage et, si cette saloperie de nuage à la con n'était pas venu mettre fin au bain de soleil, elle aurait volontiers poussé l'expérience jusqu'au bout. Hélas, le ciel, à nouveau, a tourné casaque. Le soleil s'est voilé, le vent a convoqué la chair de poule, et malgré le désir de prolonger l'abandon il a fallu capituler et se rhabiller. Elle a rarement été aussi furieuse contre les éléments naturels qui la privent d'un banquet, après lui en avoir fait déguster l'entrée.

Le lendemain, les choses se présentaient très mal. Ils sont partis en pleine tempête et le ciel ne semblait pas devoir s'ouvrir. L'île ressemblait à l'Écosse. Vers deux heures, pourtant, le temps a commencé à se nettoyer, ils ont repris espoir et se sont mis en quête d'une plage indiquée sur la carte. Mais, sur le terrain, ce n'était qu'âpres récifs, puis finalement le mur d'une falaise prolongeant la pente raide d'un volcan et qui plongeait à pic dans la mer. Aucun passage possible du côté de l'eau. Trop fiers pour rebrousser chemin, ils ont commencé une ascension harassante pour passer par le sommet du volcan. De là-haut, ils aperçurent au bas de l'autre versant une magnifique plage de sable blanc, complètement déserte. Il restait moins de deux heures avant le départ du bateau qu'ils devaient prendre pour rentrer. Ils ont dévalé le volcan comme un seul homme, passé un quart d'heure dans l'eau complètement nus, puis un quart d'heure sur la plage où, sans le moindre témoin à l'horizon, il lui laissa le loisir de le branler doucement à l'air libre. Ah, quelle extase enivrante et pure ! Quel festin pour les sens et pour l'imagination. Et combien tristement écourtée par une cavalcade éperdue pour arriver à l'heure au bateau. Il était écrit qu'elle resterait sur sa faim.

Après, le temps est resté définitivement contre eux, sauf le tout dernier jour où ils ont pu s'aventurer sur la plage locale, un horrible nid à touristes excluant toute intimité. Quoique parfaitement sages et habillés, ils étaient tenus sévèrement à l'œil par un trisomique faisant des pâtés.

Il ne restait plus qu'à attendre l'année prochaine.

Le fou sur le toit

Dans une fête, Marie croise un inconnu qui s'attarde à bavarder avec elle parce qu'ils partagent la même nationalité (la scène se passe à Hongkong, où elle travaille). Il est surtout solidement bourré, mais là aussi ils partent à égalité. Un très beau spécimen. Sûr de lui. Vingt-trois, vingt-quatre ans.

Ils prennent un nouveau verre de rhum et puis débloquent gentiment en se lançant des regards appuyés. Elle n'est pas en manque, mais enfin, quand une pointure mannequin vient vous draguer, même dans cet état, on fait toujours un minimum bonne figure. On a sa fierté.

Quand le verre est vide, il propose de monter sur le toit de l'immeuble, il y a une terrasse avec une vue formidable, lui a-t-on dit, et il emmène Marie en lui prenant la main pour monter l'escalier. Ah ? Monsieur aurait-il des intentions précises ? Un peu, je veux. À peine a-t-elle eu le temps de s'extasier sur la ville illuminée, l'Apollon lui expose à l'oreille son envie qu'elle mette sa main dans son slip et mesure combien il bande pour elle.

Comme il y va. Sans amener l'affaire, sans s'embrasser d'abord, rien du tout. Et hop là ! Il prend le manche en main, s'il te plaît. Marie n'est pas habituée à ces manières. Il a le regard plus que nébuleux et la démarche approximative, mais ce n'est pas une raison. Elle-même ne se sent pas mûre à ce point-là et elle repousse gentiment plusieurs attaques en direction de son jean. S'envoyer en l'air avec n'importe qui sur un toit de Hongkong, à son avis, ce n'est pas des plus prudents.

Il délaisse l'intimité féminine et se remet à plaider pour sa propre chapelle, guidant la main de Marie vers ses grosseurs. Il insiste beaucoup, se met à supplier.

« Allez, j'ai très envie, ce n'est rien de grave, juste une petite caresse innocente, tu verras, ça ira très vite. Juste une seconde. Une seconde ! »

Elle ne voit pas très bien l'avantage de le toucher une seconde mais, pour le lui prouver et s'en débarrasser - c'est vrai, n'importe qui pourrait surgir sur le toit -, elle glisse sa main dans le pantalon affamé une seule seconde, montre en main, pour une minicaresse d'indulgence. Mazette ! C'est comme si elle l'avait électrocuté ! Le type se pâme, se tord, fait des yeux révoltés.

« Oui, oui, encore, c'est bon, c'est bon, reviens, je vais jouir, je te jure,

reviens seulement trois secondes et je vais jouir, c'est promis. »

Il empoigne la main de Marie et la fourre derechef dans son caleçon. On dirait presque une crise d'épilepsie.

Ce n'est pas qu'elle brûle de le faire jouir, mais elle se demande s'il croit ce qu'il dit, et puis le plus simple serait d'en finir, alors elle le secoue un peu, juste pour voir et - oh stupéfaction ! - il n'avait pas menti, trois secondes plus tard le voilà qui s'inonde. Elle a trouvé l'homme qui jouit plus vite que son ombre.

Il a l'air très content. Vraiment très content.

Au fond, ça ne lui a pas coûté cher, à Marie. S'il s'agissait de rendre service, c'était un petit service. Ils sont redescendus et elle l'a perdue dans la foule.

Elle croyait en avoir fini avec ce tireur d'élite, mais une demi-heure et un verre plus tard, elle le retrouve qui vient lui des plus susurrer dans l'oreille : « Je voudrais que tu me voies en train de me caresser. Viens avec moi, tu vas aimer ça. »

Comment, encore une séance de fast-sex ?

Après tout, c'est comme il veut, du moment qu'elle ne doit pas participer. Il l'emmène dans un entresol de l'escalier de service et, tout en la regardant avec des yeux hagards, il baisse son pantalon et commence à se chouchouter. Elle est accroupie contre le mur, le regard au niveau des opérations. Eh bien, c'était intéressant. On a beau avoir quelques

Années de métier, on travaille toujours un peu à l'aveuglette et la démonstration de ce jeune excité lui a permis de constater qu'elle ne possédait pas tous les aspects de la technique. Au lieu d'appliquer des caresses longues et fermes, comme elle faisait toujours, il secouait frénétiquement l'extrémité de son membre comme s'il avait voulu le faire monter en mayonnaise. Elle avait donc tout faux. Rien ne vaut l'instruction par l'exemple. Il a fallu une demi-minute au champion pour éclabousser le pavé de l'escalier. Après quoi il a paru à nouveau très content. Et ç'avait coûté encore moins cher à Marie. Mieux, elle avait pris une leçon, De l'intérêt, parfois, de tomber sur un désinhibé.

Impuissance

Isabelle a eu la chance (toute relative) de faire le tour de la question grâce aux souffrances d'un jeune ami gravement atteint. Ce type était très drôle, vraiment.

Pendant deux ans ou plus, il a insisté pour obtenir disons une nuit tous les deux mois. Si elle finissait par céder, c'était dans le vague espoir qu'il se fut amélioré depuis le dernier désastre. Il avait l'air si décidé ! Mais chaque fois, aussi prometteuses que fussent les manœuvres d'approche, il s'effondrait inmanquablement au sortir du pantalon. Rien, schnoll, quéquette blues et gourdin de flanelle.

Il disait que cela n'arrivait qu'avec elle. Que c'était incompréhensible. On comprend bien qu'ils disent tous ça.

Pourquoi, dans ce cas, s'obstinait-il avec elle au lieu d'aller s'encanailler ailleurs ? Parce que, justement, c'était elle qu'il voulait. La seule avec qui ça ne marchait pas - faut-il être têtu tout de même...

Et qu'avait-elle de si terrible pour que, à la voir approcher, il débandât complètement ? Est-ce qu'il pouvait le lui dire ? Non, évidemment, on nageait dans le mystère le plus épais. Allez établir un programme d'action sur ces prémices.

Au début, ils ont cru qu'ils pourraient essayer de jouer sur différents facteurs, comme dans les expériences du petit chimiste. Sans poser la chose comme une stratégie mais en manigançant des adjuvants chacun de leur côté, ils s'y sont mis avec ou sans alcool, avec ou sans céleri-rave, come de rhinocéros, poudre de perlimpinpin, avec ou sans jarretelles, string, vêtements de cuir, avec ou sans lumière, intimité, confort, cassettes pomo. Aucune combinaison n'a amélioré le résultat. Ils ont manigancé des crescendos délirants, dignes de l'érotisme ottoman, ils ont testé trente scénarios et des virgules, ils ont recommencé toujours avec la même bonne volonté, tout ça pour déboucher sur l'horrible évidence d'un membre invariablement flasque.

C'était le calme *avant* la tempête. Le calme plat.

Après un moment de silence consterné, ils soupiraient tous les deux. Encore raté.

Le type en voulait, mais il ne bandait pas. On peut dire tout ce qu'on veut, on ne peut pas nier ça. Il était et resterait un chaud lambin. Le plus étrange, c'est qu'il n'a jamais voulu renoncer. Il téléphonait pour recommencer. Jamais vu un entêtement pareil dans la défaite. Et, après chaque fiasco, il répétait : « Je n'arrive pas à regretter ma soirée. »

Elle si, sacrebleu.

Amicalement vôtre

Est-ce qu'il s'agit ici de jeter un regard souverain sur les hommes, de souligner leurs fautes au Bic rouge, gnac gnac, et d'annoncer les mauvaises notes à la criée ?

Est-ce qu'il s'agit de rédiger une fiche technique sur chacun d'eux, d'examiner une liste de cent vingt-huit critères, et puis de les classer comme des lévriers ?

Que non pas.

On s'amuse juste à les asticoter. À pousser une plainte pour rire, pas pour pleurer.

Même si, de temps en temps, on n'est pas loin de ricaner, il n'y a là aucune acrimonie, juste une petite pause décapante pour repartir du bon pied.

Il reste, à côté des bévues, bien d'autres cas de figure que nous pourrions détailler.

Nous pourrions choisir de nous envoler sur des musiques célestes. Nous avons, il va sans dire, des violons rangés dans une armoire. Nous les sortirons une prochaine fois. C'est promis.

Les hommes pourront enfin ôter les mains qu'ils tiennent serrées sur leurs oreilles.

Nous leur dirons comme ils nous magnétisent, comme ils nous ont fait gémir, ramper, délirer, comme ils nous tiennent en leur pouvoir indiscuté.

Nous leur dirons les emardées de nos âmes sous leurs regards félins, et notre raison qui chavire, bourdonne, s'entortille, se dissout.

Nous leur dirons l'attachement au grain moiré de leur peau, aux inflexions de leur souffle, au rythme chaloupé de leurs pas.

Nous leur dirons l'obsession de leur affolante nudité, de leurs épaules minérales, de leurs hanches impassibles, de leur ventre parfumé, de leurs fesses opalines, de leur verge tendue qui peut nous expédier aux nues.

Nous leur dirons notre point d'honneur à les laisser libres même si la dévotion nous ronge, et la fierté d'être à eux sans pour autant nous perdre.

S'ils n'étaient pas si puissants dans nos vies, nous nous moquerions bien de souligner les fausses notes, les erreurs et les contretemps.

Mais enfin, nous avons décidé de parler de sexe, car le sexe est un ingrédient

de l'amour, un ingrédient important, et dramatiquement malmené.

Pour la plupart, nous avons fait nos classes n'importe où, n'importe comment, sur le tas, avec personne pour surveiller quel tas.

Le résultat, tous ces adultes gravement frustrés, la libido réduite au minimum requis pour la reproduction de l'espèce, il faut que cela cesse d'être une fatalité.

L'amour physique, au lieu d'être un mirage, une corvée ou un four, peut devenir le soleil fauve où nous ravitaillons nos 3 relations.

A nous les jolis Chypriotes !

Laurence, en vacances à Chypre avec sa sœur, part en excursion pour visiter des grottes. Dès qu'elle a posé le regard sur le chauffeur, son sang n'a fait qu'un tour. Irrésistible. Elle aurait pu y planter les crocs. Un courant électrique s'est mis à circuler en elle, comme si ce type venait de composer un code secret.

Il était beau à sangloter, brun aux yeux bruns, le regard fier, le front droit, le nez de la volonté, la bouche du baiser, le teint du thé, toute la charpente bien développée, le pur physique de ses rêves, celui qu'elle espérait depuis la maternelle sans arriver à le dessiner. L'archétype. Brusquement, il était là, en chair et en os, comme si le prince charmant se mettait pour de bon à *exister*. Elle en avait le cœur qui trébuchait sur ses gonds. Quand leurs regards se sont croisés, elle a compris qu'il était déjà trop tard pour faire demi-tour. Il fallait qu'elle plonge dans ce vertige. Qu'elle s'envoie en l'air avec son archétype.

Sa sœur s'est assise à l'arrière avec les autres touristes, et elle s'est installée comme si le plan de route était prévu de toute éternité. Ils ont échangé quelques mots en anglais, ce qui situait pour elle comme pour lui leur rencontre ailleurs, dans un bourdonnement incontrôlé de l'appétit des corps. Elle éprouvait le besoin de le toucher, à un point qu'elle n'aurait jamais pu imaginer dans sa vie antérieure, même en étant très amoureuse. C'était plutôt une injonction de la nature, une attraction issue des lois de la physique, comme s'il avait avalé un aimant et elle du fer, ce n'était pas la peine de lutter - qui aurait le culot de nier l'électromagnétisme ?

Ils étaient isolés des regards par la banquette jusqu'aux épaules, et elle s'est accoudée au dossier en laissant sa main s'égarer sur le bras du conducteur. Comme ça, sans honte et sans frayeur. Riche idée, car il n'y a eu aucun malaise, aucune hésitation, aucune tentative de nier ce qui se tramait. Il n'a même pas paru surpris. Il a dit tout bas, sans quitter la route des yeux ni le volant des mains, d'une voix rauque qui contrôlait tout juste son émotion : « Continue. Touche-moi. Ne t'arrête pas. » Elle a caressé son bras du bout des doigts, une friandise au résultat aussi puissant qu'elle était délicate. Puis, elle a glissé la main sous sa chemise, il était ravi et le reste du voyage s'est déroulé à lui caresser le bas du dos et parfois jusqu'au ventre. Ils ne se regardaient pas, ne parlaient pas, mais s'abîmaient dans le contact

des épidermes et les à-coups de leurs respirations troublées, en espérant qu'aucun passager n'était au fait de leur manège. Jamais un trajet en voiture ne fut aussi sauvagement érotique.

A midi, la troupe s'est arrêtée pour manger dans un village. Laurence a pu s'asseoir en face de lui et s'étourdir pendant une heure de son visage d'homme-dieu tandis que leurs jambes s'entrecroisaient sous la table. Il la couvrait de regards à la fois brûlants et rieurs, conscient que l'affaire était conclue sans bien comprendre comment elle s'était faite mais totalement rendu au bonheur. Quand elle s'est éclipsée aux toilettes, elle l'a trouvé qui l'attendait à la sortie pour lui saisir la main et l'emmener derrière le restaurant où il pa entourée de ses bras et lui a roulé un patin d'anthologie. Elle tremblait comme une feuille en retournant vers la voiture. Pas la peine de se poser de questions. L'ivresse lui tombait dessus avec l'autorité du destin. Elle devrait aller jusqu'au bout quoi qu'il arrive. Elle roulerait comme l'avalanche jusqu'au bas de la pente.

Arrivée à destination, elle ne put se résoudre à suivre les autres et aller visiter des grottes derrière un guide. Elle a dit qu'elle était trop fatiguée, qu'elle préférait rester dans la voiture. Sa sœur en s'éloignant lui lança une mimique admirative. Quel sens hollywoodien du scénario rapide !

À peine le petit groupe avait-il disparu que l'homme s'est jeté sur elle avec une fougue de toute beauté.

Il la dévorait des mains sous ses vêtements en murmurant : « Je n'ai jamais rien connu de pareil, c'est magnifique », et ils riaient tous deux de ce bonheur inopiné. Quels que soient les raisonnements qu'on peut tenir sur le désir, il n'y a qu'une seule conclusion qui s'impose, c'est qu'on n'y connaît rien. Le désir est comme l'orage, comme l'inspiration, comme la mort, il tombe quand il tombe et nous n'y pouvons rien. Parfois, il y a des signes avant-coureurs, des préparatifs, une lente maturation, et parfois il éclate avec une soudaineté intenable dont on sort titubant, incrédule. N'est-ce pas là une émotion trop forte pour notre pauvre corps ?

Il restait quatre jours avant de rentrer en Europe, et chaque jour elle refit l'excursion vers les grottes. Aucune activité n'aurait pu la détourner d'un rendez-vous avec le désir pur. Chaque fois, ils ont fait l'amour dans la

voiture, contre la voiture, à l'ombre de la paroi rocheuse, avec le même appétit ébloui par sa propre santé.

Elle n'a jamais connu d'autre rencontre aussi foudroyante que celle-là, dont tout disait qu'elle n'avait rien à voir avec le sentiment. L'amour physique a parfois sa propre grammaire, que seuls les corps comprennent. C'est comme un stade antérieur de notre évolution qui fait une résurgence, mais combien forte, et combien fraîche. Une fusion de type anatomique. Une récréation. Une fête des sens.

Il lui a demandé de revenir, mais il faut être modeste devant un tel cadeau. Comment pourrait-on recréer l'incontrôlable ?

Cela ne dépend pas de nous.

Les hommes qui se montrent

Voyons-nous des exhibitionnistes dans notre vie ? Des régiments.

Dans les jardins publics, dans les amphis, au volant de leur voiture, au cinéma, sur les plages, dans les autobus, s'arrêtant dans la rue pour demander l'heure... Des régiments.

Réflexion faite, ils n'ont jamais un geste agressif. Ils se contentent du frisson apporté par un regard, même courroucé, sur leur sexe tendu.

Ne parlons pas de ceux qui font mine de se cacher, comme ce vieux fou barbu et malodorant qui arpentait les couloirs de la fac en se masturbant sous son imperméable et répétant compulsivement « Faudrait une Cadillac, faudrait une Cadillac... », formule énigmatique dont il a emporté le secret avec lui.

Parlons de celui qui fut le plus beau spécimen de la carrière de Martine. Le seul qui l'ait fait réfléchir.

Jusque-là, confrontée à un spectacle gratuit, elle n'avait jamais eu d'autre réaction que de tourner brusquement les talons. À peine une demi-seconde, le temps de comprendre, avant de déguerpir.

Mais, cette fois, le temps qu'elle se rende compte a été singulièrement long.

La scène se passe dans un train à l'arrêt dans une gare. Elle est occupée à lire en attendant le départ. Un autre train est rangé sur la voie d'à côté. Un mouvement derrière la vitre attire son attention. Au moment où elle tourne la tête pour regarder, le mouvement s'interrompt, mais elle distingue, à travers les reflets des deux vitres, une forme oblongue qu'elle prend d'abord pour un sandwich à moitié déballé. Ensuite, elle discerne une main qui le tient. Ensuite seulement, une mise au point lui fait comprendre que ce n'est pas un sandwich, c'est un phallus de fort appréciables proportions qu'un type exhibe à son attention, pantalon ouvert comme un papier d'emballage. Le tout a pris plusieurs secondes, pendant lesquelles ses yeux sont restés fixés sur l'objet non identifié. Sitôt qu'elle *voit* l'engin, son sang se fige, elle détourne la tête brusquement. Son cœur bat très vite. Mauvais souvenirs,

spectre du viol, dégoût du procédé, répugnance, répugnance seulement. Elle ne lève plus le nez de son livre, même si elle n'arrive plus à lire, souffle court, tête coincée dans un terrible sentiment d'oppression.

Un peu plus tard, elle lève une paupière et l'homme a disparu. Elle respire. Retrouve lentement son calme. C'est alors que, tout doucement, en l'absence de menace, sortie de la confrontation, elle commence à réfléchir.

Il s'agissait, si elle a bien vu, d'une sacrée bête à concours. Vraiment impressionnante. Elle aurait pu, éventuellement, pour le sport et l'intérêt sociologique, se permettre de la regarder attentivement plutôt que de faire sa pudibonde. Objectivement, elle ne risquait pas grand-chose. Derrière sa vitre, dans un autre train, que pouvait-il lui faire ? Elle aurait pu prendre le temps d'examiner l'étalon, d'enrichir son expérience, et puis, pourquoi pas, de voir la tête du type, et sa réaction à un regard moqueur. Oui, le regarder en rigolant, voilà qui aurait été une idée neuve, rafraîchissante. Au lieu de ça, elle avait tellement flippé qu'elle n'avait rien vu, sûrement pas sa figure, et pas non plus sa queue qu'elle avait confondue avec un sandwich - de là sa déduction sur la taille. Mais la regarder vraiment, non, ça ne lui serait jamais venu à l'idée. Du moins pas avant qu'il ne disparaisse de sa vue.

Quand elle y pense, il était là comme en vitrine. Une situation spécialement confortable. Une aubaine. Qu'aurait-il fait si elle l'avait gratifié d'une mimique admirative, pouce levé à l'appui ? Ou si elle avait appelé une autre passagère à venir voir ? Ou, mieux encore, si elle avait commencé à le prendre en photo ? L'éventail des développements intéressants commence seulement à lui apparaître. Mais non, il a fallu qu'elle plonge la tête dans le sable comme une autruche.

La prochaine fois, sacré nom, il s'agira de faire preuve de présence d'esprit.

Les belles mécaniques

À moins que les circonstances ne déforment les perceptions, il semblerait que les exhibitionnistes soient souvent bien membrés. Peut-on en déduire que l'organe crée la fonction ? Que la grosse queue fait la grosse libido ? Pas si vite ! Toutes, nous en avons connu qui étaient petites mais pas prêtes à se laisser oublier.

L'organe crée peut-être la fierté, tout comme les seins bien galbés font se rengorger les femmes. Toutefois, ces derniers présentent l'avantage de pouvoir être ostensiblement mis en valeur, même et surtout en société, alors qu'une belle bite, chers pauvres hommes, c'est sûr qu'on ne peut pas la faire parader comme ça sous le nez des bourgeoises.

C'est bien dommage, notez, car cela nous permettrait d'orienter plus efficacement nos recherches. Imaginez, dans un cocktail mondain, toutes les braguettes ouvertes et chacun tâchant de se montrer à son avantage tout en parlant de l'harmonisation des monnaies. Les femmes en écoutant poliment poseraient les yeux un peu plus bas que la taille, pour repérer les plus fringantes montures, à qui elles feraient plus tard envoyer des fleurs. Mais bon, n'y pensons plus.

L'imaginaire masculin, finalement, n'est pas si bien loti Deux mamelles et un orifice, y a-t-il là de quoi alimenter des fantasmes intarissables ? Parlons plutôt d'un bel équipement viril, une panoplie qui tient bien en main, qui se prête aux métamorphoses et qui prend des poses. Nous ne voyons pas par quelle accoutumance on pourrait s'en lasser. Il y en a pour des heures à palper, masser, caresser, flatter, humer, lécher, sucer, malaxer... une stupéfiante mécanique, inépuisable en pratique autant qu'en rêve.

Non, vraiment, c'est splendide, une biroute.

Ah ! comme on a aimé les trois coups frappés au sol, façon théâtre, qu'untel, nu sous son tee-shirt, faisait résonner avant de lever le rideau sur sa virilité triomphante, avec ce petit air de dire « Vise un peu le vaisseau spatial ! » Et cet autre qui le matin faisait tournoyer sa bite comme une hélice avant de l'engouffrer dans les profondeurs du caleçon, simplement pour nous donner un petit coup de peps avant de commencer la journée. Le concours du tee-shirt mouillé, classique chez les filles, pourrait connaître une transposition avantageuse du côté masculin, exécutée de préférence avec des caleçons lâches en coton transparent. Nous ne nous ferions pas prier pour faire partie du jury qui défilerait, carnet et stylo à la main, devant les candidats alignés debout sur des chaises.

Question de style

Ils sont curieux, ces hommes qui vous dirigent dans vos ébats, fais-moi ceci et surtout pas cela, un peu plus haut et pas si fort, comme si on pouvait s'occuper à la fois du plaisir et de son mode d'emploi.

Ils me font penser à Tryphon Tournesol, les yeux rivés sur son pendule, qui le dirige toujours « un peu plus à l'ouest ».

Théoriquement, il est vrai qu'un conseil peut aider, surtout dans le cas des excentriques, mais on se demande s'il ne vaudrait pas mieux en parler à un autre moment, autour d'une bonne tasse de café par exemple, plutôt que précisément pendant l'action, comme si on s'y mettait à deux pour réussir l'allumage d'une fusée, les mains sur les manettes et le regard fixé sur les voyants lumineux (toujours l'envie, dans ces cas-là, de relever la tête en demandant : « Comme ça, c'est bon ? On peut y aller ? »).

Avec les « commentateurs », on voit des séances qui commencent par « Ce que j'aime bien, c'est qu'on me lèche délicatement avec le bout de la langue » ou bien « Il faut que je te dise, tu dois me griffer les couilles comme si tu voulais les arracher, sinon je ne sens rien ».

D'accord, c'est une option. Baliser la tâche pour gagner du temps. Mais alors on change de scénario. Adieu romance, on baisera et on aura du plaisir, mais on se limitera au plaisir. Nous, on ne peut pas perdre la tête quand on doit faire le boulot d'un chef de chantier. Comment voulez-vous, dans la même seconde, oublier tout et suivre les consignes ?

Ce sont pourtant les amants de cette sorte qui, de loin en loin, nous ont fait progresser à pas de géant, parce qu'ils ont osé mettre les pieds dans le plat, là où nos amoureux véritables ne se permettent que quelques soupirs indicateurs, de peur de tout fiche par terre.

A croire qu'il y a des hommes pour s'entraîner et des hommes pour aimer, des amants pour du beurre et des amants pour de bon, ceux qu'on investit et ceux qu'on investit.

Entre les deux, position sans doute idéale, il y a ceux qui montrent au lieu de parler, prenant votre main dans la leur, offrant les bons endroits, se caressant eux-mêmes en exemple. La méthode, si elle est bien dosée, peut devenir un jeu, et pas des moins excitants.

Mais, quels que soient vos progrès avec Gérard, ne croyez pas que vous

êtes la reine du sexe oral parce que vous le propulsez au ciel. Il faudra tout recommencer avec Alain, qui ne supporte pas les pipes « à la Gérald », mais raffole des morsures que l'autre détestait.

Réciproquement, que ne faut-il pas subir, parfois, simplement parce que la précédente aimait ça ? Que de tact pour faire comprendre que nous ne jurons pas nécessairement par tout ce qu'elle adorait ; les coups de langue sous l'aisselle, non merci.

Alors, avec ou sans commentaires ?

On rêve parfois d'agiter des panneaux rouges ou verts pour signaler sans équivoque ce qui est bon et ce qui ne l'est pas, comme on le fait dans les jeux télévisés.

Savoir ce qu'on aime, savoir le demander, savoir comprendre, oh non ! ce n'est pas simple de copuler.

De la branlette considérée comme un des beaux-arts

Myriam se souvient de sa surprise le jour où un ami lui confia qu'il n'y avait pour lui rien de plus beau sur Terre qu'une femme en train de se masturber. Si possible en le fixant effrontément dans les yeux.

Et, même sans regarder, il aimait cette idée. Il lui arrivait régulièrement de faire jouir sa petite amie par téléphone. Il racontait des histoires cochonnes, la poussait à se caresser, puis recueillait ses gémissements reconnaissants. Rien ne l'excitait plus que d'entendre ses cris de loin pendant qu'elle appliquait le combiné plus bas que de coutume. Il écoutait glouglouter le plaisir à la source.

Stupéfaction. Révélation. Y aurait-il donc des choses à partager de ce côté-là ?

Si cet ami savourait par-dessus tout de voir une dame se faire du bien, il n'était peut-être pas impensable de vouloir zieuter un homme en train de se régler son compte.

Elle n'y aurait jamais pensé toute seule. Un nouvel horizon s'ouvrait à elle. Oh ! le beau fantôme.

Est-ce qu'ils se masturbent tous ? C'est évident. Mais combien le feraient devant nous (une fois les exhibitionnistes écartés) ? Sujet délicat, que n'abordent pas encore les couples vite effarouchés. On ne peut pas vraiment explorer ces questions avec n'importe qui.

D'abord, avec la plupart de ceux qui ne se feraient pas prier, la chose n'aurait aucune saveur. Imaginez votre voisin de palier, votre facteur, votre collègue bedonnant en train de se chipoter devant vous. Peine perdue. Vous auriez du mal à ne pas rire, et votre libido en serait torpillée pour les trois semaines à venir.

Cet exercice périlleux exige plus que le commun des bran- leurs pour atteindre les délices escomptés.

Il faut quelqu'un d'à la fois noble, indéchiffrable et spécialement adroit, avec qui cette sorte de provocation jouera une variante dans le grand

répertoire du plaisir.

Mais les hommes dont on aimerait recevoir cette petite canaillerie sont précisément (dirait-on) ceux qui évitent de s'y aventurer. Alors que plus d'un plouc, plus d'un salaud, quelques erreurs de programme et même l'impuissant de service ne se font pas prier pour se donner un coup de main à l'occasion, les quelques hommes qui nous chavirent semblent planer au-dessus de tout ça. Sont-ils mystérieusement étrangers à ce réflexe si répandu ? Est-ce parce qu'ils s'en abstiennent que l'on y pense justement avec eux ? Que l'on voudrait leur suggérer le geste sulfureux ?

Les interdits religieux, sociaux ou moraux s'amenuisent à vue d'œil, mais la persistance de pudeurs personnelles offre encore le plaisir coupable de transgresser l'interdit. Obtenir plus que ce qui est déjà donné reste un moteur sans pareil pour emballer la machine à désir. Si on veut voir l'homme dans un geste secret, on doit, pour bien faire, le lui extorquer malgré lui. Il ne peut être question donc de négociations officielles ; évitons de nommer ce qui nous travaille en biais. Ce sera plutôt l'aboutissement d'un scénario physique doucement orienté, un jeu truqué ou l'un des deux croit agir au jugé quand l'autre s'est fixé un objectif à la première seconde.

Et sans rien montrer, sans être prête à rien avouer, on maintiendra cette image pour guider les ébats et entretenir un suspense crépitant : viens mon lapin, viens gentiment là où je veux t'amener. Je jubilerai quand tu feras mes quatre volontés sans avoir été mis au courant. Donne-moi le petit frisson qui naîtra quand je volerai ce que tu ne surveillais pas.

Voyage en dehors du système solaire

Samantha l'a rencontré dans un tournoi de Scrabble. Elle aurait dû se méfier. Mais voilà, elle accompagnait une cousine parce qu'elle n'avait rien d'autre à faire un dimanche après-midi, et son voisin de droite était bien sympathique. Il essuyait ses lunettes un peu trop souvent, mais cela pouvait passer pour un tic sans conséquences. Il avait dans le discours une sorte d'autorité pas dupe d'elle-même qui était belle à entendre. Samantha s'est laissé charmer.

Il n'avait rien à faire ce soir-là, et justement elle non plus. Que dirais-tu d'un cinéma ? Je dirais : pourquoi pas ?

Il croisait son écharpe à plat sous l'imper, il attendait que le feu soit vert pour traverser, il regardait sa montre pendant le film, il buvait de l'eau d'une certaine marque, il opérait des tris dans son assiette, il demandait le détail du compte au serveur, il se mouchait méticuleusement, il sortait ses clés cent mètres d'avance, mais ce torrent de mauvais présages n'arrivait pas à inquiéter Samantha. Il faisait tout avec un tel naturel qu'elle se sentait devenir zen ; chacun mène sa barque comme il l'entend, et il possède un bel humour second degré. Le vin aidant, elle fut même encline à le trouver consommable quand il lui a proposé d'aller prendre un dernier verre chez lui.

Pour commencer, il lui a fait enlever ses chaussures devant le seuil, histoire de ne pas salir le plancher. Puis il a installé sa veste sur un cintre dans l'armoire portemanteau. Elle commençait à voir venir. Surtout ne pas dessoûler.

Elle a demandé un whisky sec ; il est allé le préparer en lui disant qu'elle pouvait passer à la salle de bains, sur un ton qui rendait la chose nécessaire. Avant qu'elle n'ait décidé quoi y faire, il est venu frapper à la porte pour lui tendre une grande serviette de bain sentant l'assouplissant, ainsi qu'une robe de chambre. D'accord.

Aucune envie de prendre une douche. Elle a laissé couler l'eau en pensant à autre chose. Elle a regardé les flacons, dont pas un seul vissé de travers, et les boîtes de médicaments rangées par ordre de grandeur. Il était temps qu'elle avale ce whisky. Et comment jouer de ses effets de lingerie s'il fallait se produire en robe de chambre ? Bizarre, tout ça. Elle aurait

apprécié de se laver les dents, mais inutile d'y penser, monsieur ne pouvait pas être du genre qui prête sa brosse à dents.

Quand elle est revenue dans le salon, il regardait le journal télévisé. Il l'invita sur le canapé ; il irait prendre une douche juste après les infos. Le whisky l'attendait sur un dessous de verre. Lui-même buvait une tisane dans une tasse à son nom. Pendant le journal, il mit sa main sur la sienne sans se déranger davantage, comme si cela faisait dix ans qu'ils regardaient les nouvelles ensemble. Il avait l'air si calme que c'était presque drôle. Elle laissait venir.

Pendant qu'il se lavait à l'eau et au savon, elle s'est reversé en catimini une dose de whisky et elle l'a attendu sur le canapé, agréablement soûle. Il est revenu en robe de chambre, prévisible, mais paraissant étonné : « Comment, tu es toujours là ? Tu ne viens pas dormir ? » Dormir ? Était-ce une figure de style ou bien manquait-il un élément crucial dans son explication du monde ? Quand elle est entrée dans la chambre, il pliait ses vêtements de la journée, suspendait son pantalon par les pattes, alignait ses chaussures contre la table de nuit. Ensuite, il ôta sa robe de nuit en lui tournant le dos, la déposa sur la chaise prévue à cet effet et se glissa très vite sous les couvertures, enleva ses lunettes qu'il rangea dans leur étui dans le tiroir de la table de nuit. Puis, se tournant vers elle : « Tu viens ? » sur un ton de propriétaire légitime.

Grisée par l'alcool, elle trouvait tout très drôle et devait afficher un sourire béat. Elle s'est glissée au lit. Il a éteint la lumière. Et maintenant ?

Elle attendait sans rien dire, sur le point d'éclater de rire. Elle se demandait s'il avait une routine pour tout, y compris pour baiser. Peut-être rien à espérer après onze heures du soir ? Après avoir marmonné quelque chose qui ressemblait à une incantation magique, il se tourna vers elle et monta à l'abordage. Suivit alors une séance méthodique et calmement ponctuée par les desiderata du monsieur. « Non, pas les pieds, je suis chatouilleux... J'aimerais bien que tu me pétrisses les fesses... Attention, quand tu le décalottes, je suis hypersensible. » Ainsi pendant quelque temps. Puis vint, tout aussi calme, l'intromission. Après quelques instants d'un va- et-vient de coucou suisse, il se retira avec un grognement contrarié. « Il faut que j'ajoute un peu de lubrifiant, sinon je vais être irrité, j'ai le gland délicat. » Notez bien qu'il s'agissait de rajouter du lubrifiant

par-dessus le préservatif hypoallergénique. Il prend ce qu'il lui faut dans le tiroir, rebouche et range le flacon avant de se remettre à l'ouvrage et, avec une poésie jamais égalée depuis, la prévient : « Attention, je sens que ça vient, arrête de bouger s'il te plaît » ; puis se laisse emporter un instant dans une convulsion libératrice. Au moins deux secondes.

Le plan, après, pour se nettoyer, est encore plus drôle. Il sort des lingettes humides cachées dans la table de nuit (avec l'huile pour bébé et les préservatifs). Il lui en donne deux et en prend deux pour débarbouiller le chéri, précautionneusement extrait de sa gaine. Ensuite, il se lève, jette un regard de contrôle sur sa montre, et tend la main vers Samantha. Il lui faut une seconde pour réaliser qu'il réclame les lingettes (qu'elle a déjà jetées par-dessus bord) pour aller les déposer dans la poubelle. Ensuite, il disparaît dans la salle de bains où elle entend des bruits d'eau.

Elle n'aurait jamais cru qu'un homme pouvait ronronner en cadence jusqu'au cœur de l'acte sexuel. Une précision à faire peur. Pas de doute, pas d'imprévu, pas de flou. Tout à portée de la main. On aurait dit un astronaute en pleine mission spatiale.

Le degré zéro de l'amour

Il y a des hommes qui ont une vision du sexe totalement utilitaire. Baiser, c'est comme manger, ça doit se faire à intervalles réguliers.

Mais, comme ceux qui ont connu la famine et saisissent tout aliment dans une sorte de geste réflexe, certains développent une manie qui leur fait lever la queue chaque fois qu'ils voient ou entrevoient une possibilité.

Et de vous suivre sur le chemin des toilettes parce que vous avez osé laisser traîner un sourire en passant. « Je peux venir ? Une biche comme toi, ça ne peut pas rester toute seule. Jolis têtos, joli caisson, il faut quelqu'un pour s'occuper de tout ça. » Puis, devant votre air interloqué : « Ben quoi, c'est bien normal que j'essaie, non ? »

Bien normal. Voilà comment ils voient la chose. Un seul sourire, un seul regard qui n'est pas de marbre, et hop, on va tringler dans les WC. Et certains ne font même pas la distinction entre essayer et obtenir. Votre corps leur est dû. Ils ne voient pas comment vous pourriez avoir l'affront de refuser. À cause d'un ffirelin de conversation qu'ils qualifient déjà d'amicale (la rencontre remonte à près d'une demi-heure), ils s'offusquent de votre surprise et la prennent comme une insulte. « Tu peux bien faire ça pour moi, je ne te demande pas grand-chose ! » Pas grand-chose, ben voyons « Tu n'as qu'à me faire une pipe, tu vas pas refuser un petit service tout de même ! »

Oui, vous avez bien entendu. C'est vous la coupable, la sans-cœur, la responsable de la misère du monde. Les oreilles vous en tombent. Cet homme affiche une bonne foi tenace, et parle de sombrer dans une dépression profonde si vous persistez dans votre inhumanité. Vous allez gâcher sa soirée, saper sa confiance, plomber son moral, qui sait compromettre son avenir.

C'est inouï, mais voilà une demi-heure que vous essayez de vous justifier, et il n'a pas encore fini son réquisitoire. « Je ne suis pas assez bien pour toi, c'est ça ? Tu ne sors qu'avec ceux qui ont une grosse voiture ? » Il va vous faire un procès de classe en bonne et due forme. Et si ce n'est pas ça, c'est son physique alors ? Il n'est pas assez grand, pas assez sexy,

vous le trouvez trop vieux pour vous ? Ah mais ça suffit ! Non, c'est non, merde à la fin.

Finalement, il abdique et change de ton : « Allez, barre- toi ! » Et devant vos yeux ronds : « Bouge ton cul, pétasse, on n'a pas besoin de toi. Un boudin pareil... »

Il a déjà fini d'être malheureux. Et si vous aviez fait l'impensable effort de rendre le « petit service » demandé, il aurait déjà fini d'être empressé, remontant sa braguette et retournant s'accouder au comptoir sans vous offrir un verre ni même avoir l'air de vous reconnaître quand vous sortez des toilettes.

Tout ce cinéma, ça ne dépasse pas les miaulements d'un chat en rut.

Suis-je normale (bis) ?

Ce n'est pas tout d'être « active ».

Après avoir traversé - un peu comme on entre en salle d'op -, la frontière angoissante de la virginité, nous avons constaté au fil des expériences et avec une désolation croissante que les sujets d'inquiétude, loin de disparaître, se multipliaient.

Bien sûr, certaines questions de l'adolescence étaient résolues. Nous étions désormais « fonctionnelles », nous avons des amants, et certains avaient même l'air satisfait. En somme les affaires marchaient.

Mais pourquoi cette impression persistante de ne pas dominer le sujet ?

Comment avons-nous pu croire qu'il suffirait d'être déflorée pour devenir experte ?

Le paysage qui s'offrait à nous au seuil de chaque nouvelle relation était à nouveau inconnu, déroutant, truffé de mines.

Comment trouver ses marques et adopter un régime de croisière ?

Comment surtout ne pas s'inquiéter à la moindre occasion ?

Impossible de se fixer une marche à suivre pour les préliminaires. Parfois tout marche, parfois tout foire. À croire qu'il n'est d'aucune aide en la matière - suis-je normale ?

Impossible d'exécuter une pipe jusqu'au bout (il faudrait se casser la nuque et se démettre la mâchoire), on n'est même pas tout à fait sûre que c'est possible et on termine avec la main suis-je normale ?

Ils s'évertuent à mordre, sucer, griffer, pincer le bout de nos seins alors qu'on a horreur de ça - suis-je normale ?

Ils croient visiblement nous faire plaisir en ramonant longtemps alors qu'on ne ressent pas grand-chose et qu'on attend - suis-je normale ?

On s'ingénie à relâcher les fesses lorsqu'ils veulent s'introduire par-là, mais le coffre-fort ne s'ouvre pas, *no pasarán* - suis-je normale ?

On ne parvient pas à sentir à quel moment ils éjaculent alors qu'ils croient que c'est notre fête - suis-je normale ?

On n'a jamais joui pendant qu'il est dedans, seulement par des caresses et encore, pas souvent - suis-je normale ?

On entend parler d'extases simultanées, d'orgasmes multiples, de

femmes-fontaines et autres exploits exotiques - suis-je normale ?

Non, il ne suffit pas d'entrer dans le club, les vrais soucis commencent après, à s'empêtrer dans des questions et confusions inextricables, et toujours sans recours.

Pourquoi ne crée-t-on pas des groupes d'utilisatrices en déroute, des clubs d'entraide où l'on pourrait venir exposer ses déboires ?

Car, sans comparaisons, l'on n'arrivera jamais à faire la part des choses entre ce qui relève des styles individuels, des lois de l'espèce ou des lacunes grossières dans nos compétences.

III
DE LA GRANDE
EMBROUILLE

Quand sont venues les choses sérieuses

On a très vite compris qu'un premier amant, surtout un débutant, ça ne se garde pas longtemps. Il est gentil, mais il doit faire ses classes, que diable ! Et nous aussi.

Dans *F érotisme en vingt leçons*, chaque leçon vaut bien de prendre un nouveau professeur. Et que chacun d'entre eux nous donne une partie du puzzle.

Le grand suspense devient alors : quel est celui qui déclenchera le grand frisson, le spasme dévastateur, la libération, enfin l'orgasme dont on nous rebat les oreilles ?

Pas le premier (un puceau), pas le deuxième (encore un puceau), pas le troisième (et si j'étais frigide ?). Hélas, on l'apprend avec douleur, il y a toujours une angoisse pour remplacer la précédente.

Cette fois-ci, on est un peu moins anxieuse, on se dit qu'avec le temps on finira par se détendre, ou par trouver la perle rare ; l'important c'est d'être dans la place, mais quand même, plus ça va et moins ça vient, alors quoi ?

Les partenaires défilent, les années passent, et pas un seul qui soit au fait de la recette.

Le grand moment viendra sans prévenir, quand on croit plus trop, peut-être avec un inconnu, un passe temps, qui sait une femme, quelqu'un qui s'y connaît, en tout cas pas un jeune museau romantique. Probablement un homme de quarante ans.

Sapristi, voilà soudain une bombe qui déchiquète le corps et fait reculer les murs. Une déflagration, un tsunami, et qui n'a pas hésité avant de déferler, une fois les bons gestes posés dans l'ordre.

Notre frigidité, ce n'était donc que ça, un autre nom pour *leur* incompétence. Leur océan de naïveté. Mais il suffit de mettre le fil rouge sur le bouton rouge et l'explosif est là. C'est qu'ils nous auraient presque fait douter, les empotés de la première heure. Tous ces ahanements pour rien. Disons qu'ils ne pouvaient pas savoir. Mais c'est bien ça qui est grave.

Les hommes de quarante ans ! Si on nous l'avait dit plus tôt.

Dès qu'on les a découverts, on cesse de perdre son temps avec les cadets, qu'ils aillent draguer nos petites sœurs. C'est déjà bien assez d'avoir perdu

un an, trois ans, dix ans, apprentie avec des apprentis tout juste heureux de prendre leur pied au petit bonheur, alors que ni eux ni nous n'étions en mesure de résoudre l'équation côté femme. Et de chercher nerveusement en plein brouillard, dans la pièce à côté. C'est trop bête.

Les hommes de quarante ans - s'ils n'ont pas sombré dans le mariage - ont une saveur, une aisance, une expertise... Non, vraiment, jamais on n'échangerait son mâle rodé de quarante ans contre deux excités de vingt. Quand on y a goûté, impossible de revenir en classe élémentaire.

Ils connaissent leur affaire, contrairement aux jeunes impétrants que nul n'avait prévenus de l'anatomie des femmes. Les hommes faits ont été bredouiller leurs premiers mots ailleurs et dépenser leurs fautes d'orthographe sur d'autres pages, pour nous arriver ensuite en poètes accomplis. Ouf ! cette fois-ci, ce n'est pas à nous d'essuyer les plâtres, on a assez donné, l'heure est à la dégustation.

Ils maîtrisent bien leur instrument, en virtuoses rompus aux récitals, ce que l'on ne pouvait guère attendre des novices empêtrés dans leurs gammes. Un homme qui sait gérer son capital, qui tient la bride à sa monture, qui éclate ni trop tôt ni trop tard, c'est le produit d'un long affinage, inutile de chercher ça à la sortie des écoles.

Aussi, ils ont plus d'un tour dans leur sac. Le trajet qu'ils ont déjà parcouru leur a ouvert un horizon par femme, et ils possèdent un éventail de friandises qu'ils vous dispensent le plus naturellement du monde, comme un cocktail sortant de leur imagination. On ne leur en voudra pas de ce petit subterfuge. Tout plutôt que la niaiserie.

Enfin, ils savent faire la part des choses, garder la tête froide et une distance salutaire. Ils nous épargnent les grandes déclarations autant que les crises de jalousie, c'est tellement plus vivable comme ça.

Les hommes de quarante ans sont le trésor que la vie, après un polissage soigneux, mène gracieusement à nos portes. Il n'y a plus qu'à les cueillir et à déguster le fruit des longs préparatifs qu'ils se sont imposés avant d'aborder nos contrées. Comment refuserions-nous un tel privilège ?

Variations sur le même sujet

Il y a une version radicalement opposée de l'apprentissage : celui que l'on mène avec un seul gourou.

Au lieu de caboter de sujet en sujet, on décidera de s'investir dans l'utilisation approfondie d'un spécimen choisi. Avec l'élus et lui seul, au fil du temps, on s'étonnera des continuelles variantes et transformations d'un ballet qui aurait pu sembler joué pour les quarante ou cinquante ans à venir.

Au début, après avoir exploré toutes les variantes stockées dans la mémoire des deux protagonistes (c'est la période acrobatique), on se fixe assez vite sur un nombre limité de schémas connus qui conviennent aux deux (quelques positions et scénarios formeront la base du répertoire). On tient aussi en réserve, pour les grands jours et les congés, quelques fantaisies coquines qui demandent plus de temps et de disponibilité. Alternant ces deux répertoires, installé dans ses meubles, on forme un couple qui ronronne, et c'est très agréable.

Est-on en passe de tomber dans la routine ? Peut-être, mais pas nécessairement.

Sur un certain laps de temps, mettons quelques années, on pourra observer une dynamique intéressante. Les pratiques dérivent doucement, telles les plaques tectoniques bougeant de quelques centimètres par an, ou bien elles connaissent de brusques mouvements, des ruptures dans le paysage qui évoquent plutôt les tremblements de terre. Ces changements, bien que difficiles à décrire et rarement discutés comme tels, modifient la donne lentement mais sûrement, pour aboutir parfois sur des terrains sans points communs avec celui des toutes premières étreintes.

Tout comme les historiens résument l'Empire romain en quelques dates, chaque couple peut dessiner la ligne du temps de sa vie sexuelle en termes de conquêtes, périodes fastes, récessions, renouveau, décadence, invasions barbares.

Les glissements brusques peuvent être le fruit du plus curieux hasard. Parfois l'effet d'un film ou d'une conversation, d'une colère ou d'un chagrin, d'une nouvelle voisine ou d'un cours de yoga. Des fluctuations bénignes peuvent provoquer des remous de libido détonants, les dérapages

incontrôlés ouvrir la porte sur une félicité exceptionnelle. Une conversation nous a ouvert les yeux sur des pratiques dont on était mal informée. Un ascenseur en panne nous offre une grande première inopinée. Il nous mène par surprise à une cérémonie libertine. Lorsque c'est lui qui nous entraîne en terre inconnue, nous nous demandons où il a bien pu aller pêcher ça. Est-ce qu'il ne se serait pas fait aider ? Plutôt que de soulever un scandale, profitons de la nouveauté sans broncher.

Quant aux petites dérives, elles restent dans un scénario donné, mais en taquinent les manières, apportent raffinements et détails qui n'y avaient pas encore été associés ; un mouvement de langue, une jambe repliée, une main sur les fesses. Il a mugit d'extase à une morsure que l'on n'avait jamais essayée, et tout le rituel nocturne s'en trouve infléchi pour trois mois. Un doigt ajouté dans une caresse connue nous envoie brusquement au septième ciel. En fonction des résultats obtenus, certains perfectionnements seront consolidés et annexés à titre de valeur sûre au scénario de départ.

On voit que, si les conditions sont réunies, un bon amant peut en remplacer cent, c'est juste une question de temps et de curiosité.

C'est fini, je ne simule plus !

Une fois que l'on a goûté aux virtuoses capables de vous agiter les bulles et d'exploser le couvercle, il reste à décider ce qu'on va faire avec les autres, les pas futés sur lesquels on retombera aussi régulièrement que l'automne succède à l'été.

Il n'y a pas trente-six possibilités. Attendre que ça se passe, expliquer par A+B, ou bien simuler.

À tête reposée, il peut sembler idiot d'opter pour la dernière solution, mais dans l'action les choses se présentent sous un autre jour et on trouve assez vite cent bonnes raisons de faire semblant. Par gentillesse, pour écourter un calvaire ou pour faire bonne impression, la chose devient rapidement une solution de facilité.

Elle esquive à la fois le désespoir sincère de l'ouvrier qui se donnait tant de mal, son entêtement à prolonger les acrobaties jusqu'au malaise cardiaque, ou sa conclusion, hâtive malgré les apparences, qu'il est tombé sur un fameux glaçon. Elle évite de devoir faire des remarques embarrassantes : « Tu n'y arriveras pas comme ça », ou « Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de faire jouir une femme ? »

De temps à autre, le stratagème peut servir à encourager un bon cheval qui est tout près de décrocher la timbale, dont on craint qu'il ne se décourage trop tôt. Pour le soutenir dans la bonne voie, on le récompense à l'avance, en espérant qu'il persévéra la prochaine fois, et le tour est joué.

Des raisons, il y en a.

Les femmes entre elles maintiennent longtemps une discrétion prudente sur ce sujet gênant. Craignant d'être les seules à la traîne, elles préfèrent observer une conspiration du silence où chacune a le loisir de passer pour comblée. Jusqu'au jour où, la fierté s'étiolant sous les déconvenues, une soirée bien arrosée les décide à jouer franc jeu et à débobiner leurs confidences. On apprend alors des choses étonnantes.

Certaines d'entre elles simulent toujours. Elles décalquent ce qu'on voit au cinéma, essentiellement pour faire plaisir à l'homme, pour garantir qu'il se sente satisfait de sa performance et de la leur aussi. C'est beaucoup plus simple, disent-elles, que de se lancer dans d'éprouvantes recherches. S'il

fallait vraiment courir après le septième ciel... elles sont déjà fatiguées rien que d'y penser. Et puis Jules ne suivrait pas. Jouer la carte explosive permet de limiter le risque qu'il aille glaner dans d'autres draps les cris et les exclamations qu'on entend dans les films. Ceux-ci ayant toutes les chances d'être faux aussi, il serait trop bête de se faire damer le pion par une simulatrice, alors qu'il est si simple de simuler soi-même.

Certaines le font ici et là, préventivement, lorsque le compagnon présente des signes d'impatience (surtout éviter l'humiliant : « Alors, tu n'y es pas encore ? »). Certaines se pendraient plutôt que d'avouer qu'elles ne sentent rien de bien précis et elles font dans la performance vocale pour se persuader elles-mêmes qu'elles goûtent un peu du fameux plaisir charnel. Certaines simulent par authentique altruisme : c'est si touchant, la fierté de l'artiste, et puis il semble jouir plus fort encore si l'on s'applique à donner du gosier en même temps. Un exhausteur facile.

On a même vu des thérapeutes qui conseillaient à leur cliente de simuler le plaisir pour réduire les complexes sexuels d'un mari anxieux. Il fallait à tout prix renforcer son ego fragile !

Certaines ignorent complètement ce qu'est l'orgasme et se contentent d'un faux - comme on met une perruque - parce que ça donne le change. D'autres le pratiquent seules en cachette et qu'on n'en parle plus, parce que ce serait beaucoup trop compliqué pour Jean-Louis.

Connaissant cette réalité sous-terrainne, on a beaucoup de mal à ne pas rire quand un homme évoque (et ils n'y manquent jamais quand on leur parle de plaisir féminin) cette scène de film incroyable, où la fille mime un orgasme au restaurant. On les aide en soupirant :

« Oui, tu veux parler de Meg Ryan dans *Quand Harry rencontre Sally*.

- Voilà, c'est ça. Quel talent, cette actrice ! Simuler à ce point-là, c'est renversant. »

Les voilà renversés par une démonstration que presque toutes les femmes leur servent quotidiennement.

Vu le tableau, il faut poser qu'il y a deux types de déficients sexuels : les impuissants et les incapables. Les impuissants ne bandent pas, et ils n'y peuvent rien. Les incapables ne font jouir personne qu'eux-mêmes, et ils n'en savent rien.

Nous manquons de statistiques sur la deuxième catégorie, mais tout porte

à croire qu'elle est imposante (mon pronostic : 10% d'impuissants, 50% d'incapables, 40% de fonctionnels).

En tête du groupe des mâles décidément ignares ou bemés viennent les débutants, les attardés, les monogames et les machos (ce qui nous fait tout de suite un fameux contingent de handicapés). Chez les machos, on ne peut trouver aucune excuse que la paresse et la suffisance. Comment ? Il fallait autre chose qu'une grosse queue ?

Dans certains cas, il ne faut même pas se donner la peine de faire semblant. Les éléments vraiment pas dégourdis, comme les adolescents, les fils à maman ou les maris fidèles, prennent n'importe quelle mimique pour argent comptant, sans avoir même idée de ce qu'ils pourraient espérer. Quoi qu'on leur serve, ils n'y voient que du feu, et il suffit parfois d'un soupir appuyé pour leur donner le sentiment de la ! victoire.

Lorsqu'on leur pose la question sans ambages (« Comment fais-tu jouir ta partenaire ? »), ils tirent une mine écarquillée. « Comment ? Mais je, je... je lui fais l'amour. » Bon sang, mais c'est bien sûr, comment n'y avais-je pas pensé ? Et voilà toute une fournée de couples qui vivent sur un quiproquo amusant, ne voyant pas clairement ce qu'on pourrait simuler.

Un homme m'expliquait innocemment que sa femme jouissait sans arrêt quand il était en elle, d'un bout à l'autre de l'acte, cela pouvait durer plus d'une heure s'il se ménageait. Bien sûr, Albert, tout va bien.

Une telle candeur peut mener à des situations pitoyables. Laura, après trois ans de mariage, n'a toujours pas connu le plaisir dans le lit conjugal, sinon en solitaire. Un soir, par le plus grand des hasards, voilà que lui arrive un orgasme signé de son mari, à cause d'une position inhabituelle, qui accentue la pression sur son bas-ventre. Sentant venir l'émoi, elle panique à l'idée que Gérard ne pourra pas manquer de voir la différence. Si elle se laisse aller, il comprendra illico qu'il n'a encore jamais rien obtenu jusqu'ici, tout juste une légère brise au lieu d'un vent de force 10. Il sera certainement traumatisé. Donc, elle consacre beaucoup d'efforts à camoufler ses spasmes (une simulation à l'envers, on n'arrête pas le progrès) pour protéger Gérard d'un choc terrible. Ce ne fut pas le meilleur orgasme de sa vie, mais elle a su rentrer ses cris et le chéri a continué à dormir en paix. Elle a préféré fuir, cette position par la suite. Trop tard pour avouer. Trop difficile de simuler l'absence d'orgasme.

Les femmes sont parfaitement conscientes qu'elles entretiennent le

problème. Mais quel profit y aurait-il à avouer qu'on simule quand les autres continuent à le faire ? Il faudrait pour le moins une directive européenne qui remette tous les comptes à zéro.

Pour la plupart, la situation s'est instaurée à leurs débuts, lorsqu'elles étaient naïves. Ou bien elles ignoraient tout de l'orgasme, ou bien elles l'avaient découvert à la main et attendaient que l'explosion se déclenche à la première pénétration. Mais rien. Tellement rien qu'elles ont fini par faire comme si. En attendant. Mais l'attente s'éternise.

Quand elles ont bien compris que le plaisir ne viendra pas du coït, au bout de plusieurs années, il est un peu tard pour renverser l'ordre établi. Leur partenaire n'y comprendrait plus rien, irait tout de suite chercher le mot « frigide » au fond d'un dictionnaire. Donc, depuis tout ce temps, elles ne disent rien et elles jouissent ailleurs. Dominique explique : « Peut-on dire que mon mari et moi nous faisons l'amour ?

Disons plutôt que je le fais jouir. Après, j'attends qu'il ronfle et je me donne un petit plaisir en catimini, sans faire grincer les ressorts du lit. »

Il y a quand même Ariane, la courageuse. N'ayant jamais connu l'orgasme, elle a fini par attaquer le problème de front. Elle est allée voir un sexologue au bout de dix ans de mariage. « Au début, on se dit que ça viendra en son temps, il ne faut pas stresser, mais après dix ans, quand même... » Le médecin lui a expliqué qu'elle connaissait peut-être mal son corps mais que des exercices pourraient l'aider à découvrir comment il fonctionnait. Et de lui décrire quelques techniques de masturbation. Le soir-même, pendant qu'Arthur et les enfants étaient partis au foot, elle s'est glissée dans un bain parfumé et a chatouillé ce qu'elle n'avait jamais encore chatouillé, tout en développant certaines pensées. Quelques minutes après, bingo, la bombe explosait. Ariane en resta abasourdie, puis incrédule, puis verte de rage. Avoir perdu dix ans pour rien, par pure ignorance ! Le week-end suivant, elle a conduit les deux gamins chez leur grand-mère, puis elle a dit : « Arthur, j'ai quelque chose à t'expliquer. » Elle lui a tout raconté. Qu'il ne l'avait jamais fait jouir, qu'elle n'avait jamais osé le dire, qu'elle ne savait pas elle-même comment ça marchait, qu'elle était désolée, et qu'un médecin l'avait finalement tirée du mauvais pas. Arthur était effondré. Il s'est mis à pleurer. Ils ont pleuré ensemble. Ce fut un moment difficile. Mais après, nom de

nom, ils ont passé le reste du week-end au lit et leur couple s'en est porté mieux.

Aussi incroyable que cela paraisse aux hommes, les femmes commencent souvent par patauger elles-mêmes. Contrairement aux gamins qui ne peuvent pas « passer à côté » de leurs organes et se sont copieusement testés avant de partir à la conquête de l'autre sexe, les filles arrivent une fois sur deux à l'âge adulte sans aucune expérience des possibilités de leur bas-ventre. Il faut que leur chemin croise par hasard celui d'un homme suffisamment habile et dégourdi pour titiller convenablement leurs mystères et tout à coup leur lampe s'allume. Alléluia.

Pour celles qui ont trouvé toutes seules, c'est très rarement parce qu'elles cherchaient quelque chose par là. Le plaisir féminin étant encore souvent non expliqué au cours de l'éducation, et camouflé par la physiologie elle-même, le premier orgasme arrive aux fillettes à peu près n'importe comment. Celle-ci, c'est en lisant *Les Trois Mousquetaires* (une scène palpitante l'a excitée et boum) ; celle-là, c'est en jouant aux gendarmes et aux voleurs dans la cour de récré, au moment de se faire attraper; une troisième, c'est en se trémoussant sur un cheval à bascule ; une autre, en s'énervant sur un devoir récalcitrant; une autre, par le frottement du drap de lit sur le bout des seins naissants; une autre, en se frottant avec sa poupée ; une autre, en stressant pour finir son dessin avant la fin du cours. Très curieusement, la stimulation physique n'est pas toujours nécessaire. L'excitation, l'énervement suffisent à déclencher des réactions en chaîne (qui osera dire après ça que les femmes sont lentes ?) Cependant, cette mise en place est totalement aléatoire, se produit chez l'une et pas chez l'autre, se produit chez certaines une seule fois sans revenir ensuite, lorsqu'elles n'ont pas compris ce qui s'est passé et n'ont pas eu l'idée de le reproduire. Elles diront plus tard : « J'ai eu mon premier orgasme à vingt ans, mais je crois que j'en avais déjà eu un à neuf ans, sans savoir ce que c'était. » Aussi, bon nombre de femmes passent à côté des émotions de jeunesse et arrivent à l'âge adulte en ignorant tout de leur propre machinerie. Du coup, si leur comportement pendant l'acte laisse planer un doute, c'est généralement parce qu'elles sont elles-mêmes en plein brouillard. Lorsqu'elles n'ont pas découvert le plaisir par hasard et n'ont pas rencontré tôt un homme au fait, elles se retrouvent dans ce nœud affreux : elles ne savent pas elles-mêmes. Est-ce que ça y est ? Est-ce que ça n'y est

pas ?

On rencontre donc des femmes qui ne savent pas très bien si elles ont déjà joui ou pas. Elles pensent que peut-être une fois, si pas deux, il y a eu quelque chose de plus que d'habitude, mais elles n'en sont pas sûres. Tant qu'on cherche, tant qu'on attend, tant que rien de tonitruant n'arrive jamais, on finit par se demander si ce petit frisson, si ce grand bien-être ne serait pas tout ce qu'il y a à trouver. Peut-être, après tout, le plaisir ne va-t-il pas plus haut que ça ?

On dit parfois, non sans sagesse, que les hommes sont incapables de reconnaître un orgasme, même s'ils en rencontrent un par hasard. C'est vrai aussi pour certaines femmes, pendant tout le temps où elles se demandent si elles en ont, ou pas. Puis un jour vient la tornade qui balaie tous les doutes.

Comme quoi, la connaissance de soi n'est pas simple, et il faut parfois cinq, dix ou vingt ans pour s'assurer qu'on a atteint les cimes. Mais simuler, vraiment, il vient un moment où on devrait l'éviter. S'obliger à des comédies pour que les pauvres chéris puissent garder une bonne image d'eux-mêmes, ras-le-bol. De l'air ! On a été trop bonnes. Jetons les amateurs par-dessus bord. Ou bien ils sont rodés ou bien ils iront voir ailleurs. Ils sont vexés ? Tant mieux. Ils sont déstabilisés ? Tant mieux. Ils sont médisants ? Tant pis. C'est fini, les simulatrices se mettent en grève.

Quant à eux...

Mais parlons un peu du plaisir des hommes. Bien net celui-là, bien clair, infalsifiable, preuves à l'appui.

Quoique...

L'explosion victorieuse ne s'accompagne pas toujours d'un tel tremblement et peut très bien passer inaperçue dans nos moiteurs. Ils s'imaginent sans doute que nous avons là au fond comme d'innombrables petits doigts capables de tout repérer, mais on est loin du compte. C'est plutôt leur visage et leurs cris qui nous informent du final, ce qui nous ramène au cas de figure précédent. Les peine-à-jour pourraient très bien simuler s'ils le voulaient (à condition d'éviter la capote et ses accablantes preuves par le vide), mais la plupart ne s'en doutent pas. Le domaine reste féminin.

Il faut noter toutefois quelques petits rusés qui, lorsqu'ils sont gênés par la rapidité de leur prestation, continuent à s'activer gaiement après l'orgasme et le simulent quelques minutes plus tard (quand la nature les abandonne), afin de faire croire qu'ils ont tenu plus longtemps.

On rapporte aussi quelques cas de simulation totale. Des éjaculateurs tardifs, si l'on peut désigner ainsi ceux qui ne luttent pas pour retarder l'orgasme mais, au contraire, le poursuivent sans jamais l'attraper (aux dires des femmes une tare bien pire que l'éjaculation précoce). Découragé, vanné, le dos en rémoulade, après être arrivé dix fois tout près du but pour le voir s'échapper aussitôt (comme un éternuement qui n'en finit pas d'hésiter), le pauvre homme opte pour la contrefaçon, il produit hoquets et râles pour arrêter les frais sans perdre la face. La femme n'y voit que du feu, malgré ses propres qualités d'experte en simulation. Mon Dieu le joli tableau que voilà, un faux orgasme après l'autre. Autant dire une sexualité de façade.

On voit que les hommes ne s'amuse pas nécessairement plus que les femmes dans cette gymnastique stéréotypée qui passe pour une activité sexuelle normale. Comme nous, ils font ce qu'ils sont censés faire, en déplorant tout bas que ce ne soit pas exactement ce qu'ils aimeraient bien faire. Un ami m'avouait que, lorsqu'il part en voyage d'affaires, il adore en profiter non pas pour avoir des aventures mais pour se retrouver seul dans une chambre d'hôtel et pouvoir se masturber comme bon lui semble. Il y puise bien-être et satisfaction, sans commune mesure avec les efforts

conscientieux qu'il déploie avec sa femme.

On connaît le succès des masseuses qui offrent aux hommes lasses par la recherche de performances le loisir de s'abandonner aux mains expertes et de plonger sans scrupules vers un plaisir parfait. On regrette d'ailleurs qu'il n'y ait pas d'équivalent aussi facile pour les femmes (« masseur aux doigts de fées enchante vos jardins secrets »). Elles en auraient tout autant besoin, sinon bien plus.

Autre malheur : certains hommes, apparemment, jouissent sans trahir le moindre signe extérieur de plaisir, et c'est là la plus déroutante façon de clôturer une étreinte. S'agirait-il d'une forme de frigidité masculine ? Qu'ils sont donc perturbants ceux qui arrêtent de s'activer sans qu'il soit possible de deviner si c'est parce qu'ils souhaitent changer de rythme, ou bien si c'est parce qu'ils viennent d'éjaculer. Ah, l'horrible incertitude. Faut-il repartir à l'assaut ou bien souhaiter bonne nuit ? Seul le passage à la salle de bains, avec ou sans retombées liquides, permet parfois de faire la part des choses. Ou bien, il faut s'endormir sans savoir jusqu'à quelle gare on est allés.

C'est dans ces occasions que l'on mesure tout l'inconfort de ne pas être informé du plaisir de l'autre, drame auquel nos hommes sont si souvent confrontés. Moralité : pour l'un comme pour l'autre, quand vous jouissez, faites-le savoir, nom de Dieu. Hurlez, tremblez, couinez, bondissez, hennissez, agrippez le lustre ou sautez par la fenêtre, mais qu'on sache qu'il s'est passé quelque chose, mille milliards, et tout le monde s'en portera beaucoup mieux !

D'autres hommes prétendent, quant à eux, pouvoir jouir sans jaillir, connaître ce qu'on appelle des « orgasmes secs », le plus souvent après un contact prolongé avec certaines philosophies de l'Orient. Mais cette pratique demande, semble-t-il, beaucoup d'entraînement.

On voit donc que le paysage masculin, qui semblait rectiligne, mérite-lui aussi quelques éclaircissements. Mais pour ce qui est des façons d'atteindre l'orgasme, ils ont manifestement bien moins d'incertitudes que nous. Les hommes au lit sont majoritairement directs, voire autosuffisants, utilisant la femme comme self-service jusqu'à ce que spasme s'ensuive.

Très rarement verra-t-on un homme s'éloigner sans avoir trouvé le moyen de se satisfaire. Là où nous comptons sur leur sagacité pour nous décrypter,

les hommes préfèrent se garantir, quitte à imposer le scénario. Faut-il leur en vouloir ? Ou plutôt installer de même notre terrain fléché ?

L'homme prend son plaisir dans nos tréfonds, la femme le laisse chercher en espérant le gros lot. De l'entrepreneur ou des jeux de hasard, on sait qui a statistiquement raison.

Qu'il est doux de ne rien faire !

On peut prendre plaisir à s'offrir de temps en temps un mâle à l'état brut.

Pas un borné de macho, un fou tordu, un barbare sanguinaire, non, une vraie bête, une belle plastique dans une belle attitude, le type qui nous tape dans l'œil uniquement pour cause de promesses mécaniques.

Avec lui, il ne faudra pas finasser, intriguer, réfléchir, discuter, il ne faudra même pas le séduire, il est prêt par constitution, il tire un coup dès qu'on l'appelle. Un mec fiable comme un robot ménager. Quelle certitude reposante ! Quel confortable intermède !

Pour fixer un rendez-vous, pas besoin de moisir auprès du téléphone puis de louvoyer une demi-heure en dosant savamment les signes contradictoires. Il appelle quand il est libre et il demande « On se voit ce soir ? » ; pas moyen de faire plus simple. Si on va au cinéma, inutile de se torturer pour émettre un avis sur ce jeune réalisateur norvégien (dont le nom m'échappe à l'instant). On ira voir une valeur sûre, *Batman* ou *James Bond*, tout simplement. Au restaurant (formule buffet à volonté), pas besoin d'invoquer Chopin ou Heidegger,

Zizou et Madonna feront très bien l'affaire. Quelques souvenirs de vacances, l'un ou l'autre exploit de bagnole, deux ou trois blagues belges, l'actualité du sport ou du boulot, et vous voilà parés pour la soirée. L'homme dans toute sa simplicité. Irrésistible de présence. Émouvant de certitudes.

Sur le chemin du buffet, il vous mettra la main aux fesses en disant qu'il aime le jambon. Le regard offusqué d'un client vieux et chauve ne le gênera pas. Ça ne l'ennuie pas qu'on l'envie, voyons.

Sous sa veste en cuir un peu moulante, il porte une chemise ouverte jusqu'au troisième bouton et une chaînette en or. Il a le chic pour s'asseoir toujours en écartant les jambes.

Il fume avec une belle chorégraphie, des gestes d'empereur romain, les yeux plissés, le menton levé, et de temps en temps ses canines brillent. Toute sa séduction est dans son inconscience, sa belle prestance innocente et brute, vous n'en revenez pas vous-même de constater que ça marche.

En boîte de nuit, il monte sur les podiums et prouve qu'il se sent bien dans ses hanches. Enfin un homme en connexion directe avec son corps.

Au lit, pas besoin non plus de se prendre la tête, il dirige le navire. « Viens là, je vais te prendre par derrière ! », il n'y a qu'à se laisser faire. C'est un voyage organisé. Il a toujours une idée, il bande fièrement, il jouit à temps. On peut enfin s'adonner au sexe en pilote automatique. Pour ce qui touche à la mécanique des femmes, il a peut-être loupé quelques leçons, mais on ne lui en veut pas, il est si beau à mater qu'il n'a pas besoin d'aboutir ; on est heureuse comme ça. Cela fait même partie de son charme, cette sorte de souveraineté qui vient de l'inconscience d'autrui. Un mâle si mâle qu'il peut se dispenser de faire jouir Martine et que celle-ci se pâme quand même, bravo, c'est ici que la virilité atteint son comble.

Surtout, on ne lui demandera rien, on ne l'emmènera dans aucun labyrinthe - c'est si rare de pouvoir quitter les nôtres. On se contentera de l'admirer béatement tel qu'il est, comme on contemplerait un arbre ou une grenouille, dans un respect muet pour les accomplissements de la nature. Il sera pour nous le représentant de la réalité univoque. Sachant qui, que, quoi, où, et jusqu'à la manière. Aussi vrai qu'incroyable. Une formidable bouffée d'air pur.

Logiquement, le charme devrait s'user vite, à moins que par une incontrôlable alchimie nous ne nous retrouvions amoureuse. Ne riez pas, cela arrive. De temps en temps, telle est prise qui croyait simplement se faire prendre.

Paulo

Paulo, c'est un amant pour rire. Mais pas vraiment pour baiser. Alors qu'il fait si bien jouir.

Il dit qu'il a toujours eu du mal à bander. « Parfois ça vient, parfois ça ne vient pas, que veux-tu y faire ? Je vais pas me prendre la tête et aller consulter des toubibs. Mieux vaut voir ce qu'on peut faire. »

Il peut beaucoup, Paulo. Beaucoup plus que la plupart des hommes bien montés. Il a créé un vaste catalogue de caresses où il puise en fonction des soupirs récoltés. Il fait voler ses doigts, ses mains, sa langue, ses lèvres, ses dents. Il prend soin d'une femme comme on nourrit un bébé, avec tendresse, patience, amour, application. Il obtient plus avec un doigt ou un frôlement de langue qu'un motard en cuir noir avec sa grosse queue. Elles ne savent même pas si c'est leur corps qui peut ressentir autant ou si on vient de leur en greffer un autre. Il est toujours récompensé. Paulo est un orfèvre, un artiste, un prestidigitateur.

Au début, ce n'est pas simple à négocier. Il prévient : « La première fois, ça ne marche jamais. » La deuxième fois, il annonce : « En fait, je ne n'ai jamais bandé comme une bête, je n'en ai pas besoin. » La troisième fois, il reconnaît : « Tu as remarqué que j'ai un problème ? J'ai du mal à bander. Mais je me débrouille sans. »

Ainsi, il achemine l'idée qu'il y a une autre sexualité que celle des coups de boutoir. Quand on a bien compris qu'il ne bandera jamais plus fort, on sait déjà qu'il peut faire mieux. Et on reste.

Des femmes, il en a eu par dizaines, peut-être pour se prouver quelque chose, peut-être parce qu'il aime vraiment ça, les faire défaillir et gémir comme un violon à l'extrême. Elles sont toujours prêtes à venir jouir dans ses bras, tant leur saucisse officielle s'obstine à passer à côté. Elles viennent donner leurs cris à Paulo. C'est un arrangement entre elles et lui. Il ne pilonne pas, il papillonne ; la femme était un trou, elle devient fleur. Sous ses caresses, un nouveau paysage se profile, parfois fontaine, toujours volcan. Il prend leur plaisir comme une vague de bonheur insigne. Il sent

le noyau des femmes qui bourdonne sous sa langue quand elles vont déferler. Il adore ça.

Et lui ? Il n'est pas interdit de plaisir pour autant. Pour peu que la femme veuille bien se donner un peu de peine (il ne suffira pas de le laisser se masturber contre un vagin) et lui retourne ses politesses de bouche ou de main, Paulo est parfaitement capable de jouir en grand, avec tambours et trompettes (encore qu'il se contentera d'un orgasme contre les deux ou trois qu'il leur a prodigués). Son instrument reste hésitant, mais finalement ça ne veut rien dire, car il éjacule dans des soubresauts ravis, comme n'importe quel baiseur qui se respecte.

Voilà qu'émerge une autre version des choses, qui a ses avantages et ses inconvénients. Pour peu que l'on accepte de mettre une sourdine à l'impératif de la pénétration, on y trouvera d'immenses compensations. Le lot de consolation a parfois des allures de gros lot.

Si tous les bandeurs mous se débrouillaient comme Paulo, il y aurait sans doute un mouvement de foule en défaveur des motards (d'ailleurs, on se fait peut-être des idées sur l'équipement des motards).

Finalement, il apparaît qu'il y a mieux à faire que de s'emboîter au premier degré.

Mais si tous les bons bandeurs se débrouillaient aussi comme Paulo, alors là, ils n'auraient certainement plus rien à craindre.

Le fait est que la plupart ne s'en donnent pas la peine.

Et toc !

Portons maintenant un coup définitif à la virilité tapageuse.

Combien de découvertes aurions-nous pu faire plus tôt que nous ne les avons faites, et même avant de passer aux choses sérieuses ? Valérie, lorsqu'elle avait quinze ans, eut la chance immense de tomber sur un petit ami bien informé. Elle se souvient des longues soirées passées avec lui sur la banquette arrière de la voiture, en train de se prodiguer des caresses somptueuses et de s'envoyer au ciel tout en restant parfaitement vierge. Elle a d'ailleurs été déçue, plus tard, en découvrant que la pénétration « n'apporte rien ». Mais pour une Valérie, combien d'autres, au même âge, ignorent que l'on peut se faire jouir l'un l'autre sans prendre de risques ? Ce que tous les adolescents pratiquent nerveusement sous l'étiquette de « pelotage » se résume souvent à des caresses gentilles mais hors de propos, du genre qui chatouillent. Combien de temps avant de réaliser que si les mecs se branlent, nous pouvons les branler aussi ? Et eux s'occuper de nous ? Entre-temps, nous gaspillons toute cette période où cela pourrait être une formidable solution en même temps qu'une façon d'appriivoiser ces oiseaux. Symétriquement, nos soupirants benêts nous palpent au hasard sans deviner sur quel détonateur ils posent la main - et, trop ignares ou trop timides nous ne pouvons même pas les aider. On dirait des handicapés qui jouent avec des allumettes sans savoir comment les enflammer.

Et aussi, quel gâchis nous aurions pu éviter ensuite, avec ces partenaires anxieux qui se trouvaient privés d'arguments au moment fatidique. Quand on pense qu'ils auraient pu passer outre leur queue et néanmoins nous souler de plaisir. De là - qui sait ? - trouver une vigueur nouvelle pour eux-mêmes. Au lieu de quoi, l'œil et l'esprit obsédés par les langueurs de leur appareillage, nous pestions tout bas sur les tours de cochons de la nature. Pour eux comme pour nous, un homme sans queue était un homme sans rôle possible dans notre lit. Et d'adresser moult prières aux divinités de l'érection.

On ne comprend pas tout de suite qu'un homme n'a pas que son membre comme capital. C'est en fréquentant un dégourdi que les choses deviennent claires. Un homme flageolant peut se hisser très loin au-dessus des bites d'acier, s'il connaît les ressources érogènes du corps féminin. Autant d'écart qu'entre un artiste confirmé et les barbouilleurs du dimanche. Quand il déploie son savoir-faire, l'artiste transforme l'instrument dont il joue - le corps possède des sons et des couleurs qu'il n'avait pas avant lui.

On connaît l'histoire de Paul Feyerabend, ce philosophe autrichien rendu impuissant par une blessure de guerre. Il comptait un nombre impressionnant de conquêtes féminines parce qu'il était capable de leur procurer des orgasmes comme elles n'en avaient jamais connus auparavant.

En un mot comme en cent, les hommes privés de ressource facile - entendez une trique de cheval - ont toutes les chances de devenir les meilleurs pourvoyeurs de plaisir. Ô suprême ironie ! ô terrible météorite tombant dans le jardin des grosses bites !

Seule la brute bande bien, a dit Baudelaire, c'est possible, mais il faut ajouter qu'elle ne fait pas souvent jouir.

En arriverons-nous à formuler ce colossal, que dis-je cet incommensurable paradoxe : là où il y a de la queue, il n'y a pas de plaisir ?

Si c'est vrai - et c'est souvent vrai -, il ne s'agit évidemment pas d'une incompatibilité de principe. Les hommes trop fiers de leur anatomie oublient tout simplement qu'ils ne sont pas manchots, ou bien dispensent quelques caresses brouillonnes à titre d'apéritif, après quoi leur membre seul doit faire tout le festin.

Ah ! si tous les hommes passaient par une bonne crise d'impuissance, ça leur remettrait peut-être les pendules à l'heure. Ils découvrirait qu'ils peuvent accumuler les performances dans ce qu'ils considèrent comme fantaisies et à-côtés, pour ne pas dire bas-côtés.

Plutôt que de répéter leur sempiternel numéro d'acrobate où il s'agit de travailler « sans les mains », ils pourraient s'essayer à fonctionner « sans la queue », juste pour voir à quoi l'on peut aboutir.

Surprises garanties.

La vie tout de même...

On fait parfois de ces rencontres un peu tire-bouchonnantes.

Hélène était sortie en boîte avec des copains, plus exactement des collègues, et son patron était là aussi, un mec pas trop coincé, mais tout de même.

C'était pendant un séminaire à l'étranger. On était là pour travailler la journée et s'amuser la nuit, donc on s'amusait, enfin raisonnablement.

Pendant qu'Hélène dansait, un mec a commencé à se rapprocher, à la fixer, à l'effleurer de temps à autre, la stratégie classique. Elle redoutait un de ces casse-couilles qui se mettent à causer jusqu'à la fin de la soirée comme si c'était le moment. Mais celui-ci ne parlait pas. Il dansait, et pas mal du tout, ce qui mérite en soi une mention spéciale. C'était un Italien avec quelque chose de sauvage dans le regard. Elle avait déjà bien flûté, comme il sied quand on veut bien danser, et là-dessus il lui a rajouté deux cuba-libres. Ils les buvaient cul sec avant de retourner danser et ils dansaient chaque fois un peu plus avachis, d'abord allumés, puis emboîtés, puis soudés. L'homme bougeait fort bien du bassin et elle ne demandait qu'à suivre. Avec sa cuisse entre ses jambes il arrivait à remonter sa minijupe plus haut qu'elle n'était déjà perchée. Elle essayait de s'éloigner du secteur où se trouvaient ses collègues, mais il y avait toujours un mouvement de marée pour les y ramener. Ils parlaient peu, elle ne connaissait que son prénom et son anatomie, le reste n'était pas tellement de circonstance. Lui-même avait déjà promené ses mains sur tout ce que, de son corps, elle n'avait pas écrasé contre lui. Quand est venu un slow langoureux, il s'est mis à lui lécher le tour du cou tout en glissant sa main directement sur ses fesses, par-dessous l'élastique de la jupe. Il faisait noir, mais certainement pas noir assez pour ça. Après le troisième Cuba- libre, il lui a proposé de partager un joint qu'ils sont allés fumer dehors en claquant des pieds, placés sous le vent pour que les portiers ne remarquent rien. Ils ont fumé en se concentrant sur les premiers signes du vertige et sans échanger plus de cinq mots. Le curriculum vitae du monsieur était le dernier de ses soucis. Elle se demandait plutôt, primo, comment elle allait s'y prendre pour rester debout ; secundo, comment ils allaient arriver à baiser en catimini ; et tertio, comment elle allait garder son emploi.

Ils sont rentrés pour se remettre à danser et à partir de là elle n'est plus sûre ni des faits ni de leur chronologie. Ils ont dû s'embrasser sans interruption pendant une demi-heure, tout en continuant à se frotter les parties génitales à qui mieux mieux. Une collègue lui a raconté que, un moment donné, elle était affalée sur l'escalier qui jouxte la scène et que son cavalier lui bouffait littéralement les seins à travers son chemisier, tandis que son patron assis à trois mètres de là observait la scène avec intérêt. Hélène espère qu'elle a exagéré, mais le fait est qu'elle n'a aucun autre souvenir à opposer au témoignage accablant. À tout le moins, ils sont restés habillés et l'éclairage parcimonieux a fait le reste pour leur éviter l'intervention des videurs. L'homme était pourtant on ne peut moins discret dans ses attouchements, a ajouté sa collègue, et Hélène se cramponnait à ses outils à travers le pantalon dans l'évidente intention de les en faire jaillir.

Ce dont elle se souvient, c'est qu'il a dit : « On ne peut pas rester ici. Est-ce qu'on peut aller chez toi ? » Elle a secoué la tête et ça lui a donné l'impression de la perdre, comme si elle était seulement posée. « Suis à l'hôtel avec mes collègues, une chambre pour deux, impossible. » De son côté, il était coincé par des histoires de famille. Ils étaient là avec leurs glandes chauffées à blanc, et pas moyen de les soulager. Il a dit « Viens, on va chercher un taxi. » Dans l'image suivante, elle se voit affalée à l'arrière d'un taxi, incapable de suivre les tractations qui se déroulent à l'avant. Elle n'a compris qu'une seule phrase, « Je peux regarder ? », et elle a crié NOOOOON ! C'est tout ce qu'elle sait de ce chauffeur de taxi. Pendant le temps qu'elle a passé à attendre, le corps ulcéré d'être sans mâle à tripoter, elle gémissait sur un ton continu, comme les loups qu'on entend la nuit au Canada. L'effet cumulé des substances absorbées la rendait opaque à tout ce qui n'était pas strictement sexuel. Elle émettait des feulements de femelle en se roulant d'une épaule sur l'autre. La négociation s'éternisait - peut-être le chauffeur craignait-il qu'elle soit malade, malade de désir oui ! - et elle s'est mise à pleurer son nom pour qu'il revienne, « Fabrizioooooo ! », en prolongeant le o jusqu'à sa dernière molécule d'air.

Enfin, la portière s'est ouverte, il s'est engouffré et elle pense avoir eu à

cet instant ce qu'on appelle une extase mystique, quelque chose d'aussi fort que l'orgasme mais qui plafonne sans s'arrêter. Elle se demandait si par hasard elle avait passé l'arme à gauche sans s'en apercevoir et se trouvait déjà au paradis. Pendant que Fabrizio la déshabillait, elle riait d'un rire qu'elle n'avait jamais eu, un rire de chaque organe, et tout l'ensemble accordé. Ils avaient faim l'un de l'autre comme des forcenés, de loin ça devait faire peur à voir, mais dedans c'était manette bloquée sur nirvana non dilué.

Ils se sont mélangés sur la banquette du taxi plus qu'elle ne croyait possible pour deux corps matériels. Du trottoir, ils devaient ressembler à une énorme pieuvre blanche animée de la danse de Saint-Guy. C'étaient des râles et des cris, des caresses et des claques, des spasmes alignés comme des modèles de série. Elle n'est pas sûre qu'il n'y ait pas eu des flashes de journalistes. Et le plus fou, c'est qu'il n'y avait pas moyen de jouir, puisqu'on était déjà bien au-delà de l'orgasme. Baiser ne faisait qu'ajouter des notes à un concert qui se jouait dans la galaxie d'Andromède. Plus ils s'agitaient, plus ils ajoutaient des notes, mais l'extase restait là, bien pleine et bien tendue. Hélène avait le cerveau fondu comme une raclette, et se demandait sérieusement si elle pourrait encore *exister* par la suite.

Ils ont baisé pendant elle ne sait pas combien de temps, puisqu'il n'y avait aucune raison de s'arrêter. C'était bon, c'était bon, c'était indéfiniment bon. Puis le chauffeur est venu les interrompre, disant que le jour se levait, qu'il devait rentrer dormir, et il a demandé à quelle adresse on allait. Ils se sont habillés en route, tout en restant soudés au bouche à bouche, le lendemain quel chou-fleur elle aurait à la place des lèvres, comme après la plongée sous-marine.

Fabrizio l'a poussée dehors en arrivant à l'hôtel et dans la foulée elle a échoué sur le divan de la réception. Quelqu'un a dû la déplacer car elle s'est réveillée à seize heures dans un lit. Le séminaire avait eu lieu sans elle et elle n'avait qu'une toute petite migraine.

Ce petit machin étrange

Les hommes, de manière générale, connaissent peu de choses, mais au sujet du clitoris ils semblent vraiment disposer d'une information dérisoire, voire néantifique, quand ce n'est pas absconse. Les plus volontaires ont mené leur enquête, les plus chanceux sont tombés dessus par hasard et la plupart voguent encore dans une douce innocence. On se croirait resté à l'époque du rapport Hite, cette copieuse enquête sur les choses du sexe réalisée auprès des citoyens américains dans les années soixante. Que ce soit hier ou aujourd'hui, un seul constat s'impose : la conspiration du silence s'avère parfois tout aussi efficace que l'excision (y compris pour les femmes). Pour une fraction non négligeable de la population, c'est comme si ce truc-là n'existait pas.

Voici, juste pour le plaisir, un florilège des réactions suscitées par ce mot qui fait peur, puisées tant dans mes conversations que dans ce bon vieux rapport Hite. Ce bref tour d'horizon des réponses masculines illustre bien l'ampleur du problème en même temps que la diversité des informations.

Honnête : Je ne sais pas bien comment ça fonctionne. Je suis marié depuis quinze ans mais nous n'avons jamais réussi à trouver son clitoris.

Bien disposé : Ce n'est que récemment que j'ai entendu parler du clitoris. J'essaie de me familiariser avec lui.

Inconscient : Ce que j'en pense ? C'est comme si vous me demandiez ce que je pense de ses poumons.

Indigent : Je ne suis pas certain de savoir de quoi vous parlez.

Prudent : Je n'en ai jamais vu en réalité, seulement dans les livres.

Pudique : Je n'en ai jamais vu parce que la lumière est éteinte. Je ne pourrais pas le décrire.

Confus : Je sais bien qu'il y a le clitoris, la vulve, le vagin, l'urètre, mais en pratique je mélange un peu tout.

Frustré : Aucune femme ne m'a jamais montré son clitoris. Une seule fois, j'ai voulu explorer le corps de ma femme, mais elle m'a envoyé

dinguer.

Sur le tard (sujet de quatre-vingt-deux ans) : J'ai lu quelque chose à ce sujet, il n'y a pas longtemps. Il faudrait que j'en parle à ma femme.

Satisfait : C'est le grand détonateur. L'homme qui a aimé une femme sait ces choses-là.

Bon élève : Il est dans le pli des lèvres, au-dessus du vagin, sous le capuchon de chair qui descend du mont de Vénus (enfin j'espère !).

Théorique : J'ai lu dans un livre que c'était le centre de stimulation sexuelle chez la femme et que sa manipulation était nécessaire pour déclencher l'orgasme.

Nostalgique : Il y a vingt-quatre ans, j'ai eu une amie qui aimait bien que je lui caresse le clitoris.

Impressionnable : Je préfère fermer les yeux quand son sexe est dans mon champ de vision.

Astucieux : Je m'en occupe à l'occasion, mais ce n'est pas très facile de rester centré sur ce petit truc alors je bricole un peu dans tout le secteur.

Vainqueur : Au bout de dix ans ma femme a fini par accepter que je le touche. Depuis lors, elle atteint l'orgasme régulièrement et a cessé de faire des objections.

À côté de la plaque : Il se trouve à trois ou quatre centimètres à l'intérieur du vagin.

Tout à fait à côté de la plaque : Quand je veux exciter ma femme, je lui enfonce d'abord un doigt dans le clitoris et je fais des mouvements de va-et-vient.

Petite nature : J'ai essayé une fois de lécher le clitoris de ma femme et j'ai dégobillé partout sur elle.

Sevré : Je jouais avec quand j'étais collégien. Ma petite amie adorait ça, mais ce n'est plus de notre âge maintenant.

Paresseux : Ouais, j'en ai entendu parler. J'imagine que je devrais faire quelque chose, mais de toute façon aucune fille ne me l'a jamais demandé.

Acrobatique : Je me sers en général de mon index pour taquiner le clitoris. Ou alors j'utilise le pouce et je mets un doigt ou deux dans le vagin, tandis que mon petit doigt caresse ou pénètre l'anus.

Heureux : Je suis content d'avoir découvert le clitoris et tout ce qu'il permet. Notre sexualité s'est nettement améliorée.

Élégant : J'aime beaucoup les charmantes réactions des femmes quand je le suce.

Dévoué : Ça m'est égal si ça dure des heures et que j'ai mal au poignet. L'important, c'est le plaisir que je lui procure.

Soufflé : Tout à coup, après trente ans de vie commune, ma femme s'est mise à se caresser devant moi sans fausse pudeur et ça me rend fou de joie.

Amer : Si j'avais connu ça il y a vingt ans j'aurais pu sauver mon mariage.

Indulgent : Personnellement, je pourrais m'en passer, mais mon amie a besoin de ça pour être excitée et je comprends qu'on a chacun ses fantasmes. Je ne lui en veux pas.

Paranoïaque : Quand je l'excite trop, son clitoris me pisse dessus.

Sceptique : Le clito, c'est de la couille.

Égoïste : C'est fatigant et ennuyeux. Je ne peux pas m'y tenir plus de cinq minutes.

Mécontent : Je ne comprends pas pourquoi ce truc-là n'est pas au fond du vagin. Ce serait bien plus facile.

Poétique : C'est comme de lécher la face interne d'une amande coupée en deux. Aussi doux et aussi lisse.

Converti : Ça a l'air tellement bon ! J'en voudrais un aussi.

Et ce grand truc nébuleux

Étant si peu au fait de l'anatomie qu'ils visitent, beaucoup d'hommes en sont réduits aux mimiques dubitatives lorsqu'il s'agit de savoir si et quand la femme jouit.

« Elle jouit pendant que je la pénètre, je suppose, mais elle ne montre aucun signe. »

« Je pense qu'elle aime l'ensemble des stimulations. Je devrais lui demander. »

« Je n'ai jamais vraiment remarqué. Peut-être qu'elle est frigide ? »

« Ce truc de savoir quand une femme jouit, c'est la porte ouverte à un tas d'embrouilles. En général, je n'en sais rien du tout. »

« Elle fait du bruit et tout ça, mais il n'y a pas de différence visible entre un moment sans orgasme et avec orgasme, même quand ça dure longtemps. Donc, il faut croire qu'elle en a tout le temps, ou bien qu'elle n'en a pas. »

« En général j'essaie de deviner par leurs mouvements, un changement de rythme, une accélération de la respiration, etc. Mais je n'en suis pas souvent sûr. »

« J'essaie de devenir plus sensible dans ce domaine, et en attendant je pose la question. »

« Je ne sens pas la *moindre* différence, alors comment savoir ? »

« Je leur demande "Ça y est ?" ; sinon qu'elles me le disent, nom d'une pipe, ce qu'il leur faut pour avoir leur bon Dieu d'orgasme ! »

« Certaines ont pu gémir, bouger et tout le cirque, mais est-ce vraiment un orgasme ? Aucune fille ne m'a jamais dit qu'elle en avait eu. »

« Je regrette d'avoir souvent posé la question parce que c'était embarrassant pour elles et je pense que la plupart du temps elles ont menti. »

« Je ne sais pas si mes partenaires ont vraiment eu des orgasmes avec moi. Plusieurs m'ont dit par la suite qu'elles avaient fait semblant. »

« Quand je ne sais pas si elle a joui pendant le coït, je continue à la stimuler avec ma main par la suite parce que ça ne peut pas faire de tort. Comme ça, elle aura au moins eu ça. »

« J'ai mis du temps avant d'être obligé d'admettre que ce que je prenais

pour l'extase des filles, le cinéma qu'elles font, en fait ce n'est rien du tout.
»

Il faut se rendre à l'évidence. Beaucoup d'hommes font l'amour sans savoir ce qu'ils font. Faut-il leur pardonner pour autant ? Faut-il les réveiller brusquement ? Faut-il continuer à les protéger ? Et pourquoi ? Certains ne semblent même pas tellement intrigués par la chose. Puisqu'eux-mêmes jouissent bien pendant le coït, leur partenaire n'a qu'à en faire autant. Ou pas. C'est son problème. Voilà une confortable façon d'esquiver ses responsabilités. D'autres au contraire se montrent très désireux de bien faire mais restent privés du mode d'emploi.

À l'opposé, certains hommes se montrent très assurés. Tellement, même, que ça ne tient pas la route. Il n'y a que deux façons de ne pas souffrir d'un problème : c'est de le résoudre ou bien de ne pas le remarquer. Cette deuxième option a quelque chose de délicieusement absurde. Ne sont-ils pas attendrissants, ces amants qui sont sûrs et certains que tout va bien. Il y a une sorte de charme irremplaçable dans leur merveilleuse candeur, ils sont comme ces enfants qui croient encore au Père Noël, on aurait mal au cœur de les détromper. Car c'est bien vrai que la vie est belle.

« Elle jouit toujours au bout de cinq minutes de pénétration. »

« Ma femme et moi nous jouissons simultanément pendant la pénétration dans 98 % des cas. »

« Beaucoup de femmes ne peuvent avoir un orgasme que lorsque j'en ai un, alors parfois j'en rajoute un ou deux bidons pour qu'elles jouissent plus souvent. »

« Ma femme peut jouir pendant des heures. »

« La plupart des femmes sont absolument calmes pendant leurs orgasmes, comme si elles en avaient honte. »

« Ma femme jouit pendant que je la baise mais il ne se passe rien de particulier dans son vagin. »

D'autres enfin, une minorité, savent qu'il n'y a pas d'orgasme sans stimulation clitoridienne (directe ou indirecte) et que celle-ci n'est pas facile à atteindre pendant la pénétration. Ils savent distinguer un orgasme des autres miaulements de plaisir et ont rangé les femmes « vaginales » au

rang des exceptions.

« À mon avis, orgasme féminin et pénétration vaginale sont assez peu compatibles. »

« Certaines femmes m'ont dit avoir eu des orgasmes pendant le coït mais c'était en y ajoutant une stimulation manuelle. »

« Beaucoup de femmes aiment être pénétrées et montrent des signes de plaisir authentique, mais cela n'a pas grand-chose à voir avec l'orgasme. »

« Son plaisir est très évident parce qu'elle a des spasmes longs et intenses, tous ses muscles se tendent et son corps tremble. Si j'ai un doigt dans son vagin à ce moment-là, je sens des contractions rythmiques très rapides qu'elle ne pourrait pas faire de façon volontaire. »

« La première fois qu'elle a joui, j'ai eu peur parce que cela ressemblait à une crise d'épilepsie. Elle était rigide et convulsée, ça avait l'air épouvantable, mais elle m'a juré que c'était délicieux. Maintenant je suis habitué. »

« La seule façon que j'ai de faire jouir ma partenaire pendant le coït, c'est de la masturber en même temps ou bien de coller mon bas-ventre contre le sien et de stimuler son clitoris par de très petits mouvements de bascule du bassin qui provoquent un frottement. Mais en général, elle préfère jouir quand je ne suis pas en elle parce que la présence de mon sexe gêne les contractions du vagin. »

« Ma femme prend tellement de plaisir à *mes* orgasmes que ses manifestations de joie quand je jouis pourraient être prises pour un orgasme. Mais bien sûr, quand je lui fais l'amour avec ma bouche, il n'y a jamais de doute et c'est très différent. »

« J'entends une sorte de crescendo haletant qui reflète exactement ce que je ressens à l'approche de mon propre orgasme, un peu comme quand on va éternuer mais en dix fois plus fort. Et puis elle explose dans un cri et tout son corps se soulève, tétanisé. Impossible de s'y tromper. »

Et voilà, ce n'était pas si sorcier. Une femme, ça jouit aussi bien qu'un homme, à condition de faire ce qu'il faut - comme on fait pour les hommes. Qu'est-ce qu'ils diraient si on essayait de les faire jouir uniquement en leur massant les testicules ? Est-ce que la lumière s'allume quand on pousse à côté de l'interrupteur ? Le coït c'est pareil : c'est bon, c'est excellent, c'est

délicieux, mais *ça ne suffit pas !* L'interrupteur est ailleurs. Et une fois qu'on tient le bon bout, ça peut marcher très facilement (parfois trop). On voit de ces démarreuses au quart de tour qui éprouvent un orgasme pour un oui ou pour un non, grâce aux trépidations du tram, sur une selle de vélo, contre un poteau, contre une cuisse ou même, pourquoi pas, pendant le coït. Il peut arriver, oui, chez certaines femmes ou dans certaines positions, que le clitoris soit activé lors d'une pénétration. Mais il ne faudrait tout de même pas se fixer sur l'exception pour étalonner toute l'imagerie du plaisir féminin, ou bien l'on forcera neuf femmes sur dix à se sentir gravement tarées.

Mais la réalité n'est pas toujours facile à accepter. Certains hommes ont du mal à s'y adapter ou même à la reconnaître.

« Un tas de femmes ont des problèmes avec l'orgasme. Elles devraient se faire opérer ou aller voir un psychiatre. » « Quand la femme ne jouit pas pendant le rapport, j'ai l'impression de baiser avec un poisson mort. »

« Ça fait quatre fois d'affilée que je tombe sur des femmes qui ont besoin d'une stimulation manuelle pour jouir. Ça m'a secoué. Je me suis demandé si la sexualité tout entière n'était pas en train de partir en morceaux. »

« Je n'aime pas les femmes qui mettent des heures à venir. J'ai vraiment l'impression de devoir aller chercher un colis en Patagonie et quand je reviens je n'ai même plus envie de jouir moi-même. »

« Si ma femme n'a pas d'orgasme pendant nos rapports, je ne m'en fais pas. En fait, je préfère qu'elle n'en ait pas d'orgasme, comme ça elle est plus excitée la fois suivante. Un orgasme par semaine, c'est encore ce qui lui convient le mieux. »

« L'excitation du clitoris a l'air très à la mode, mais je trouve que c'est un peu fastidieux. »

« Je lui demande ce qu'il lui faut pour jouir, mais si ça a l'air trop long ou trop compliqué, je n'essaie même pas parce qu'après je lui en voudrais. »

« D'accord si je peux regarder la télévision en même temps. »

« Si seulement elles pouvaient jouir pendant le coït, tout serait tellement plus simple. »

« Ce n'est pas à moi qu'il faut demander de bouffer de la tarte aux poils. »

« Tout irait peut-être mieux si on n'avait jamais fait toutes ces histoires avec l'orgasme. »

« J'en ai marre de masturber ma partenaire jusqu'à l'orgasme. L'idéal serait qu'elle le fasse elle-même jusqu'à ce qu'elle soit prête à être baisée et alors qu'elle m'appelle. »

Conséquence de cette inertie massive : les femmes elles-mêmes ont du mal à accepter la réalité. Elles trouvent aussi que leur orgasme est trop difficile à obtenir (quand bien même elles peuvent l'atteindre en trente secondes sous la douche) et que la vie serait mieux faite si elles parvenaient à être vaginales comme monsieur Freud l'a dit. Le plus simple sera encore de simuler pour se conformer au modèle. Même si elles ne sont pas normales, au moins elles seront les seules à le savoir. Mais si 90 % des femmes s'estiment anormales, n'est-ce pas la définition de la normalité qui pose un petit problème ?

Finalement, les femmes ne sont pas mal baisées, bien au contraire. Elles le sont trop. Ce qui manque, c'est autre chose, que les hommes rechignent à donner, parce que c'est fatigant. Pensez donc, beaucoup de femmes déclarent avoir besoin d'un bon quart d'heure de chouchouteries avant d'exploser. L'anxiété, en effet, ralentit leur mécanique. Souvent l'inhibe totalement. La honte de ne pas fonctionner comme il faut. Ajoutez-y les maladresses du monsieur, et la femme en couple n'est plus que le quart de la moitié de la fusée qu'elle sait être. En conséquence, monsieur jouit à chaque rapport, et madame jouit seulement lorsqu'il veut bien se donner la peine, certains samedis et jours de fête.

Ah ! s'il fallait un orgasme pour produire les ovules comme il en faut pour expulser leurs gamètes nageurs, on la verrait chuter en flèche, la natalité ! On ouvrirait des banques d'ovules où des donneuses chèrement payées viendraient se branler en feuilletant des magazines.

Comme on rêverait de renverser le scénario classique : madame se donnant satisfaction à l'aide du corps de monsieur, et puis qui le laisse en plan, libre d'aller se branler dans les toilettes s'il ne peut vraiment pas s'en passer. Cela se pourrait, oui, et nous ferait bien rire, s'il n'y avait cet immense appétit d'être pénétrée qui nous saisit juste après l'orgasme, et qui nous retient d'être aussi

garces. Dix secondes après le feu d'artifice, c'est plus fort que nous, il faut que nous sentions cet homme en nous et que nous l'aimions à travers ses cris. Nous sommes ainsi faites que la réciprocité nous est congénitale. Notre plaisir appelle le leur comme un clocher appelle la foudre. Ah ! la vie n'est pas symétrique.

Vous avez dit bizarre ?

C'est une histoire qui traîne depuis longtemps sans se déclarer vraiment. Un homme occupé, qui avance et puis recule, oublie qu'il devait l'appeler, d'autres fois écrit des lettres de plusieurs pages, envoie un cadeau puis disparaît pendant quinze jours. Au bout de six mois, la curiosité d'Elaine s'est transformée en détachement amusé. Quand il s'exprimera clairement, elle décidera quelle attitude adopter.

Et puis, aujourd'hui, tombant du ciel après un long silence, un message où il s'avance à visage découvert : « J'ai envie de passer une bonne nuit à faire l'amour, est-ce que tu veux venir chez moi ? » Proposition directe, pour le moins.

Elaine n'aime pas l'idée d'obéir au doigt et à l'œil, mais elle aime bien l'idée de finir la journée autrement qu'elle n'avait commencé, de prendre un train uniquement parce qu'il passe sous son nez. C'est toujours tentant de faire une chose qu'on n'avait pas encore faite. Allez hop ! elle prend son baluchon. Femme intrépide sur le sentier de l'amour.

Elle doit traverser des broussailles et des ronces pour parvenir à la porte d'entrée. Elle a bien regardé mais il n'y avait pas d'autre accès. La sonnette ne marche pas. Par la fenêtre elle aperçoit la télévision allumée. Un match de football. Elle frappe au carreau, sans résultat. Elle frappe plus fort. Un bruit de quelque chose qui tombe. Un peu de remue-ménage. H ouvre en quasi-pyjama et en bâillant, le cheveu ébouriffé, les chaussettes trouées. Elle qui croyait être attendue.

« Tu aimes le football ? », demande-t-il en retournant vers le divan. Elle se demande si c'est du second degré. Elle dit bof, sans s'engager. Il n'éteint pas la télé. On commence à bavarder en regardant le match, enfin lui, car elle n'a dans son champ de vision que les pieds du bonhomme. Elle ne veut pas le faire bouger, comme si elle s'intéressait au match, mais en même temps il regarde quand même et elle ne voit rien du tout. Enfin bref. On entretient une conversation floue, comme on peut en avoir quand l'attention est ailleurs, une conversation de somnambules. On parle de

choses et d'autres, son boulot, ses vacances, ses projets. Quand l'Italie marque un but, il lui explique pourquoi c'était un beau but. Elle se penche pour regarder le ralenti. À la mi-temps, pas de changement, il écoute les commentaires des experts. Il fait très froid. Elaine grelotte de façon incontrôlable. Et la fumée de cigare la rend malade. Si elle était venue pour faire quelque chose d'inédit, il n'y a pas à dire, c'est une grande réussite. La soirée est tellement loin de ce qu'elle imaginait qu'elle n'arrive même pas à se sentir déçue, seulement incrédule. Elle lui signale tout de même qu'elle est venue sans manger et qu'elle a un peu faim. Il ne sait pas s'il y a quelque chose, il se lève à regret, fouille les armoires au hasard comme s'il n'était pas chez lui, finit par dénicher un paquet de chips, se rassoit après cet acte de bravoure.

Toute la maison lui donne des frissons. C'est une maison neuve qui n'a pas été aménagée. Elle semble dans l'état où on Ta livrée, ampoules qui pendent, barres de rideaux et paquets de fils qui sortent des murs, carrelage glacé, télé par terre, vitres immenses donnant sur le noir.

À onze heures, le match s'achève, mais il ne bouge toujours pas, il est vissé à la télé. Il se met à zapper. Regarde aussi bien les pubs que les clips ou les reportages. Parle en état d'hypnose, lentement, avec des interruptions aléatoires. Elle se demande combien de temps il va continuer, ce qu'elle fout là, pourquoi elle croit toujours qu'un homme, c'est bon, avec autant de certitude qu'une glace à la vanille. Elle se demande jusqu'où ça va aller, cette plaisanterie et laisse les événements se dérouler exactement comme il l'entend, uniquement pour voir ça, par souci ethnologique.

À une heure du matin, il propose d'aller dormir. Allons-y. Dans la chambre, il y a un meuble : le matelas. Posé par terre. C'est là qu'il l'attend quand elle revient de la salle de bains, sous une couette approximative, en lui demandant d'éteindre la lumière. Il ne la regarde même pas pendant qu'elle se déshabille. Elle repense à toutes ces occasions où elle s'était soigneusement préparée pour un homme, dépensant des fortunes en dentelles, et où l' impatient arrachait tout pour atteindre ce qui l'intéressait. Les femmes croient que la lingerie est un emballage affriolant alors que l'homme n'y voit qu'un obstacle inutile. Ici c'est encore pire, il n'y voit rien du tout. Il a déjà l'air de dormir.

Jamais vu ce genre de conception des débuts amoureux. Elle se glisse près de lui sans aucune émotion.

Et puis l'ironie veut qu'il y ait très peu de lien entre un homme qu'on voit et qui parle et un homme qui se tait et qu'on ne voit pas - mais dont on sent la présence animale à quelques centimètres. La sensation n'atteint pas les mêmes zones du cerveau. Tout à coup, cet homme a quelque chose d'agréable. Une chaleur, une odeur subtile, un souffle titillant dans son oreille. Elle sent cette présence enveloppante qui l'investit et c'est comme si on effaçait le muffle avec qui elle a passé la soirée. On change de film. Et c'est parti pour les grandes manœuvres.

Il sait la mettre en appétit, fort bien, mais ne prend pas la peine de chercher à la satisfaire. C'était juste une façon d'ouvrir le chemin pour ses propres projets. Il s'engouffre et se fait du bien. Puis, comme tout mâle qui se respecte, il perd tout intérêt pour elle et s'endort dès lors qu'il a craché son petit secret. Le feu d'artifice sera pour une autre fois. Bof, elle s'en fiche. On ne va pas se couper en quatre avec le premier venu. Un homme sur deux reste dans des opérations de surface et puis voilà.

Du danger des amants de passage : au petit matin, il se réveille et fait un bond en la voyant dans son lit. Il reprend ses esprits en allumant un cigare. Bonjour la nausée. Elle se lève après lui en espérant des croissants frais, mais elle le trouve devant la télé, en train de boire un café, elle peut s'en faire un si elle veut. Et pour manger ? Lui ne mange rien, mais il reste du pain de quatre ou cinq jours. Il est mangeable ? Il était mangeable hier. Et tu as quelque chose à mettre dessus ? Il y a du chocolat. Il fouille dans l'armoire et lui sort une plaque de chocolat sans marque. Elle ne demande pas s'il y a du beurre. Abrégeons. Elle casse un morceau de chocolat et sort une tranche de pain, elle est couverte d'une pellicule de moisissure. L'autre tranche est dans le même état. On a fait le tour de la question. Ah non, il trouve encore un paquet de Nic Nacs. Voilà, elle déjeune aux Nic Nacs et puis elle s'en va.

Après six mois de curiosité et de messages pleins d'esprit. On est parfois bien mal payée.

Bah ! Ça fera rire les copines.

Fiche technique

Dans la découverte d'un partenaire, les quiproquos et les ajustements physiques sont tellement longs et si rarement couronnés de succès que l'on se demande s'il ne faudrait pas imaginer un tout autre système. Je ne parle même pas des règles de base et de la trousse à outils que tout un chacun devrait connaître (ce qui est loin d'être le cas). Pour cela, un exposé détaillé dans les écoles, une cassette vidéo ou un manuel illustré devraient suffire. Je parle de toute cette valse-hésitation que chaque couple doit traverser avant de se connaître un tant soit peu : « Et comment vais-je lui dire qu'il faut qu'elle me touche là ? », « Comment avouer que je n'aime pas le contact des pieds ? » « Pourquoi s'escrime-t-il à me pincer le bout des seins ? », « Est-ce qu'elle avale ou pas ? » On avance toujours en terrain inconnu, obligé de relever les reliefs et les cours d'eau un par un à la manière des grands explorateurs. Ah ! si chacun portait plutôt autour du cou une fiche signalétique qui permettrait de s'orienter sans tergiverser ! On lirait par exemple :

Fernand 38 ans

Prénom Âge :

FICHE TECHNIQUE

Taille : 1,83 mètre.

Poids : 78 kilos.

Taille du sexe en érection : 14 centimètres.

Diamètre : 13 centimètres.

Fermeté : extrême

Sensibilité du gland : à manipuler très délicatement

Taille des bourses : moyenne

Suspension : haute, peu d'autonomie pendant l'érection.

Sensibilité des bourses : supportent d'être un peu malmenées.

Fréquence idéale des rapports : quatre fois par semaine.

Moment privilégié : après le repas de midi.

Positions préférées :

1. Couché sur le dos, la femme au-dessus, assise sur ses talons, de dos.
2. Missionnaire avec les jambes de la femme relevées au-dessus des épaules de l'homme.
3. Levrette.

Délai minimum d'éjaculation sous masturbation : 45 secondes

Caresses génitales préférées :

1. Fellation avec les bourses fermement immobilisées.
2. Caresse buccale de l'anus.
3. Masturbation à l'huile d'amande douce.

Caresses non génitales préférées :

1. Griffures des fesses.
2. Léchage des oreilles.
3. Léchage des orteils.

Fantasmes :

1. Voir deux femmes faire l'amour.
2. Être attaché, les yeux bandés, et caressé par une inconnue
3. Faire l'amour pendant que des gens masqués regardent par la fenêtre.

Attitude après le coït : tendre, caressante, avec tendance à s'endormir au milieu d'une phrase.

Particularités : phobie des mamelons larges et foncés, expert en caresses avec glaçon en bouche, goût pour les séances prolongées, fous rires nerveux occasionnels après l'orgasme.

Voilà qui permettrait de se former un petit jugement avant d'engager trois semaines ou trois mois d'investigations hasardeuses. Mais sans doute, malgré tous les arguments objectifs en faveur d'un tel système, aurait-on tendance à regretter le bon vieux temps des pochettes-surprises, quand on ne savait pas ce qui allait sortir du pantalon. C'est comme à Noël, on a beau se dire qu'il était sage de faire la liste des cadeaux qu'on voulait recevoir, afin d'éviter les inutiles, les décevants et les catastrophiques, il y a toujours une petite morosité à savoir ce qu'il y a sous le sapin. On aimerait que quelqu'un ait oublié la liste et apporté un paquet dont on se demandera pendant toute la soirée ce qu'il peut bien contenir. La psychologie est ainsi faite. En dépit du bon sens.

Et la taille, dans tout ça ?

Et la taille, dans tout ça ? Un jour où il ouvrait un mailing envoyé par Médecins Sans Frontières, Sébastien en vit sortir un gadget d'un goût assez douteux : un petit mètre ruban en plastique semi-rigide destiné à mesurer le tour de bras et permettant de se faire une idée de l'état de malnutrition du sujet (il paraît que c'est un bon indicateur). Après avoir mesuré son bras de bien-nourri, Sébastien regarda un moment l'objet fixement, puis, ni une ni deux, ouvrit son pantalon. Une petite mise en condition rapide lui permit alors de noter que, primo, sa bite mesurait quatorze centimètres de diamètre ; et secundo, cela n'était pas loin du tour de bras d'un enfant mal nourri. Éclairage assez inattendu.

A quoi pensent les hommes de marketing ? A mon avis, c'étaient des femmes, trop peu averties des réflexes intimement masculins.

Ouvrons une petite parenthèse sur la taille de l'organe, pour ceux qui se demandent in petto si c'est vraiment important (comme on en parle toujours en charriant, finalement il n'y a pas moyen de savoir).

La taille de l'organe n'aurait aucune importance, si on en croit les sexologues de service et les partenaires charitables d'hommes peu membrés. C'est parfaitement faux. La taille c'est la liberté. Il en est de si petits que rien n'est permis. Tout au plus une fellation circonspecte (et, de toute façon, la capote ferait des plis). Les athlètes, par contre, peuvent se permettre toutes les acrobaties. C'est la robustesse qui autorise la créativité, et de là, parfois, la fidélité. C'est si évident qu'on se demande pourquoi les mal loties contestent obstinément. Pour endormir la méfiance des minus qu'elles cocufient, probablement.

Tout ceci n'a rien d'incohérent. Nous avons souligné à foison combien les besogneurs à tout crin se trompent grossièrement, nous n'avons pas dit qu'une bonne pénétration peut se passer d'outil. La question de l'orgasme étant réglée pour de bon, la suite du programme a du bon aussi, et les mensurations y jouent fatalement un rôle. Pas qu'il faille nécessairement chatouiller les amygdales. Les femmes ne supportent pas un organe plus long que leur hall d'accueil. Chez certaines, il faudra vingt centimètres pour se sentir occupée, alors que d'autres n'en tolèrent pas plus de quinze sans nausée. Même topo côté diamètre : il y a des vagins où un crayon a du mal se faufiler, tandis que d'autres accueillent un poing tout entier (surtout après

quelques accouchements). Mais jamais au grand jamais un sous-dimensionné ne fera l'affaire (« soudim » dans le jargon des copines), encore moins une consistance de serviette-éponge. Que l'ustensile soit trop petit ou trop mou, et toute l'opération se résume à un léger chatouillis. Enfin et surtout, ce qui était un jeu d'enfant avec un partenaire parfaitement calibré (positions insolites, retournements de situation), devient totalement impensable avec celui qui se hisse à peine sur le seuil (pour les plus riquiqui, ils n'arrivent qu'à se shampouiner le gland). Dans ce cas, on est tenu en laisse par la précarité de l'arrimage, il n'y aura point de péripéties ni d'improvisation, c'est bien trop périlleux. Cela tiendrait du numéro de trapézistes qui se décrochent chaque fois en plein ciel, voilà qu'il faut remonter au mât et tout recommencer.

Pour résumer, il en faut une grosse, oui. On vous a toujours dit : mieux vaut une petite qui frétille qu'une grande qui roupille. C'est de l'intox. En pratique, l'effet est à peu près le même, c'est-à-dire nul. Mais, si la taille est un critère primordial, c'est toujours par rapport à la personne visitée. Il n'y a pas de modèle gagnant dans l'absolu. Toute femme cherche pied à sa chaussure (et dans ce cas-ci, c'est la chaussure qui souffre lorsque le pied est trop grand). Et comme les mensurations ne sont nulle part affichées, force est de s'en remettre au test pur et simple (ben oui, comme Cendrillon), quitte à se séparer en bons amis si l'accrochage s'avère par trop contorsionné - pardonnez-moi très chère, je n'ai pas l'anatomie qui vous sied, voyez un autre fournisseur.

Surprise

Quarante pour cent des hommes préfèrent être en- dessous !

Mais ils s'en abstiennent le plus souvent parce que ce n'est pas assez glorieux : ce n'est pas ce que la femme attend d'eux, et ce n'est pas non plus ce qu'eux-mêmes attendent d'eux, conditionnement oblige.

L'homme est un prédateur qui immobilise sa proie pour lui régler son compte. Peu importe s'il doit jouir tout en faisant travailler quatre-vingts muscles, c'est l'ego qui veut ça. La méthode « comme un lion » est fatalement la bonne méthode.

Leur envie de s'offrir en victimes consentantes en restera au stade du fantasme ou du cadeau d'anniversaire.

Un statut, c'est comme une voiture, ça s'entretient ou ça part en morceaux.

C'est si grisant, pourtant, de mener un homme au plaisir comme une mariée à l'autel. L'emmener du plat de la main où l'on a décidé de l'emmener. Frôler l'idée de l'attacher au lit pour l'avoir plus à sa merci. L'enfourner tout doucement alors qu'on sent déjà le vrombissement tonitruant des grandes machines finales. Il y a de quoi faire chavirer madame autant que monsieur, et qui sait plus d'une fois par an.

On pourrait, par exemple, relever discrètement la couette jusqu'au nombril pendant qu'il lit *in extremis* le rapport d'activités à commenter demain matin neuf heures devant le conseil d'administration. Il ferait un regard surpris, mais vite repris par ses lectures impératives, avec à peine un petit grognement moqueur, comme pour dire : « Celle-là alors ! » Ensuite, il s'agirait de soupeser délicatement non pas ses parties génitales, mais l'idée de les soupeser. Sans toucher. Regarder seulement. Ou frôler d'un doigt la cuisse et puis la hanche. Souffler par-ci, par-là. Ne pas perdre de vue qu'il doit se concentrer sur sa lecture. Admirer tout son soûl le sage attirail qui dort encore au garage. S'il savait. Mais, tiens, se douterait-il déjà de quelque chose ? Rien n'a été entamé, pas le moindre attouchement coupable, et pourtant quelque chose frémit. Serait-ce la puissance du regard ? Une forme de kinesthésie ? Encouragées par l'adoration dont elles se sentent couvertes, les parties nobles du mâle tressaillent, s'étirent et s'arc-boutent. Malgré son

vœu sincère de lire le bilan, le compte de résultat et ses annexes, quelque chose en lui s'éveille sans le consulter. La lente progression vers l'extase a commencé, qui balayera toute comptabilité, et l'on savoure déjà la victoire en marche.

Pendant qu'on cajole des yeux sa mécanique montante, le document reste encore bien planté devant son visage, mais les pages tournent moins vite. Bientôt, il bande à un point qu'il ne peut plus faire semblant d'ignorer, même si le paravent derrière lequel il se retranche permet de reculer le point de capitulation avoué. La respiration est plus profonde. On tend alors une main, très légère, vers le splendide équipement, on l'agace un moment de quelques fourmis japonaises, on dresse son axe droit vers le ciel, mettant modelés et reliefs bien en valeur. On teste tous les degrés de mise à nu pendant que l'autre main flatte la base et soupèse délicatement les rondeurs attenantes. Les doigts jonglent avec chacune très tendrement, glissent vers l'arrière, caressent lentement l'entre cuisse très doux, si doux qu'on dirait une gorge de mésange. Y a-t-il rien de plus velouté au monde que cet endroit retranché de l'homme ? Comme par l'effet d'une formule magique, les genoux se relèvent, les jambes s'écartent largement. Le spectacle devient fabuleux. Là-haut, les pages ne tournent plus. C'est le moment de s'attarder sur les mignonnes, de les cajoler à foison, elles et leur petite région, de les laper du bout de la langue. C'est le moment d'exaucer leurs vœux accumulés en secret, de les secouer, de les mordiller, de les tremper de salive, en prenant pour guide facile les gémissements qui s'échappent de derrière le document maintenant rabattu sur sa tête. Il a craqué. Il n'est plus que volupté. Les neurones ont switché.

Ah ! le tenir entre ses mains, le tenir sous la langue, le tenir en si haute estime que l'on voudrait passer sa vie entre ses cuisses. Ses cuisses, toutes charnières ouvertes pour mieux donner à malaxer, à embrasser et à voir (s'offrir au regard : de tous les dons le plus intense). La queue exige maintenant de reprendre ses droits. De mener la danse. Il faut l'aimer comme si c'était lui tout entier, résumé pour mieux jouir dans son membre réactif. D'ailleurs il a disparu. Les bras refermés sur son visage, par-dessus les liasses qu'il oublie de ne pas chiffonner, il n'existe plus en tant que nom, en tant qu'histoire, en tant que lendemain matin. Il n'existe plus qu'à travers le

grand jeu que sa machinerie est en train de livrer. Et la bouche se plante sur son gland haut perché. La bouche peut tout faire quand le corps est à ce point offert. Elle le déguste et l'empoigne, elle le désire et l'aspire, elle le gobe et le décapsule, il n'y a rien que la bouche ne puisse faire, pas même se faire aider. Par les mains, qui gardent le contrôle des étages inférieurs et assurent une base à la sensation. Par un sein, qui vient s'exciter sur la douceur surchauffée et déjà baveuse du bout du sexe. Par un vagin glouton qui hésite à se servir avant qu'une lame de plaisir bien nette en ait permis l'accès. On hésite, oui, car on a tant visé le plaisir de l'autre que l'on passerait sans se baisser pour ramasser le sien.

Il n'est pas loin pourtant, il gratte à la porte, mais il faut pour l'atteindre se détourner de tout ce qu'on a manigancé et s'isoler dans son feu intérieur. Celui qu'on a dévotement servi va maintenant servir. L'idole se fait outil, expédient matériel, toujours offert, sur lequel on peut s'appuyer. Les manœuvres sont claires, les ressorts intacts, les emballements flamboyants, la fusée éclate... et quand on rouvre les yeux, nul ne s'est senti abandonné, au contraire. D'avoir pu servir à faire jouir l'a rendu encore plus nerveux, c'est maintenant qu'il faut l'engloutir. L'épreuve de caractère peut commencer. Pas question de le laisser foncer tête baissée. On tient les rênes, et on va s'appliquer à entretenir un désir insupportable. Il a troqué le papier contre un oreiller pour étouffer ses gémissements. Il est tout près d'implorer. On aurait bien envie d'envoyer le climax pour se noyer dans sa reconnaissance, mais celle-ci ne peut que grandir et se fortifier d'attendre. Dans une minute, dans cinq minutes, dans un quart d'heure si on peut le contenir, il sera mûr pour jouir à en mourir. Pas avant.

IV DES JOIES DU DIALOGUE

Propos d'alcôve

« Comment as-tu appris à faire jouir une femme ? - Je ne sais pas si je sais faire jouir une femme. - Arrête ! On m'a parlé de toi. Dis-moi comment tu as appris.

- En écoutant, en me guidant avec leur plaisir, en leur demandant, en me laissant conduire...

- Tu leur demandes de te montrer ?

- Oui, je mets ma main dans leur main et je les suis. Mes doigts entre leurs doigts. Comme ça, je sais que c'est exactement ce qu'elles veulent.

- Jusqu'au bout ?

- Jusqu'au bout.

- Et avant ça, tu ne savais rien du plaisir des femmes ?

- Rien du tout.

- C'est dingue, non ?

- Ridicule. Mes enfants ne seront pas comme ça. Je leur explique tout. Figure-toi que le jour où j'ai éjaculé pour la première fois, tout gamin, je n'avais aucune idée de ce qui m'arrivait. Mon père, qui était médecin, ne m'avait rien expliqué. J'ai pensé que j'avais reçu un pouvoir spécial, moi tout seul sur la Terre. Un peu comme si j'avais eu des ailes, c'était mon secret. Faire jouir une femme, c'est aussi un secret, mais il faut le partager.

- Ça ne te fatigue jamais ?

- Tu veux rire ? Je ne connais rien de plus magnifique !

- Je crois qu'il y a des hommes que cela rebute. On en voit qui soupirent ou qui abandonnent...

- Ce sont des cons. Ça ne sert à rien de faire l'amour si on n'est pas centré sur la femme, sur ses désirs, sur ce qu'elle attend de l'homme. Moi, je me mets à sa disposition. Mon corps lui appartient. Elle prend tout ce qu'elle veut.

- Tu es son instrument ?

- Oui, elle m'utilise pour découvrir son plaisir.

- Ça veut dire que tu es passif ?

- Pas nécessairement. Je peux la prendre en force, si c'est ce qu'elle désire.

- Et toi, qu'est-ce que tu aimes ?

- J'aime boire le lait d'une femme enceinte.
- Enceinte ? Mais il n'y a pas encore de lait.
- Si, les tout derniers jours, il y en a. Et puis après, quand elle allaite, dès que tu découvres les seins, ils se mettent à couler comme des fontaines. Ils sont durs et gonflés. C'est très beau.
- Et tu bois ça ? Je croyais que c'était amer...
- Pas du tout, c'est chaud et sucré. Un délice. Promets- moi, quand tu seras enceinte, que je pourrai boire le lait de tes seins.
- C'est ça.
- Promets-moi.
- D'accord, d'accord, je promets. Qu'est-ce que tu aimes encore ?
- J'aime jouir dans la bouche, et que la femme avale. C'est rare les femmes qui avalent.
- Très rare ?
- Je n'en ai connu qu'une. J'étais monté sur un tabouret pour chercher un livre. Elle m'a déshabillé et elle m'a fait une pipe debout, puis elle a avalé. C'était fabuleux.
- Une seule ? Sur combien ?
- Une vingtaine, environ.
- Et les autres, elles font quoi ?
- Elles crachent ou bien elles se retirent juste avant. Tu ne peux pas les obliger. Alors que c'est si bon de venir dans la bouche.
- C'est meilleur que dans le vagin ?
- C'est aussi bon, et parfois meilleur, bien meilleur. Surtout quand la femme continue à lécher et à caresser le sexe après l'éjaculation. C'est une sensation qu'il est impossible de connaître dans un vagin. Et puis quel fantasme. Voir une femme qui suce, voir la bouche qui prend le sperme et qui l'avale, c'est extraordinaire.
- Qu'est-ce que ça change exactement ?
- Mécaniquement, cela ne change pas grand-chose. Le supplément de plaisir vient de la tête. C'est un cadeau symbolique. Une acceptation totale de l'autre. C'est le fait de voir un geste qui peut paraître si éloigné de l'amour et qui transfigure l'amour. Ah ! comme elle avalait bien ! C'était grandiose. Se sentir léché, entouré, sucé, calé contre la langue à ce moment-là, en pleine jouissance et juste après, tu ne peux pas savoir comme c'est bon.

- Est-ce que toutes les femmes veulent bien sucer ?
- Parfois il faut demander, et parfois elles n'y arrivent pas. Elles font mal.
- Avec les dents ?
- Je ne sais pas, mais je les arrête tout de suite parce qu'il vaut mieux limiter les dégâts. On passe à autre chose. Ça ne marche qu'avec les femmes dont la bouche est douce comme un nuage.
- On devrait leur apprendre à toutes, tu ne trouves pas ?
- Évidemment.
- Et tu aimes qu'on te fasse jouir à la main ?
- C'est bien aussi, mais il faut la technique. Certaines croient qu'elles caressent un petit chat, d'autres sont de véritables dangers publics. Mais quand c'est bien fait, oui, c'est délicieux. J'ai connu une femme qui aimait me faire jaillir sur elle et puis se masser les seins avec mon sperme. C'était sa crème de beauté.
- Combien de fois peux-tu jouir sur une soirée ?
- Trois fois.
- Tu penses à quoi pour t'aider ?
- Parfois, je pense à toi. »

John

« Allô, John ? J'ai une question à te poser.

- Attends, je baisse le son... Vas-y.

- Est-ce que tu crois qu'il faut jouir en même temps ?

- Jouir en même temps ? Le cliché !

- Quoi, c'est une bêtise ?

- Une hérésie. Quand je pense que j'ai essayé pendant des années !

- Tu croyais que c'était important ?

- Bien sûr ! C'est ça le mythe, non ? "Jouir ensemble", c'est comme "ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants", l'apothéose, le must. Figure-toi que tout au long de ma première histoire d'amour, qui a duré plusieurs mois, j'ai cru qu'on décrochait la timbale à tous les coups. J'étais assez content de moi ! Et ç'aurait pu durer éternellement. Mais on s'est quittés, j'ai eu d'autres partenaires, et j'ai commencé à avoir des doutes. Je me suis dit que j'avais eu du bol avec la première... pour me rendre compte finalement que non, vraiment pas, car en fait elle n'avait jamais joui. C'est elle qui me l'a dit. Tu ne peux pas t'imaginer comme je me suis senti con. C'est moi qui n'avais rien compris. À ma décharge - si tu me permets l'expression -, je trouve qu'elle aurait pu m'en parler au lieu de faire semblant. Car elle faisait semblant. De son propre aveu : pour me faire plaisir. Comme si c'était un plaisir de se faire rouler !

- Et comment t'es-tu sorti du cliché ?

- Ben, les amours... toujours recommencées. Des amantes qui acceptaient de parler. C'est la seule manière d'avoir des informations un peu précises. Quand tu penses qu'il y a trois milliards de femmes, et toutes différentes ! J'aime qu'elles me parlent parce que c'est là que se développe la vraie complicité, un bonheur assez rare.

- Mais quand on en parle, est-ce qu'on peut encore le faire ?

- Tout dépend de la façon. Il faut que ce soit ludique, ou alors on parle à un autre moment, en dehors du lit. Le plus important, je te dis, c'est la complicité, quand on est attentifs à deux au plaisir de chacun, comme si c'était un pays à explorer ensemble - voilà le nec plus ultra de l'amour physique.

- Est-ce qu'il ne faut pas tout recommencer avec chaque nouvelle

partenaire ?

- Plus ou moins. Disons qu'il y a un thème général commun, tout de même, et puis des variations d'une femme à l'autre. Quand on connaît le thème, on peut déjà se débrouiller dans pas mal de situations. C'est le kit de base. Après, on peut s'enhardir et devenir réceptif aux spécificités de chacune. En fait, dans le secret de l'intimité, les différences cessent d'être des différences et deviennent chaque fois des qualités entièrement positives. (Silence.) C'est tellement mystérieux que je ne trouve pas les mots... Je veux dire que le plaisir de l'autre, même incompréhensible pour moi, existe en soi, est un absolu. Et j'essaie d'en devenir le serviteur et complice – quel que soit mon étonnement. Par exemple, un jour, j'ai eu une copine qui ne pouvait jouir qu'avec une brosse à dents.

- Pardon ?

- Oui, elle avait besoin d'une brosse à dents pour stimuler son clitoris.

- Tu rigoles ?

- Pas du tout, c'était la seule chose qui marchait.

- Et elle t'a prévenu tout de suite ?

- Non, elle n'a pas osé. Elle savait bien que c'était assez spécial et elle n'aurait sûrement rien dit si je ne m'étais pas soucié de son plaisir. Mais comme elle a vu que j'étais prêt à l'accepter - puisque je voulais qu'elle me montre comment elle se caressait -, elle est arrivée à me le dire et cela ne m'a pas posé de problème. J'ai même appris à manier l'instrument.

- A ce compte-là, pas étonnant que certaines femmes ne trouvent jamais celui qui les propulsera au ciel.

- Ce n'est pas toujours aussi bizarre, mais c'est vrai qu'il faut chercher un peu.

- Et ça t'amuse ?

- Je m'applique toujours, c'est une question de principe. Quand je n'y arrive pas, je me sens comme un chirurgien qui perd son patient sur la table d'opération. Je peux parfois chercher longtemps, mais ce n'est pas plus mal. Qu'est-ce qui fait le charme des premières fois si ce n'est la lente et progressive inauguration de l'autre ? Quand on a dix-huit ans et qu'on passe une soirée avec son premier amour, on ne commence pas tout de suite par une pipe ! Alors pourquoi brûle-t-on les étapes par la suite ?

- Ça ne t'a pas empêché de faire une minette à Laura dès le premier soir, à ce qu'elle m'a dit.

- Je ne suis pas à l'abri de la contradiction.

- Elle m'a dit que c'était divin parce qu'elle sentait vraiment que tu aimais le faire.

- L'amour, c'est surtout de la gourmandise...

- Tu te souviens de la première fois où tu as léché une femme ?

- Merveilleusement bien. J'ai eu l'impression de faire quelque chose de très spécial, presque sacré.

- Physiquement, ça t'a fait penser à quoi ?

- Euh... attends que je réfléchisse... Comme quand tu manges une orange coupée en deux, et qui serait tiède, la bouche noyée dedans, tu en as partout. Voilà... C'était bon !

- Charmant comme image !

- Tu m'as demandé une comparaison, je t'en donne une, mais en fait l'aspect physique de la chose était assez secondaire. Ce qui comptait, c'était surtout sa signification. Je touchais à l'enceinte sacrée, je lui rendais hommage. Je participais au grand rituel du plaisir des femmes. J'en ai un souvenir formidable.

- Dis, ta voix est bizarre, tu te roules sur le tapis ou quoi ?

- Non, rien de grave, je suis assis à mon bureau, la main dans mon froc.

- Ah bon ?

- Oui, je me chipote un peu. Sans doute une association mentale passagère.

- On a trop parlé de sujets brûlants ?

- Pas du tout, je ne bande qu'à moitié.

- Mais alors, pourquoi...

- Il faut que je t'explique un truc : il n'y a pas que quand on bande que les caresses sont bonnes. Vous ne savez pas ça, vous les femmes. Une pipe sur une queue molle, c'est très agréable.

- Ah bon ? Mais elle ne va pas rester molle très

Longtemps !

- Justement ! C'est rare ! Il faut en profiter. De même, juste après

l'éjaculation, si la femme continue à lécher délicatement le bord du prépuce, c'est délicieusement bon, doux et érotique. Cette caresse incarne véritablement, je dirais... la quintessence de l'amour.

- On démarre sur "jouir ensemble" et tu débouches sur les pipes mirifiques. Voilà bien les hommes ! Donc, si ta partenaire te prend à l'improviste, pendant que tu travailles par exemple, qu'elle ouvre ton pantalon et prend ton sexe en bouche, ça te fera une tout autre impression que si elle le fait quand tu es déjà excité ?

- Exactement. C'est tout différent. Et, en plus, le fait d'être pris à froid et que ce soit elle qui propose, c'est terriblement gratifiant. Comment dire plus clairement : "j'ai envie de toi"... ?

- Et tu es toujours prêt à accepter ?

- Un cadeau-surprise fait toujours plaisir.

- Ce qui peut retenir les femmes, je crois, c'est la peur d'être repoussée. On ne peut pas être sûre que l'homme sera partant, et ce serait humiliant.

- À mon avis, tous les hommes sont prêts à écouter une proposition intéressante quand elle se présente, mais si vraiment tu tombais dans un mauvais moment, tu le comprendrais sûrement avant de... euh... l'avoir en bouche. Tu verrais qu'il n'est pas disposé et ce serait partie remise...

- Moi, j'aime que l'homme parle pendant la pipe.

Pourquoi ? C'est si ennuyeux à faire ? Moi aussi, j'allume la radio quand je fais la vaisselle...

- Mais non, idiot, c'est pour le plaisir d'entendre sa voix qui flanche. C'est un indicateur terriblement excitant.

- Ah ! la pipe, la pipe, on ne le dira jamais assez, c'est un hommage, c'est une grâce, c'est le point sur le *i* du verbe aimer, comme disait Cyrano. J'ai découvert les joies de la pipe avec cette fille dont je parlais tout à l'heure, celle à la brosse à dents. Elle suçait divinement bien. Elle m'a révélé des sensations que j'ignorais encore. Je n'avais jamais ressenti un tel plaisir. Je lui en serai reconnaissant jusqu'à mon dernier coup. Pour mon malheur, j'ai aimé ensuite une femme - vraiment aimé d'amour fou - qui refusait obstinément de me sucer. J'étais son premier mec et elle pensait que j'étais pervers. J'en ai souffert, j'étais blessé et frustré. J'ai eu la faiblesse d'insister, elle

s'est braquée, et cela a fini par nous faire beaucoup de tort. Le grand amour s'est cassé... la pipe ! Longtemps plus tard, après d'autres relations, on a passé à nouveau une nuit ensemble et elle m'a fait comprendre, preuves à l'appui, qu'elle avait révisé son jugement. C'était divin ! Je n'étais plus pervers ! Je ne peux pas dire que c'est seulement cela qui nous avait séparés, il y a sûrement eu d'autres raisons, mais tu vois, c'est un signe important, une façon inégalable de se donner à l'autre. La pipe est une caresse de l'âme !

- Ah ! bon, c'est dans ta queue que tu la mets ?

- Nenni, c'est la jouissance qui est dans ma tête. Ma queue devient l'ambassadrice de mon âme pour lui transmettre le plaisir. La femme qui m'aime et qui ne veut pas me sucer, peut-elle m'aimer vraiment ? Pourquoi refuse-t-elle cet acte de présence ? Toute caresse est un acte de présence, dans lequel on doit sentir d'abord cette présence, cette envie de partager. Dans ma vie, j'ai connu une seule maîtresse qui m'a laissé une désagréable impression, parce qu'elle ne permettait pas cet échange. Elle m'utilisait comme un objet pour se faire jouir. C'était une fille très sympa, avec qui je m'entendais bien, mais, à partir d'un certain moment, elle devenait "mécanique". Elle m'enfourchait, elle me prenait en elle, et puis elle se mettait à s'agiter frénétiquement, d'un mouvement de frottement très rapide sur mon bas-ventre. Elle avait les yeux fermés et elle continuait à "se branler" comme ça sur moi jusqu'à l'orgasme. Ça me donnait l'horrible impression de ne pas exister.

- Est-ce que tu réalises que tu décris exactement la façon dont la plupart des hommes font l'amour aux femmes ?

- Si c'est vrai, cela explique peut-être pourquoi les femmes sont moins portées sur la chose... »

Les copines (bis)

From : Anne

To : Patricia

Salut ma puce !

Je ne résiste pas au plaisir de t'envoyer un petit mail de bon matin plutôt que de me mettre au boulot. Le chef est parti. Je n'ai pas beaucoup dormi. Et puis zut.

Tu as les compliments de Benoît qui est venu hier soir parader dans mon lit. C'était tout à fait plaisant. Ce garçon est en constant progrès. Encore cinq ans et il sera nickel.

Tu te souviens, quand je te l'ai présenté ? Il en était encore à ses premiers pas en dehors du mariage. Timide et maladroit. Il a bien travaillé, il faut le reconnaître. S'il en épouse une autre, elle sera gâtée. Il y pense, mais il n'est pas encore prêt. Je crois qu'il a décidé de faire le tour du monde avant de bâtir sa maison. Et il en voit, du pays !

N'empêche, il se languit de toi. Lui as-tu appris tout ce que tu pouvais ? Tu as dû beaucoup l'impressionner car il ne tarit pas d'éloges sur certaines séances de... mise en bouche. « J'e n'ai jamais retrouvé ce velouté nulle part, cet art de masser tout en aspirant, c'était d'être happé dans un tourbillon irrésistible, fa-bu-leux ! » Chapeau, ma puce, tu peux être rassurée sur ta technique. Et j'ai bien l'impression qu'il en redemande. Enfin, tu fais ce que tu veux.

Je lui ai présenté récemment une collègue sexy avec qui il a passé quelques soirées qui n'ont pas dû lui faire de tort non plus. Les vagins bien étroits, il aime ça. Et elle était chaude à souhait. Malheureusement, elle vient de prononcer des vœux de fidélité vis-à-vis de son officiel. Elle dit que « ça devient sérieux ». Bigre, elle me fait peur.

De toute façon, il n'a plus besoin de moi pour recruter. Les femmes sentent le bon coup, on dirait. Dernièrement, lors d'une réunion de travail avec quatre-vingt-cinq personnes, il a fait flasher une pure executive woman qui est venue lui dire à l'oreille : « Je viens d'aller enlever ma petite culotte aux toilettes. C'est pour vous que je l'ai fait. » Tu t'imagines ? Même moi, je n'oserais pas. Et le pire, c'est qu'il n'a pas tellement aimé. Trop direct,

comme méthode. Manque de mystère. Mais il la garde sur le grill pour le cas où. Il pense que c'est une femme qui a besoin d'être dominée et qu'il pourrait lui demander n'importe quoi. Un jour, peut-être...

Bref, il est revenu me courtiser un peu hier soir en passant. Après tout, je suis sa plus ancienne liberté. On peut dire qu'il y a pris goût. J'ai eu droit à un massage du dos avec ses parties génitales recouvertes d'huile pour bébé, et en fin de course son instrument venait me chatouiller l'oreille. Très intéressant. Plus tard, il a voulu me rendre hommage à genoux, alors que ce n'était pas le meilleur jour pour ça, et figure-toi qu'il adorait. « Tout ce qui vient de toi est nectar ». De mémoire de moi, c'est la première fois que je vois ça. Comme je voulais le remercier, il m'a suggéré de rivaliser avec ses meilleurs souvenirs de bouche, donc toi. Le perfide m'avait piquée au vif. Rassure-toi, il n'a pas fait de classement, mais le traitement n'a pas dû lui déplaire car le préservatif qui était sur la table n'a pas eu l'occasion de servir. Notre homme est monté dans les cimes en me parlant d'une danseuse brésilienne qu'il a rencontrée dans un aéroport et dont il est amoureux fou - il va la voir à Rio le mois prochain. On voit que le coco a du retard à rattraper.

Il me semble qu'il jouit nettement plus fort qu'avant. Un effet de la pratique ? Ça bouscule un peu mes convictions. Je voyais la nature du plaisir comme une donnée fixe de la personnalité, comme la couleur des cheveux ou la façon de marcher. Mais apparemment, on peut s'entraîner. Une amie m'a parlé de l'effet de certains muscles sur le contrôle et l'amplification du plaisir. Ça t'intéresserait de faire un peu d'aérobic de ce côté-là ? Allez : une-deux-trois... et à cent on jouit. Chiche qu'on serait plus persévérantes qu'aux abdominaux !

Et toi ? Que deviens-tu depuis la dernière fois (c'était juste après les vacances, il me semble) ? As-tu été revoir ton amant espagnol que tu avais tellement dans la peau ? As-tu refait quelques soirées à trois avec Fabienne et un quidam ou bien c'était juste une fois pour essayer ? J'ai peur d'avoir loupé quelques épisodes. Raconte-moi vite, je m'ennuie ici au bureau. Je t'embrasse.

Michel

« Quand as-tu décidé de devenir un bon amant ? - Quand ma première maîtresse m'a quitté en disant que je n'étais pas un cadeau au lit. J'ai voulu savoir ce qui s'était passé. Faire mieux la fois suivante.

- Comment t'y es-tu pris ?

- J'ai fréquenté des femmes plus âgées pour qu'elles m'enseignent tout ce qu'elles savaient.

- Où les as-tu rencontrées ?

- J'ai dragué où je pouvais. Surtout dans les parcs, les femmes seules assises sur un banc. Paris est une mine d'or quand on y pense.

- Tu draguais vraiment, ou bien tu avouais ton objectif ?

- Je jouais cartes sur table, et c'était une excellente façon de draguer. J'expliquais que je voulais apprendre à faire l'amour convenablement, que j'avais besoin de conseils, et en général c'était bien pris. Soit elles me repoussaient gentiment, soit on commençait à parler. Elles disaient souvent que tous les hommes devraient faire comme moi.

- Et tu parvenais à entrer dans leur lit ?

- Pas très souvent, peut-être une fois sur dix, mais c'est largement suffisant. Certaines étaient ravies d'avoir un élève sous la main, sans les complications d'une relation amoureuse.

- Elles t'ont beaucoup appris ?

- Énormément. Pas seulement sur leur corps, mais aussi sur le mien. Elles ont multiplié les accès au plaisir. Il y a des choses qui ne s'éveillent que quand on vient les éveiller. Elles ont été merveilleuses.

- Raconte-moi un bon souvenir.

- Une de ces femmes avait le clitoris tellement sensible qu'elle pouvait se faire jouir rien qu'en contractant les cuisses, quand elle portait un jean serré. Elle m'avait raconté que quand elle était adolescente et qu'elle s'ennuyait à la messe, elle se masturbait de cette façon au nez et à la barbe du clergé. Parfois, quand on s'asseyait dans le métro face à face, elle croisait les jambes et elle commençait à se stimuler. C'était invisible pour tout le monde sauf moi, qui regardais le plaisir monter dans ses yeux. À la fin, elle les fermait et fronçait les sourcils en pinçant les lèvres. On aurait pu croire

qu'elle se concentrait ou qu'elle avait mal à la tête, mais moi, je savais qu'elle avait un orgasme et c'était merveilleux. Depuis lors, il m'arrive de regarder les femmes dans le métro ou ailleurs, en cherchant celle qui est peut-être en train de se donner du plaisir sous mes yeux. C'est une idée très excitante.

- Tu n'es jamais tombé amoureux ?

- Si, bien sûr. Une femme qui avait vingt ans de plus que moi est restée ma maîtresse pendant deux ans. Mais en même temps je l'ai trompée. J'étais tellement passionné de découvrir.

- Les femmes sont si différentes ?

- Complètement. À la fois dans le corps et dans la façon de s'en servir. Chaque femme est un nouveau pays. Il faut voyager avant de dire qu'on a trouvé son pays. Savoir qu'il y a des choses qui te conviennent et d'autres qui ne te conviennent pas. Une femme timide qui se cache pour se déshabiller ou bien une polissonne qui t'ouvre la braguette dans les lieux publics, ce n'est pas du tout la même chose.

- Qu'est-ce qui te plaît, à toi ?

- Les femmes gourmandes qui aiment bien baiser en plein air, sur le bord de la route ou au dernier rang du cinéma.

- Tu l'as déjà fait ?

- Au cinéma ? Une seule fois pour de bon, quand il y avait très peu de monde. Mais se caresser mutuellement jusqu'à se faire jouir, oui, souvent. Il faut se méfier des moments où la musique s'arrête brusquement. J'ai parfois dû faire semblant de tousser.

- Maintenant, est-ce que tu penses que tu es un bon amant ?

- Je pense que je connais beaucoup de façons de donner du plaisir à une femme, mais comme je l'ai dit je ne m'accorde pas avec n'importe quelle femme.

- Cela t'arrive de t'ennuyer pendant que tu fais l'amour ?

- Oui, quand la fille est passive et attend que tout lui arrive tout cuit.

- Et celles qui ne jouissent pas ?

- Ce sont les pires. Il y en a qui sont vraiment impossibles à décoincer, quelle que soit la technique. Soit c'est physiologique, soit c'est dans la tête. Consciemment ou inconsciemment, elles ne peuvent pas prendre de plaisir.

Ça peut venir d'un viol dans l'enfance, ce genre de choses, je ne sais pas.

- Est-ce qu'il y a des femmes à qui tu as donné un orgasme pour la première fois ?

- Deux ou trois, oui, ça les a transformées, je crois. Je ne le dis pas pour moi... En fait, c'est plutôt triste qu'elles ne l'aient pas connu plus tôt.

- Alors tu as fait pour elles ce que d'autres ont fait pour toi...

- C'est normal, non ? Mais il y a aussi des femmes qui connaissent le plaisir et qui restent coincées quand même, qui ne sont pas demandeuses. Toujours sérieuses, toujours pudiques. C'est seulement au bord de l'orgasme qu'elles commencent à se libérer un peu. On dirait des femmes du siècle passé.

-- Et les hommes, tu crois qu'ils sont tous portés sur la chose ?

- Plus que les femmes, oui, mais pas tous. Une amie m'a raconté que son mari baisait le moins souvent possible parce qu'il trouve que c'est sale. Ça ne l'intéresse pas. Ils le font seulement quand elle insiste, c'est elle qui doit tout faire, et après elle doit surtout veiller à ce qu'il n'y ait pas une goutte de sperme qui tombe sur lui quand elle se retire parce que ça le rend malade.

- Il préférerait sans doute éjaculer en poudre. En tout cas, il ne pourra pas se plaindre si sa femme le trompe.

- Je pense qu'il y a pas mal de gens qui font l'amour parce qu'ils se sentent obligés. Ça fait partie des canons de la vie de couple et on a peur de ne pas être un bon couple. Et puis d'autres au contraire qui ne le font pas autant qu'ils voudraient parce qu'ils ne se sentent pas bien reçus par leur partenaire. Et ils restent bloqués dans une impasse, pensant qu'il n'y a rien à faire, alors qu'il y a toujours moyen de changer de partenaire, de changer de vie, ou de se parler pour arriver à suivre son propre rythme, ses propres envies et pas cette image à laquelle on essaie de se conformer.

- Est-ce que les femmes caressent bien ?

- Quand elles ont eu plusieurs partenaires, en général oui. Mais parfois elles peuvent faire des choses vraiment dramatiques, même *aberrantes*, surtout sur le sexe. Quand on se masturbe soi-même, on peut éjaculer en trente secondes n'importe quel jour de la semaine, mais quand une femme le fait... tout est possible.

- Qu'est-ce que tu aimes le plus chez ta partenaire actuelle ?

- Elle est réactive comme un aimant. Dès qu'elle pense au mot bite elle démarre au quart de tour. Elle peut même jouir en rêvant. C'est fabuleux, des dispositions pareilles. Elle fait un rêve érotique et elle se réveille en plein orgasme. Je ne connais rien de plus émouvant. »

Stefano

Stefano est un haut fonctionnaire, collègue de Claire, connu pour ses conquêtes multiples, notamment sur son lieu de travail. Il baise tout ce qui bouge et il aborde toujours les demoiselles en trouvant le moyen de les informer qu'il en a une très grosse.

Intriguée, Claire a voulu tester elle-même la marchandise.

Il lui a donné rendez-vous le lendemain à dix-huit heures dans son bureau, il a fermé la porte à clé et il l'a enfilée de but en blanc sur l'appui de fenêtre. Il a terminé en disant : « On peut se revoir un soir. Je te prendrai plusieurs fois. » Claire n'avait pas l'intention d'aller plus loin, sa curiosité était comblée. Cela valait vraiment la peine de voir ça. Cet homme avait un tel gourdin qu'il était presque inutilisable pour elle. Elle a eu des crampes toute la soirée et ne pouvait concevoir de s'attacher pareil phénomène à titre d'ordinaire. Plus tard, elle lui a dit qu'elle aimerait le revoir, mais pas pour baiser, seulement pour parler.

« Parler de quoi ?

- De ta queue.

Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Comment la trouves-tu ?

- Je sais que je suis bien monté. Toutes les filles me le disent. Et j'en suis fier parce que je sais que c'est plutôt rare.

- Ce sont les filles qui le disent aussi ?

- Oui. Elles se plaignent qu'il y a beaucoup de petits formats, ou bien de queues qui bandent mou. Mais quand elles voient la mienne, elles ouvrent de grands yeux, même celles qui sont prévenues.

- Prévenues ?

- Oui, j'ai une espèce de fan-club qui assure ma réputation. Les filles me recommandent à leurs amies. Elles disent que j'ai la plus belle bite du monde.

- Et tu arrives à satisfaire toutes les demandes ?

- Oh ! pas nécessairement. Je les saute si j'ai envie, et surtout pas les moches. J'ai toujours une liste d'attente. Sans rire.

- Veinard ! Et ton sexe, tu en prends soin ?

- C'est clair. Je le nettoie tous les jours à fond. Je l'enduis de lait pour que la peau reste douce et je le sèche avec du talc. C'est un peu mon outil de travail, tu comprends, même si je ne le fais pas pour du fric.

- Pourquoi pas, au fond ?

- Parce que je n'ai pas envie de baiser une nana qui ne me branche pas. C'est trop con. J'aurais l'impression d'abîmer ma bite. Comme les ouvriers qui s'abîmaient les poumons dans les mines. Ça doit rester un plaisir avant tout.

- Tu aimes la regarder ?

- Oui, surtout en érection. J'aime bien marcher, sauter, courir et sentir ma queue qui suit les mouvements à contretemps. J'aime bien me mettre devant un miroir et faire des exercices en la regardant. J'aime bien me souper les couilles. Je pense à l'émotion que je peux donner aux femmes. J'aime aussi aller dehors, dans le jardin ou sur la terrasse en pleine nuit, me balader la trique à l'air, sentir toute sa puissance en pleine liberté, c'est exaltant.

- En plus d'être bien bâti, est-ce que tu t'estimes particulièrement puissant ?

- Là aussi, d'après les commentaires des filles, je sais que oui. Je peux les baiser plusieurs fois d'affilée. Mon record est de treize coups dans la même nuit. La fille n'en pouvait plus. Et j'ai aussi un jet puissant. Un jour, j'ai giclé dans l'œil d'une fille à deux mètres parce qu'elle ne voulait pas me croire. Elle pensait être hors de portée. Tu aurais dû voir sa tête ! Quand je suis seul, il m'arrive d'essayer de viser le cendrier sur la table, ou bien parfois ma bouche, pour rigoler.

- Parce que tu ajoutes encore des séances tout seul ?

- Oui, quand je n'ai pas le temps de faire plus, je me branle pour me tenir en forme. C'est beau, quand ça décharge. J'adore voir cette matière que mon corps fabrique et expulse, comme une usine bien huilée. Quand j'étais adolescent, il m'est arrivé de mettre ma bite dans l'appareil à traire, à la ferme où je passais mes vacances. Génial, comme branlette ! Mon jus passait dans le lait. Un petit supplément de protéines...

- Qu'est-ce que tu aimes comme genre de préliminaires ?

- Je n'aime pas les chipotages. Quand je bande, c'est pour baiser, pas pour commencer à lécher les orteils ou susurrer des bêtises à l'oreille. Les filles viennent pour voir ma queue, eh bien elles la voient, et surtout elles la sentent. Il n'y en a pas une qui est repartie mécontente.

- Tu as une partenaire régulière ?

- Pourquoi aurais-je besoin d'une partenaire régulière puisque j'ai autant de filles que je veux ?

- Tu passes combien de nuits avec chacune ?

- Quelques-unes, maximum, sinon elles deviennent chiantes.

- Chiantes comment ? Elles veulent se marier ?

- Non, elles savent bien que ce n'est pas mon genre, mais elles commencent à demander des trucs...

- Comme... ?

- Comme de les caresser comme ceci ou comme cela, et "appuie-là", et "attends un peu", putain tout ça c'est pas pour moi. C'est des trucs d'impuissants.

- Ça t'ennuie de t'occuper d'elles ?

- Je m'occupe parfaitement d'elles en les baisant. J'ai donné énormément de plaisir à énormément de filles. Mais elles deviennent vite capricieuses. S'il leur faut des mignardises et des machins alambiqués, c'est pas mon rayon. Qu'elles s'adressent aux petits gabarits.

- Et comment sais-tu si elles ont joui ?

- Comment je sais... ? C'est évident, non ? Quand elles sont bien baisées, elles jouissent. Ça vient de la qualité de la queue.

- Si tu le dis.

- Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre. »

Gaspard

Chère Mademoiselle,

Je suis un peu confus de m'être montré réticent à répondre à vos questions lors de notre récente entrevue. L'éducation, vous savez ce que c'est. Je ne suis pas habitué à traiter d'un tel sujet de façon spontanée, même avec ma femme (je devrais dire surtout avec ma femme). Néanmoins, j'ai réfléchi depuis lors et je pense que vous avez raison de vouloir lever quelques-uns des malentendus qui empoisonnent la vie des ménages. Je me suis donc promis de vous faire une confession détaillée, mais souffrez que je préfère m'y essayer dans le confort de la solitude plutôt qu'en un face-à-face qui me serait encore intimidant.

Le Français moyen est selon moi quelqu'un qui mange bien, qui paie ses impôts, qui regarde le football et qui baise une fois par semaine. J'ai longtemps cru que je serais d'une tout autre trempe, mais les indices précités me sont tombés dessus un par un. J'avais pourtant de grandes ambitions, y compris dans le domaine du sexe. Parfois, j'ai l'impression que la vie s'est organisée comme une conspiration pour m'emmener vers la médiocrité que j'avais juré d'éviter. Ma timidité y est peut-être pour beaucoup, mon manque de volonté, ma peur des conflits. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas un homme heureux, encore moins un mari comblé.

Résumer ma vie amoureuse sera une entreprise rapide. J'ai eu une première amie, pendant mes études, qui s'est moquée de ma naïveté quand elle s'est rendu compte que je croyais lui avoir fait l'amour alors que je m'étais simplement répandu entre ses cuisses. Je m'étais senti dans un endroit chaud et j'avais cru que j'étais entré en elle. J'entends encore ses paroles : « J'espère que c'était bon parce que tu ne m'as même pas touchée. » Je me suis senti humilié comme jamais, et je n'ai plus osé l'approcher.

J'oublie de mentionner un épisode encore plus court et plus raté de mon adolescence. Je fleurtais avec une fille un peu plus âgée que moi qui habitait le village où je passais mes vacances. Nous étions dans une prairie, à l'ombre d'un arbre, en train de nous embrasser et de nous caresser maladroitement, quand j'ai senti sa respiration prendre une ampleur anormale, et devenir saccadée. Plus elle s'emballait, plus je prenais peur, ne sachant pas ce qui se

produisait, on aurait dit qu'elle allait étouffer. À un moment, ma panique est devenue telle que je me suis relevé précipitamment en prétextant que je devais rentrer et je l'ai abandonnée sous son pommier. J'étais naïf et je n'ai pas remarqué par quel manège elle était en train de s'exciter, mais cette fille était probablement sur le point de jouir quand j'ai pris mes jambes à mon coup. Je ne l'ai compris que bien plus tard, et surtout grâce au cinéma, car il ne m'a jamais été donné de revoir une femme dans cet état. C'est l'occasion de ma vie que j'ai laissée passer là.

Après mon dépuçelage peu glorieux, je me suis tourné vers une fille aussi timide et renfermée que moi, et nous nous sommes fréquentés pendant un an avant de passer une nuit ensemble. Le résultat, sans être extraordinaire, m'a paru acceptable et nous nous sommes mariés. Depuis lors, je n'ai pas eu d'autre partenaire qu'une femme considérablement inhibée, avec qui toute tentative d'exploration tourne à la polémique sur ma perversité. Depuis dix ans que nous sommes mariés, je n'ai jamais pu obtenir plus d'une relation physique par semaine, le samedi, quand elle n'est pas trop fatiguée, qu'il ne fait pas trop chaud ou pas trop froid, et elle s'y résout visiblement à contrecœur. Au début, quand elle avait dit non, je pouvais encore me rattraper le dimanche matin, mais depuis que les enfants sont là cette possibilité a disparu, ils frappent à la porte à l'aube pour avoir leur chocolat chaud. Elle dort toujours avec un slip et un soutien-gorge sous sa robe de nuit. Je ne sais pas comment je pourrais faire pour lui donner du plaisir, tous mes essais sont repoussés avec un soupir excédé. Est-elle totalement frigide ou bien à ce point ligotée par une morale affreuse ? Moi-même, je dois avouer que ce climat me décourage et le samedi soir j'ai parfois du mal à me mettre en condition. Or je n'aime pas commencer à faire l'amour sans érection car j'ai l'impression de me livrer à une répétition sans costumes, mais je me dis que si je ne saisis pas l'occasion, ce sera de nouveau le désert pendant une semaine. Si seulement elle y mettait un peu du sien, le problème serait vite réglé. Je rêve d'être l'objet de quelques techniques raffinées (j'appelle raffinées des pratiques que beaucoup d'hommes connaissent sans doute régulièrement, mais qui me restent interdites). Pour amener ma femme à les pratiquer, il faudrait au moins l'envoyer dans un camp d'entraînement spécial. Si c'est moi qui la forme, elle criera toujours au vice. Bref, il y a

longtemps que j'ai renoncé. Je joue des scènes érotiques dans ma tête : je pense au cul d'une collègue, particulièrement séduisante, qui viendrait masser ma verge, j'imagine deux femmes engagées dans une fellation à tour de rôle et je finis par bander. Comme elle ne me caresse jamais, je suis obligé par exemple de passer l'élastique de mon pyjama sous mes bourses afin de les stimuler un peu. Je ne vois pas comment décrire ma situation autrement que par l'expression « misère sexuelle ». Autre sujet de détresse : je ne sais absolument jamais quand elle est prête. Je commence par l'embrasser et la caresser pour l'exciter, mais cela ne débouche sur aucun indice d'aucune sorte, et elle ne me laisse pas porter la main sur son sexe parce que c'est « sale ». Comment savoir quand je peux commencer à la pénétrer ? C'est comme si elle n'était pas du tout concernée. Parfois, en plein milieu de l'acte, elle me dit de remonter la couverture parce qu'elle a froid.

Voilà à peu près tout ce qu'on peut dire de ma vie sexuelle, du moins pour ce que je vis en couple, car il faut bien sûr compléter ce régime par une solide dose de masturbation. Cela ne me satisfait pas vraiment, mais c'est mieux que rien. Comme un fast-food, ça ne nourrit pas, mais ça coupe l'appétit pour un moment. Je le fais évidemment dans le plus grand secret, et pour ne pas risquer de laisser de traces, j'ai appris à retenir le sperme dans le bout du prépuce que je pince afin de pouvoir le déverser proprement dans les toilettes.

Je crois que j'ai fait le tour de la question et croyez bien que je le regrette.

Votre dévoué,
Gaspard

Etienne

« Tu es une bête de sexe, dis donc !

- Maintenant oui, mais ça n'a pas toujours été le cas.

- C'est arrivé quand ?

- Quand j'ai quitté ma femme. C'était un vrai gendarme. Très froide et très autoritaire. Le soir du mariage, elle m'a dit tout ce que je devais faire comme si j'étais un gosse. Elle m'a envoyé prendre une douche. Pendant ce temps, elle installait un grand drap de bain sur le lit. Puis elle a éteint la lumière et s'est couchée sur le dos en détournant la tête. J'ai éjaculé sans le moindre plaisir et elle m'a dit bonne nuit. Avant même que le voyage de noces soit fini, je savais que j'avais fait la plus grosse bêtise de ma vie.

- Qu'est-ce qui t'avait séduit chez elle ?

- Rien. Je me suis laissé faire parce qu'elle voulait qu'on se marie. Je suis sûr qu'elle m'avait choisi parce que j'étais faible et docile et qu'elle pourrait faire de moi ce qu'elle voulait. Mais, quatre ans plus tard, je suis parti. Je me demande comment j'ai pu attendre quatre ans.

- Et tu t'es rué sur le sexe

_ pas tout de suite. J'étais persuadé que ce n'était pas mon truc. Avec ma femme, nous faisons rarement l'amour. C'était plus triste que de se brosser les dents ou d'aller à la toilette. Mais plus tard, j'ai rencontré une femme mariée qui est devenue ma maîtresse. Un véritable volcan. Elle jouissait déjà sur le seuil, quand on s'embrassait pour se dire bonjour, rien qu'en se frottant contre ma cuisse. J'étais abasourdi. J'ai appris le plaisir grâce au sien. J'ai commencé à avoir des orgasmes très forts, alors qu'auparavant je ne ressentais rien. Et mes pulsions ont décuplé d'un coup. Maintenant, j'ai l'habitude de faire l'amour tous les jours.

- Tu as toujours une partenaire ?

- Quand je n'en ai pas je me masturbe, c'est un réel besoin. Il vaut mieux ça que de violer ou de payer quelqu'un. De toute façon, je me ruinerais.

- Et ta partenaire actuelle est capable de suivre ton rythme ?

- Elle rechigne parfois au début. Mais quand je l'ai bien excitée, elle

finit par en demander plus. J'aime bien ce petit manège, quand je dois travailler pour la faire changer d'avis. C'est très gratifiant de la sentir jouir alors qu'elle voulait continuer à lire ou à téléphoner.

- Et tu n'es jamais fatigué ?

- Jamais, je bande dès que je la vois passer.

- Tu dois faire des jaloux.

- Tant pis pour eux.

- Qu'est-ce que tu aimes qu'elle te fasse ?

- Rien de particulier. Juste accepter de faire l'amour. Je n'aime pas beaucoup être passif et qu'on s'occupe de moi parce que j'ai l'impression d'être un profiteur, et puis, de toute façon, ça m'excite moins que quand c'est moi qui agis. Je n'aime pas les pipes, c'est trop doux, ça m'ennuie. Parfois, je viens dans sa main, si elle a le vagin trop fatigué. Mais sinon, c'est toujours moi qui suis actif. Quand je la lèche, je la fais jouir si fort qu'elle traverse le plafond. Son corps se tend comme un arc et elle tremble de partout, sans parler des cris - on doit avoir bonne presse chez les voisins. On dirait qu'elle s'apprête à se volatiliser dans l'espace, comme une fusée qui se désintègre. Quand elle revient sur Terre, elle est terriblement chaude et amoureuse, elle me serre comme si elle voulait me briser, c'est fabuleux. À ce moment-là je m'enfonce en elle, mon sexe est bien serré, et quelle que soit la position le plaisir monte en flèche, je dois vraiment me dominer pour retarder l'orgasme.

- Combien de temps ?

- Cinq à dix minutes. Quand il y a de la musique, je compte au moins deux morceaux. Un jour, on avait mis un disque des Doors, et quand je l'ai pénétrée, c'était le début d'un morceau formidable, *This is the end*. J'ai tout naturellement synchronisé mon excitation avec le crescendo de la musique pour terminer dans une déflagration inouïe. Cette fois-là, mon orgasme a été suscité, j'ai envie de dire pompé, de l'extérieur, je n'aurais absolument pas pu faire autrement que de jouir quand la musique a explosé. J'avais l'impression que l'orgasme était à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, ma tête bourdonnait en même temps que toute la pièce, presque à devenir fou.

- Et tu cries toi aussi ?

- Oui, oui. Beaucoup. Comme ça les voisins sont comblés. »

Mise au point

De : Charlotte

À : Thomas

Cher Thomas, ne trouves-tu pas que nous avons tous été bien mal préparés à la vie amoureuse et que nous nous retrouvons dans le cockpit d'un avion avec un permis voiture ? Comment t'y es-tu pris pour faire ton chemin en matière de sexe ?

De : Thomas

À : Charlotte

Chère Charlotte, je vais à la fois te décevoir et passer à tes yeux pour un vieux bouc prétentieux. Tant pis, rions.

Voilà : je ne suis pas un modèle très représentatif de la gent masculine, et ma sexualité est plutôt « féminine ». Entendons-nous : je suis bien dans ma peau d'homme, mais mon attitude diffère de celle de beaucoup d'hommes, du moins comme je peux la connaître en écoutant d'une part les commentaires des hommes sur leurs exploits sexuels, et d'autre part ceux des femmes (parfois les leurs) ayant fait l'amour avec moi.

Au dire de mes anciennes maîtresses, je suis un amant excellent, extraordinaire, voire « divin » (je ne fais que répéter) - en tout cas, c'est vrai pour celles qui cherchent la douceur, la variété, l'imagination... - mais cela tombe dans une banale moyenne pour celles qui recherchent les « exploits sportifs » et autres « *hard core* ».

Adolescent, j'avais une grande connaissance livresque des choses de l'amour. Contrairement aux copains qui ne songeaient qu'à faire du « rentre-dedans », j'envisageais plutôt des caresses en tout genre, que j'ai pratiquées dès que j'ai pu. J'ai d'ailleurs « fait l'amour » avec plusieurs partenaires avant d'être dépuclé pour de bon.

Pour reprendre ton image, j'ai un permis pour le pilotage d'avion de tourisme, genre bimoteur Cessna, maniable, fiable, raisonnablement performant, utilisable pour la voltige et les figures aériennes, mais pas pour les avions de chasse supersoniques, ni les cargos de transport de troupes, ni les long-courriers transcontinentaux.

Pourtant, avec ce permis modeste, j'ai piloté un peu tous les genres d'appareils, dont quelques zincs mémorables.

De : Charlotte

À : Thomas

Tu crois m'étonner en ne te vantant pas de la longueur et de la vigueur de tes séances de pilonnage ? Mais ce sont ceux qui le font qui sont à pleurer de rire ! Les femmes ne font pas chercher les exploits sportifs et autres « *hard core* » (en tu jamais rencontré ?), pour la simple et bonne raison que l'orgasme ne vient pas par là. Tu peux ramoner tant que tu veux, c'est comme si tu leur curais le nombril. Les hommes qui font du « rentre-dedans », c'est donc la poisse, la tuile, la guigne, la mauvaise surprise qui fait lever les yeux au ciel en soupirant : « Et meeeerde ! Encore un connard. »

Toutes les femmes que je connais sont contre les exercices de piston à rallonge. Un peu ça va, beaucoup tu me réveilleras.

Les hommes, eux, soit ne savent rien et liment fièrement, soit connaissent les friandises dont tu sembles au fait, et n'en pensent que modérément car ils croient que ce n'est pas assez viril. Ce qu'on appelle la virilité, laisse-moi te dire, c'est une vaste blague, une entreprise de mystification permettant aux hommes de prendre leur pied par friction brutale en prétexte tant que c'est aussi ce que veulent les femmes. Jamais rien vu d'aussi puant comme procédé.

Le malentendu est à ce point colossal qu'il reste ancré même chez les plus avertis. Par exemple : un copain, quarante-cinq ans, des dizaines d'aventures, une attitude qu'il définirait un peu comme toi je pense de « féminine » parce qu'il privilégie ce qu'on appelle bêtement les « préliminaires » (à quoi, je vous le demande ?), eh bien il m'a regardée d'un air perplexe. « Mais... et les femmes vaginales, alors ? » Il est pourtant très au courant de la façon de donner du plaisir aux femmes. Mais il a toujours cru que c'était un ersatz qu'on pratiquait avec les femmes qui « n'y arrivent pas » autrement. Les femmes vaginales bien évidemment, devaient exister puisqu'on en parlait et livres. À lui qui est journaliste, j'ai dû expliquer le sens du mot « propagande ».

Je crois que beaucoup d'hommes ne collaborent pas au complot consciemment, mais sont victimes du système basé sur la désinformation. Ils n'ont jamais eu l'occasion de s'instruire vraiment (la littérature, le cinéma et les conversations ne font que véhiculer les mêmes clichés, éternellement), et s'ils rencontrent une femme qui a le cran de leur donner des leçons, ils la prennent soit pour un cas pathologique à fuir au plus vite, soit pour un cas particulier qu'ils sont prêts à accepter par amour, mais sans remettre en question la norme établie. J'ai une amie dont le copain soupire régulièrement :
« C'est quand même dommage que tu ne sois pas vaginale ! » Et on s'étonnera que les femmes simulent...

Maintenant, pour ce qui concerne le plaisir des hommes, il y aurait aussi des choses à dire. Le sacro-saint coït n'est pas toujours ce qu'ils préfèrent non plus, et certains liment plus par bonne conscience que par plaisir. Quelle est pour toi la plus grande source de plaisir ? Les différentes gradations ? Si tu pouvais créer ta partenaire idéale, que feriez-vous, quand, comment ?

De : Thomas

À : Charlotte

Ce que tu dis là me semble excessif (à l'emporte-pièce si j'ose dire). À vrai dire, cela m'importe peu que toutes les femmes soient ceci ou cela, vaginales, clitoridiennes, anales, banales, orales ou nombrilistes, car j'ai toujours su m'adapter. Par contre, je ne peux que te répéter ce que certaines de mes partenaires m'ont dit, et elles n'avaient pas de raison de mentir ou d'inventer quoi que ce soit pour me « faire plaisir ».

C'est vrai que la plupart préféraient, et trouvaient leur plaisir dans un mélange de tendresse, de caresses et d'attentions sensuelles. Ou plutôt, faire l'amour sans ces préliminaires n'était pas du tout satisfaisant pour elles - ni pour moi d'ailleurs. Mais à peu près toutes adoraient également la pénétration (et pas seulement pour me satisfaire moi).

Certaines aimaient «se sentir comblées de l'intérieur », se sentir « prises et pénétrées », ce sont grosso modo leurs expressions. Alors ce n'était peut-être pas un plaisir aussi défini que l'orgasme chez l'homme, mais il est un fait que même après avoir bien joui par les jeux « préliminaires », elles aimaient les pénétrations. L'un n'allait pas souvent sans l'autre. Par ailleurs, j'ai connu au moins deux filles qui n'avaient de plaisir que par la pénétration. L'une des deux ne supportait d'ailleurs pas lesdits préliminaires et demandait du « rentre- dedans ». Quand je dis du rentre-dedans, c'était vraiment du limage brutal. J'ai tenu deux séances et puis basta. L'autre était moins extrême, mais prenait un pied terrible avec des pénétrations profondes, alors qu'elle n'était pas très réactive aux caresses.

Plusieurs aimaient autant l'un que l'autre. Je te redis qu'elles n'avaient pas de raison de me dire ça pour me faire plaisir, vu qu'elles savaient très bien à quoi s'en tenir avec moi.

Alors tu peux écrire noir sur blanc que les vaginales n'existent pas, il n'empêche que certaines se définissent elles-mêmes ainsi. Tu vas sans doute faire une pirouette pour me démontrer qu'elles se trompent, qu'elles ignorent tout d'une autre forme de sexualité... Bof... moi je crois qu'il faut laisser à chacun son *modus operandi*. J'avais une amie qui adorait, jusqu'à l'orgasme, que je mordille ses oreilles, si possible avec de petits soupirs. Une autre ne supportait pas ce câlin ! Alors quoi ? Il n'y a pas de norme et pas d'étalon !

La virilité, je m'en fous depuis toujours. Déjà adolescent, j'étais écœuré d'entendre des copains raconter des (pseudo) exploits du style «je l'ai limée pendant une heure ». Je ne comprends pas vraiment le sens de ce mot. Si je prends le sens courant, je ne suis pas viril. Pourtant, de l'avis de mes partenaires, je suis un « bon coup », et elles me parlent d'hommes qui ont toutes les caractéristiques de la virilité et qui sont lamentables.

Maintenant, que savent les femmes du plaisir des hommes ? Elles rament ! C'est peut-être facile avec ces hommes que tu n'apprécies pas (appelons-les les primates). Il suffit peut-être de les laisser pomper en cadence quelques minutes et l'affaire est faite.

Mais combien de femmes cherchent à prodiguer d'autres plaisirs plus subtils ? Et combien, si ces méthodes pour primates ne fonctionnent pas (ce qui est mon cas, excusez du peu), font l'effort d'apprendre ce qui nous fait

du bien ? Dans mon cas : deux sur l'ensemble. Ce qui doit être un pourcentage aussi misérable que celui des hommes doués. Match nul, donc. Le fait que ces femmes étaient « maladroitement » avec moi n'est pas le plus important, ce qui est dommage, c'est qu'elles n'étaient guère désireuses d'apprendre les gestes qui auraient pu m'amener au plaisir (alors que moi je passais du temps à apprendre le moindre petit détail chez elles).

Personnellement, j'aime bien le coït, mais ce n'est pas l'indispensable moment de l'acte. Tu te doutes déjà que j'aime bien tout ce qui est « préliminaires », même et surtout en plat principal. Apparemment la plupart des hommes ont une et une seule forme d'orgasme : l'éjaculation. Je ne dois pas être normal. Je connais ça, bien sûr, mais il y a aussi une autre forme de plaisir, plus cérébral, et qui dure bien plus longtemps. Il résulte d'une ambiance, d'un mélange de stimulations sexuelles et autres, partagées. Il faut que je sois en confiance avec ma partenaire, sinon ce plaisir-là ne se montre pas. L'éjaculation est un plaisir apaisant. Je n'en ai pas systématiquement besoin pendant ou à la fin des rapports. Si j'ai eu l'autre plaisir, je me passe bien de celui-là. Si je suis encore assez excité, mais que les ébats s'éternisent, alors une rapide masturbation peut aussi bien faire l'affaire.

Tu vois que, même chez nous, ce n'est pas si simple.

De : Charlotte

À : Thomas

D'accord, j'ai un peu forcé le trait. J'ai oublié de dire que la pénétration est quelque chose de délicieux, de merveilleux, d'irremplaçable (et pas tout à fait sans effet, comme je le suggérais un peu légèrement). Mais je me plaçais du point de vue de l'orgasme, et là, il faut être clair, le déclencheur n'est pas dans le vagin. Cet orgasme, qui vous paraît si mystérieux, ressemble pourtant très fort au vôtre : une bonne déferlante qui balaie tout. Quand tu dis « un plaisir pas aussi défini que l'orgasme chez l'homme », je pense que c'est vraiment une façon de noyer le poisson. Si c'est moins défini, si c'est plus diffus, si c'est tout ce qu'on veut qui n'est pas tout à fait ça, alors ce n'est pas du tout ça. Chaque fois que tu n'es pas sûr qu'il y a eu orgasme, tu peux être sûr qu'il n'y en a pas eu car, sauf exception, une femme est si surprise quand elle jouit avec un homme qu'elle ne risque pas de ne pas le manifester !

Quand tu dis que deux femmes ne pouvaient pas avoir de plaisir en dehors de la pénétration, le doute continue à planer : plaisir ou orgasme ? Ce n'est pas du tout la même chose, même si le premier peut être tout aussi désirable que le deuxième. D'ailleurs, tu sembles bien placé pour le savoir, puisque toi aussi tu connais deux types de satisfaction différents.

La pénétration est une source de plaisir formidable, mais ne provoque pas l'orgasme. Elle peut l'accompagner, mais c'est franchement difficile.

Une fois cette précision établie, je reste une très grande fan de la pénétration.

Pour les femmes qui refusent les « préliminaires » (ce qui veut dire, en réalité, qu'elles refusent le plat principal), ce serait intéressant de savoir pourquoi. J'ai un début d'idée là-dessus (grâce à certains témoignages éclairants). D'abord, il y a celle qui est frigide (qui se dit, qui se croit... enfin bref qui ne jouit pas) et qui a horreur que le mec se coupe en quatre en espérant des miracles alors qu'elle sait très bien que ça ne marchera pas. Par contre, elle ressent toutes sortes de choses agréables pendant le coït, et en plus c'est là que le mec prend son pied, donc elle préfère sauter l'étape embarrassante et elle dit non, je n'aime pas ça. Je ne connais pas les chiffres, mais il est clair que le nombre de femmes qui sont incapables ou qui se croient incapables de jouir n'est pas négligeable - et il est compréhensible qu'elle doit tout miser sur la pénétration. Ensuite, il y a celle frigide mais qui se trouve dans une situation un peu stressante sur le plan psychologique (par exemple, elle est très amoureuse et lui pas, ou bien le mec est marié et ne veut pas quitter sa femme). Si elle refuse de prendre le temps de jouir, c'est pour éviter que la séance ne devienne ennuyeuse pour lui. Elle n'a qu'une seule idée en tête : il faut qu'il prenne son plaisir, il faut qu'il ait envie de revenir. Donc elle se répand en caresses et en attentions, puis demande une pénétration, en faisant l'impasse sur son propre plaisir parce que ce n'est pas important, elle pourra se le donner plus tard avec son vibromasseur (qui, comme chacun sait, s'applique sur le clitoris et non dans le vagin). Sommes-nous vraiment en présence de femmes vaginales ? Non, bien sûr.

Et quand tu dis que tes deux partenaires n'avaient « pas de raison de mentir ou d'inventer quoi que ce soit », je crois que rien n'est jamais sûr dans ce domaine. Il y a trois cents raisons pour lesquelles une femme peut choisir de ne pas jouir et d'orienter les ébats vers le coït. C'est d'ailleurs parfaitement leur droit et il ne faudrait pas remplacer les rivalités de cuisinières de nos grand-mères par des concours d'orgasmes. Ça peut être fatigant de jouir, psychologiquement difficile, il faut beaucoup de confiance,

à la fois en l'autre et en soi, beaucoup d'abandon, mais beaucoup d'égoïsme aussi. Peut-être que le rôle traditionnellement passif de la femme, l'image qu'elle se fait ou veut donner d'elle-même, la coutume d'être au service de son mari et toutes ces sortes de choses font qu'elle trouve rarement le concours de circonstances lui permettant d'aller jusque-là. Quand on ne prend pas l'initiative, quand on veut plaire ou quand on a peur de déplaire, on ne va pas chercher cet orgasme qui ne tombe pas du ciel.

Il faut savoir aussi que la première fois, c'est toujours difficile. Les sensations sont parasitées, assourdis par la nervosité et l'appréhension ; on n'est pas très à l'aise. Ou bien l'enjeu affectif est important et écrase tout. Alors, jouir quand on n'est pas très à l'aise, c'est comme faire de la broderie dans un canot de sauvetage, tu comprends. Et pourtant, on explose parfois avec un inconnu, s'il a simplement créé un climat de confiance en étant franc, ouvert, positif, ou bien s'il n'y a pas de sentiments en jeu, alors qu'on foire avec un homme qu'on fréquente depuis six mois avec espoir et appétit, mais que l'on craint de décevoir. Pour être honnête, à technique égale, plus je suis amoureuse, moins j'ai de chances d'atteindre l'orgasme. Bref, un beau micmac.

Comme quoi, ce n'est pas nécessairement la « faute » des hommes. Une fois qu'on a éliminé tous les primates et autres limeurs aveugles, il reste que certaines femmes ne démarrent pas malgré tous les encouragements ad hoc - comme s'il y avait vraiment une question de réglage problématique dans leur mécanique. Encore faut-il distinguer celles qui n'ont jamais joui de leur vie (rare), celles qui ne jouissent qu'en se masturbant (fréquent), celles qui jouissent seulement avec certains hommes, ou seulement une fois sur dix, ou seulement après plusieurs nuits avec le même partenaire. Malheureusement, les femmes ont tellement honte de parler de ça qu'il est difficile de savoir ce qui se passe vraiment. Avec une de mes proches amies, il a fallu plusieurs discussions serrées pour qu'elle ose m'avouer qu'elle n'avait jamais joui, et c'est venu parce que je lui parlais d'une autre amie dans le même cas. Pourtant, cela fait des années qu'on se considère comme intimes. Intimes, tu parles, si je m'étais pas lancée dans ce sujet, elle mourait

avec son secret.

Je ne dis pas que j'ai une solution. Mais on pourrait au moins économiser quelques inepties techniques, c'est-à-dire une part idiote du problème.

Je suis tout à fait consciente de la diversité des sensibilités et de la nécessité de tout redéfinir avec chaque partenaire, mais il faut mettre les points sur les *i* à propos de cet orgasme féminin, pour rattraper au moins une partie des brebis, parce que ces régiments de mecs qui essaient de vous faire jouir en limant, c'est d'un barbant ! Tu ne peux pas savoir. J'en connais même qui continuent avec un ou deux doigts quand leur organe décline, encore plus vite et plus frénétiquement. Tu visualises la scène : le mec en a marre et s'impatiente, « mais quand est-ce qu'elle va venir ? » ; elle, elle a mal et s'exaspère, « mais quand est-ce qu'il va se calmer ? ». Non mais vraiment, à quoi est-ce qu'on joue ?

En ce qui concerne les compétences féminines, je veux bien croire que le tableau n'est pas beaucoup plus brillant que pour les hommes. Tu sais que nous n'avons, hélas, reçu aucun cours, et que nous devons inventer nos techniques par essais et erreurs, ayant pour seul guide les résultats (visibles, audibles ou palpables) récoltés auprès de ces messieurs. Eh bien, je ne connais que deux stades d'expression du résultat : l'implicite pur (uniquement des soupirs, des gémissements...) et l'explicite flou (des commentaires comme : « Oui, c'est bon, encore, vas-y ! »). Rien de plus précis, jamais. Je ne dis pas que ce serait très érotique d'entrer dans des directives précises en pleine séance, mais que peut-on imaginer d'autre ? Est-ce cela que tu suggères, quand tu dis « apprendre les gestes qui auraient pu m'amener au plaisir » ? Comment faire, concrètement, pour améliorer sa technique ?

De : Thomas

À : Charlotte

Ouf ! J'ai cru un moment que tu étais impénétrable.

À partir du moment où les femmes ne savent pas elles-mêmes définir ce qu'elles ressentent, ce n'est pas moi qui peux le savoir à leur place.

Apparemment, certaines avaient du plaisir, pas vraiment d'orgasme. D'autres des orgasmes très marqués, exubérants, d'autres encore plutôt discrets. Très variable, donc. Mais il y a une sorte de règle récurrente : celles qui se sont masturbées adolescentes, et qui continuent de le faire quand elles en ont envie, hors ou durant les rapports en couple, savent ce que veut dire avoir un orgasme, et savent comment aller le chercher. J'ai rencontré plusieurs filles qui ne savaient pas se masturber (éducation, ignorance...), et leur sexualité en était dramatiquement affectée. A tel point que je me demande si on ne devrait pas apprendre cette pratique aux filles, ou en tout cas l'encourager comme une pratique saine et naturelle. Les garçons sont moins coincés sur ce sujet, du moins à l'adolescence, car, après, beaucoup d'hommes trouvent humiliant de dire qu'ils se masturbent encore.

Sur l'absence d'apprentissage technique, j'aurais pu écrire exactement la même chose que toi en inversant les rôles. Et encore, avec un homme, s'il éjacule, tu peux te dire que tu as bien fait ton boulot, mais avec une femme, c'est beaucoup plus flou. Faire minette dans la pénombre, sous les draps (et sans mes lentilles de contact), avec une fille qui n'extériorise pas grand-chose de son plaisir, faut être fort pour apprendre à diriger sa langue. Elle te dit après : « Ah ! c'était bon. » Mais bon comment ? Simplement bon ? Est-ce que c'était le maximum de plaisir qu'elle pouvait atteindre ? Était-il possible que ce soit meilleur ? Un peu, beaucoup, immensément meilleur ? Et dans ce cas comment faire ?

Eh oui, nous sommes logés à la même enseigne.

Alors, ce que je préconise, c'est de se parler, d'expliquer crûment ce que l'on désire, les moindres détails techniques... Plus fort, plus vite, plus haut, à droite, pince-moi, atchoum, aspire, je sens tes dents... Évidemment, l'érotisme fout le camp ! Mais c'est pour mieux revenir les fois suivantes. Je crois que deux partenaires qui ont envie de se connaître doivent en passer par là. Dans un premier temps, on fait l'amour « comme on le sent », mais si on décide de se perfectionner (chacun pour l'autre), alors on prend le temps qu'il faut pour s'instruire mutuellement. Ce n'est pas évident, car ces séances sont en quelque sorte « artificielles », mais c'est de l'acquis pour le coup d'après. Et si ton partenaire est quelqu'un avec qui tu peux parler

ouvertement de tout, il n'y a pas vraiment de problème. Non ?

De : Charlotte

À : Thomas

Des séances d'« instruction mutuelle », oui, pourquoi pas, c'est parfaitement sensé, et pourtant c'est la dernière chose qu'on serait prête à risquer avec celui dont on est amoureuse (or c'est bien celui-là qu'on voudrait gâter le plus). Autant il est possible de commenter et d'expérimenter avec un partenaire de type « copain », c'est-à-dire sans grosse tension affective, autant ça me paraît impossible en présence de sentiments. J'aurais la même impression que de rentrer dans une église pour faire un barbecue. Impossible de profaner le terrain sacré de l'amour par de vulgaires commentaires. Finalement, c'est peut-être avec cet amant-là qu'on se montre le moins inventive et le plus tarte, mais est-ce si grave, comparé à l'euphorie du sentiment ? Dans ces cas-là, jouir peut devenir totalement accessoire (tiens, encore un cas où c'est la fille qui refuse ou plutôt qui s'en fout), ça n'a vraiment pas le moindre poids à côté ne fut-ce que de l'odeur de sa peau.

Mon avis, c'est qu'à dix-huit ans on devrait tous suivre un stage d'entraînement sexuel avec vingt partenaires au moins (un « service » bien plus utile que le service militaire). Rien que dix, allez. Histoire de se mettre en route.

Sur le tard

À soixante-huit ans, le père de Laura se met à parler de sexe. Comme s'il voulait in extremis lui refiler quelques tuyaux. On aura tout vu. Il a peut-être un peu trop bu.

On parlait de bavardages cinématographiques. D'après lui, les hommes qui se disent insensibles aux charmes de Brigitte Bardot ou de Marilyn Monroe sont des menteurs. En revanche, Ava Gardner et Lauren Bacall, qui sont sans doute de plus belles femmes, n'éveillent pas du tout le même désir. Laura suggère que les premières sont des femmes-enfants qu'on a envie de protéger, tandis que les secondes sont des femmes fortes et que cela fait peur aux hommes. Elle n'est d'ailleurs pas étonnée du choix de son père. Les hommes d'aujourd'hui sortent encore du même moule. Les jolies dindes font leurs délices et les fières amazones leur fichent la trouille.

Le père de Laura opine doucement. La peur, oui, c'est possible. Nous devons bien comprendre une chose, nous les femmes, parce que nous ignorons complètement cette contrainte de notre côté : c'est que les hommes ne sont pas maîtres de leur désir. Ce muscle-là est in-vo-lon-tai-re (il parle sur le ton de la révélation). Une femme peut toujours faire l'amour, où elle veut quand elle veut, mais un homme, il faut d'abord que sa mécanique l'y autorise. Et le malheur veut que plus il s'inquiète à ce sujet, plus il risque de se voir trahi au pied du mur. Appelez le naturel, et il s'enfuit au galop.

Il parle là comme si cela avait été un grave problème dans sa carrière de séducteur. Comme s'il connaissait par cœur les affres de la première fois, lui qui n'en a eu qu'une.

Précisément, il s'en souvient, de cette première fois. À bout de patience après deux ans d'attente, il s'est trouvé, le soir du mariage, sans le moindre argument à faire valoir. L'instrument était en berne. Heureusement, le lendemain les choses sont rentrées dans l'ordre (pour autant qu'on puisse désigner ainsi la mère de Laura), mais on comprend la fixation du papa sur l'aspect involontaire de l'érection.

On veut bien croire qu'il y a là de quoi asseoir la libido masculine sur des bases incertaines. Et on sait que les hommes qui évoquent les femmes entreprenantes comme un fantasme excitant prennent leurs jambes à leur cou lorsqu'ils en voient une pour de bon. Dès qu'ils sont sollicités hardiment, leurs ambitions fondent comme neige au soleil. Faut-il chercher plus loin la

raison de la curieuse persistance des rôles traditionnels ? Il y a, comme dit notre vieux sage, une différence fondamentale entre hommes et femmes : elles sont toujours prêtes à écarter les jambes, tandis qu'ils doivent attendre d'être opérationnels et s'affolent si le bambou ne vient pas. D'où le penchant pour les femmes-enfants qui n'ont pas l'air de les jauger. Un homme jaugé est un homme foutu.

Et ce n'est pas tout, dit le vétéran. Il faut encore tenir assez longtemps. La femme (il dit toujours « la femme » pour dire « ta mère »), qui ne connaît pas l'angoisse de l'érection, développe des exigences de préliminaires et des lenteurs de jouissance qui mettent en grave péril la bonne fin des opérations. C'est bien beau de la chouchouter, mais si la séance s'éternise il faudra constater que sur ces entrefaites le train est passé. On est bon pour attendre le suivant.

La nature est mal faite, dirait-on, ou alors c'est le plaisir des femmes qui n'était pas prévu dans la chanson. Quand il ne s'agissait que de reproduction et de devoir conjugal, l'homme passait à l'acte quand bon lui semblait et parvenait à ses fins sans états d'âme. Maintenant qu'on veut raffiner la chose et tenir compte des desiderata de madame, on constate que l'outil n'est pas prévu pour jouer les prolongations. L'homme est donc aux prises avec un fameux dilemme. Jouir ou faire jouir, telle est la question.

Bigre. Nous n'avions pas analysé les choses sous cet angle-là.

Ils ont des angoisses. Ils se demandent continuellement si leur mécanique va suivre. Ils vivent dans l'obsession de la défaillance, comme des généraux qui ne contrôlent pas leurs armées. Alors que nous nous prélassons benoîtement dans une disponibilité scandaleuse. Il faut reconnaître qu'il y a de quoi être jaloux.

Et nous voilà donc face à une fracture : d'un côté eux avec leur érection capricieuse, de l'autre nous avec notre jouissance rétive ; chacun à regarder le camp adverse en enviant le confort de l'autre.

Antoine

- Tu te souviens de ton premier orgasme ?
- Oui, je devais avoir onze ou douze ans. Je me masturbais dans mon lit, et soudain il y a quelque chose qui a jailli de mon sexe. J'ai été complètement paniqué. Dans le noir, je croyais que c'était du sang, que j'avais cassé quelque chose, que mes tripes avaient éclaté ou Dieu sait quoi. Un manque d'information élémentaire.
- Et ta première expérience avec une femme ?
- C'était une prostituée. J'avais dix-huit ans et j'étais toujours puceau. Je me sentais très complexé vis-à-vis des copains. Un jour, ils sont partis "baiser en ville" et m'ont demandé si je voulais être de la partie. Je suis allé avec eux mais je titubais de trouille. Je suis passé en dernier et évidemment je n'y suis pas arrivé. Je m'escrimais comme un fou et j'étais incapable de jouir. C'est à peine si je sentais quelque chose. Au bout d'un quart d'heure, la fille m'a dit d'arrêter, car j'avais épuisé mon temps. Mais comme elle n'était pas chienne, elle ne m'a fait payer que la moitié. Les autres étaient sciés quand je leur ai expliqué qu'elle avait pris son pied, mais au fond de moi je n'en menais pas large.
- Et la fois suivante ?
- C'était une fille que j'avais réussi à draguer. J'étais si fier quand j'ai pu faire l'amour avec elle que j'ai conservé la capote avec le sperme pour me prouver que j'avais réussi. C'était un peu comme un diplôme.
- C'était l'époque de la libération sexuelle, si je ne me trompe ?
- Oui, et j'étais très frustré à ce sujet parce que toute la presse avait l'air de dire que tout le monde couchait avec tout le monde, et moi je devais me démener comme un malade pour convaincre une fille de coucher avec moi. C'était apparemment l'orgie et je restais sur la touche. Je ne comprenais pas pourquoi les filles n'étaient pas comme on le racontait. Peut-être qu'elles faisaient une exception pour les mecs avec lunettes à foyer double.
- Et cette frustration a continué ?
- Non, après avoir connu quelques filles, j'ai compris que c'était une ineptie de croire qu'il faut éjaculer le plus souvent possible dans le plus grand nombre de vagins possible. C'est terriblement macho et peu

satisfaisant. Quand il m'est arrivé de baiser pour baiser, je me suis beaucoup ennuyé.

- Qu'est-ce que tu aimes alors ?

- La relation émotionnelle, la tendresse, les préliminaires. Je n'aime pas la tyrannie du coït et de l'orgasme à tout prix, comme si c'était un examen. Ça me bloque. Quand je sens que la fille attend que j'éjacule, je perds toute envie. Je fais du va-et-vient consciencieux, mais je suis horriblement seul et je ne sens presque plus rien. Comme avec la prostituée qui décomptait son quart d'heure.

Tu penses qu'on peut faire l'amour sans chercher l'orgasme ?

Bien sûr, ça ne veut pas dire qu'on n'a pas de plaisir.

On peut en avoir plus par les caresses que par l'orgasme. D'ailleurs les filles le savent très bien. Mais dès qu'il s'agit d'un homme, il faut que ça gicle, sinon ce n'est pas un vrai mec. Je déteste cette forme de pression. Je trouve qu'on devrait réserver le coït aux grandes occasions, pour que ce soit quelque chose de spécial, et pas une gymnastique ennuyeuse.

- Tu t'ennuies pendant le coït ?

- Je dois dire que le vagin ne me stimule pas beaucoup. Au tout début, c'est très agréable ; au moment où l'on pénètre, il y a une délicieuse impression de chaleur et de contact soyeux. C'est comme un cocon vivant. Mais dès que l'équilibre thermique est réalisé, la sensation spécifique disparaît. Le vagin, souvent, n'est pas assez étroit pour procurer une pression stimulante. Après un moment, on peut même avoir l'impression qu'il a disparu, comme si on pompait simplement dans de la gelée. Il faut appuyer sur les côtés, ou bien à l'entrée, qui forme un anneau plus serré, pour sentir à nouveau quelque chose. Les femmes croient que leur vagin, c'est le Pérou, mais en réalité c'est à peu près la plus pauvre des stimulations qu'elles peuvent offrir.

- Donc tu préfères te contenter d'autres types de pratiques ?

- Pourquoi dis-tu "te contenter" ? Voilà ce qui ne va pas. Quand on ne vous baise pas, vous avez l'impression que ce n'est pas réglementaire, même si on vous a donné dix fois plus de plaisir par ailleurs. Vous n'êtes pas logiques. Vous n'aimez pas les machos, mais vous réclamez le coït comme s'il était impensable de s'en passer. Il faudrait un peu évoluer de votre côté.

Réfléchir à ce que vous voulez : le plaisir réel ou le stéréotype ? Souvent j'ai envie de passer toute la nuit à entretenir l'excitation subtilement, comme un feu qu'on attise, au lieu de tout flamber d'un coup et de se retrouver vide. On planerait tellement qu'on oublierait de jouir. Mais les filles ne comprennent pas facilement cette attitude. Elles attendent le moment où je vais me décider à les besogner, parfois, j'ai l'impression que ce sont elles qui sont machos. Je leur demande toujours ce qu'elles aiment, mais elles ne pensent pas à me rendre la politesse. Elles ont tendance à se laisser faire parce que c'est l'image qu'elles ont de la sexualité. L'homme s'occupe d'elles, et puis il s'occupe de lui, mais dans tous les cas, c'est lui qui fait tout. Elles n'ont qu'à se coucher. Si je ne leur demandais pas d'essayer certaines choses, je ne saurais même pas quelles sont les caresses que j'aime.

- Quel tableau noir ! Tu n'as jamais fait de rencontre plus heureuse ?

- Il y a quelques années, j'ai eu une amie merveilleuse qui me caressait pendant des heures. Avec elle, je pouvais jouir sans m'échiner comme une brute. Elle m'amenait à la pointe du désir rien qu'en me caressant et en me léchant, et puis seulement elle me faisait entrer en elle et mon orgasme venait ainsi, rien qu'à son contact chaud, sans bouger. Je pouvais le savourer tout à l'aise, c'était divin. Ensuite, je pouvais encore jouir une ou deux fois de plus sans éjaculer. Je n'avais jamais connu ça auparavant, je ne savais même pas que c'était possible. Quand elle est repartie au Québec avec son mari, j'ai été très malheureux. Il y a très peu de femmes comme elle. En tout cas, je n'en ai pas connu d'autre. Elles ne pensent pas qu'elles peuvent apporter leur créativité dans la relation. Moi, je ne veux pas qu'on me laisse tout faire. Je veux qu'on m'accorde de l'attention. Quand je sors avec une fille, je voudrais qu'elle remarque que j'ai un grain de beauté sur la fesse gauche, mais on dirait que c'est trop leur demander. »

Des réformes nécessaires

Pourquoi vivons-nous dans une aristocratie du sexe ?

Seuls quelques initiés (pour quelle raison, on se le demande, hasard ou pugnacité ?) ont le droit de se régaler. Pour les autres, c'est le brouet du pauvre : quelques attouchements, un sain coït et bonsoir Marguerite. Au-delà de cette limite, ils ne savent pas, ou ils n'osent pas. Terra incognita.

Pourquoi n'y a-t-il pas de manifestations dans la rue, de mouvements d'opinion, de marches roses, d'ultimatums, de préavis de grève ? Pourquoi le black-out se perpétue-t-il de génération en génération ? C'est un monde ! Pour les mathématiques, on a des cours, pour le latin, on a des cours, pour la chimie, on a des cours, et quand toutes ces disciplines vitales sont couvertes (qui a jamais eu besoin de résoudre une saloperie d'intégrale dans sa vie de tous les jours ?), il ne reste plus rien pour le sexe. Débrouillez-vous.

Maintenant, imaginons.

On aurait des cours de fellation à l'école. Avec des travaux pratiques sur des maquettes en caoutchouc pourvues de capteurs sensibles afin de noter les progrès en termes de douceur, pression, profondeur, succion, vitesse, mouvements de langue, etc. Les exercices seraient recalibrés en fonction des différentes sensibilités masculines que l'on pourrait programmer sur la machine. Une séance par semaine, et à la fin de l'année les élèves méritantes recevraient un brevet estampillé comme après un cours de tricot ou de conduite automobile. Enfin la fellation pour tous, la démocratisation du sexe, la généralisation du plaisir. Toutes les techniques seraient équitablement et progressivement enseignées, s'échelonnant sur le temps d'une formation complète (comme en judo, on pourrait établir des ceintures).

Il y aurait un tronc commun (les scénarios d'approche, les techniques de base, les positions), et puis des spécialisations en fonction des dispositions de chacun : sado-maso, partouzes, exhibitionnisme-voyeurisme, Kama-sutra niveau poussé, tantrisme, magie noire, fétichisme et accessoires.

Un tel système aurait le mérite de nous sortir de la préhistoire. Mais certains esprits frileux ne manqueront pas de mettre en garde contre un tel entraînement, qui de l'indigence nous ferait passer à l'indigestion pure et simple. Voyez ces pauvres élèves assommés de travaux pratiques et de

révisions, qui vont se mettre à chercher le moyen de sécher le cours de cunnilingus et qui vont prendre la sodomie en grippe autant que leurs parents haïssaient Stendhal. Vous allez faire des écœurés du sexe. Laissez-les plutôt découvrir par eux-mêmes.

Soit, mais c'est la situation actuelle, et les résultats ne sont pas brillants.

S'il y a des lecteurs assez curieux pour aller lire les auteurs qu'on ne leur a pas imposés à l'école, c'est parce qu'ils connaissent suffisamment le français. En matière de sexe, pareillement, on ne découvrira rien sans un minimum de vocabulaire. Admettez au moins quelques cours de théorie, de grâce, par pitié pour eux.

Au lieu de quoi on en arrive à des opérations de repêchage d'un ridicule consommé, comme ces thérapies de couple où le sexologue se voit obligé, pour commencer, de conduire un examen anatomique réciproque des deux partenaires égarés. Sous les yeux éberlués de monsieur, il explique l'intimité de madame largement ouverte sur les étriers, comme un professeur qui accompagne son exposé d'un doigt pointé sur le tableau. Il détaille au fur et à mesure son inventaire : « Alors, ici nous avons les petites lèvres, venez voir de plus près les petites lèvres, allons, n'ayez pas peur... » Dans l'étape suivante, il exhibe devant le regard apeuré de madame l'attirail de monsieur qu'elle n'avait jamais vu en pleine lumière. « Et savez-vous ce qui peut bloquer une éjaculation précoce ? Non ? Regardez bien. Vous appuyez ici, exactement ici... »

Pauvres, pauvres tourtereaux ! Se remettront-ils jamais de leurs quinze ans de niaiserie partagée ? Ils avaient pourtant tout le matériel sous la main, et ils étaient libres de leurs mouvements, oui, mais pourtant leurs mains à tous deux étaient coincées.

L'idée du sexe à l'école a quelque chose d'irréfutable, mais la question ne semble pas à l'ordre du jour et les jeunes se plantent toujours aussi magistralement que leurs parents, à croire qu'on leur en voudrait d'éviter ça. Quand les aînés soupirent « Il faut bien passer par là », on se demande s'il le faut vraiment ou si c'est juste pour leur faire plaisir.

Le cœur net

Dans le film *L'Ennui*, tiré du roman d'Alberto Moravia, on voit le héros besogner sa partenaire de la plus belle façon, mettant toutes ses forces dans la bataille, avant de s'écrouler dans un rôle d'agonie. Il reçoit alors ce commentaire ébloui : « Tu sais combien de fois j'ai joui ? Trois fois. »

On imagine la fierté de l'athlète.

On imagine surtout le désarroi des spectateurs et spectatrices. Les premiers, parce qu'ils n'ont jamais déclenché de telles rafales (mais au fond, n'est-ce pas la faute à Marie- Hélène, toujours si mesurée, qui sait frigide ?), les secondes parce qu'elles n'en ont jamais éprouvé, pourtant ce n'est pas faute d'essayer ; il doit vraiment y avoir un truc qui cloche chez elles. Et les voilà honteuses, coupables, anxieuses à l'idée que François aille voir ailleurs si ça ne jouit pas mieux, se promettant de mettre un peu plus d'ardeur la prochaine fois pour lui prouver qu'elles prennent leur pied, au moins une fois - puisque ce serait apparemment le minimum syndical.

Pas un seul, pas une seule, pour se lever et envoyer des tomates sur l'écran en criant : « Foutaises ! » Trop peur de passer pour l'incapable de service. Pas même l'actrice n'a refusé de lancer cette réplique inepte, de crainte qu'on la confonde avec une mal-baisée. Et allons-y toutes en chœur, entretenons, relayons, nourrissons ce mythe joyeux de l'orgasme pendant le coït (et pourquoi pas trois d'ailleurs, pour bien mortifier jusqu'à l'os toutes celles qui n'ont jamais enregistré qu'un gros zéro ?).

La force du cliché est telle que, par moments, on recommence à douter. Par exemple, chaque fois qu'on voit s'ouvrir des yeux éberlués quand on parle de tout cela avec les hommes. Nous ne sommes pourtant pas folles. Nous n'avons pas rêvé. De toutes les femmes qui nous ont parlé dans l'intimité, aucune ne jouit par la pénétration. Est-ce que cela peut vraiment être un hasard ?

Ouvrons l'annuaire à la rubrique médicale et prenons rendez-vous avec une sexologue. Cette fois-ci, nous en aurons le cœur net.

« Y a-t-il plusieurs types d'orgasme chez la femme ?

- Il n'y a qu'un seul orgasme, mais il y a plusieurs façons de le provoquer. Chaque femme possède une sensibilité différente et des voies

d'accès préférentielles au plaisir. Le centre érogène central est quasiment toujours le clitoris, il n'y a presque jamais d'orgasme sans stimulation du clitoris. Ceci dit, la diversité des réactions est étonnante. Certaines femmes ont besoin d'un contact direct (mais celui-ci peut être léger ou appuyé, saccadé ou lent), tandis que d'autres préfèrent une stimulation indirecte. Certaines ont besoin de garder les jambes serrées, d'autres préfèrent au contraire les tenir écartées.

- Peut-on jouir pendant la pénétration ?

- Il est rare que les mouvements du pénis dans le vagin suffisent à stimuler le clitoris, mais cela arrive. Le va-et-vient du pénis provoque des mouvements réguliers de traction sur les petites lèvres. Celles-ci sont reliées au capuchon du clitoris qui se trouve légèrement entraîné lui aussi et peut déclencher l'orgasme.

- Pourquoi toutes les femmes n'y arrivent-elles pas ?

- Il faut une certaine forme de sensibilité que peu de femmes possèdent. Cette sensibilité dépend notamment de la position du clitoris par rapport au vagin. Chez la plupart des femmes, le clitoris est distant de trois à quatre centimètres de l'entrée du vagin, ce qui rend sa stimulation pendant le coït presque négligeable. Mais on peut trouver des clitoris placés plus bas dans la vulve, et donc plus susceptibles de participer au mouvement ou d'entrer en contact avec le pubis de l'homme à chaque rapprochement.

- Pourquoi une telle diversité ?

- Les sexes diffèrent entre eux tout autant que les autres parties du corps ; songez à la forme des mains ou aux traits du visage. La conformation du clitoris et celle des petites lèvres est extrêmement variable d'une femme à l'autre, mais en général nous ne le savons pas parce que nous n'avons jamais comparé nos organes sexuels. On peut même dire que rares sont celles qui ont déjà examiné les leurs avec attention. On les laisse là où ils sont, bien à l'abri de la toison pubienne.

- Alors il y a autant de sexualités que de sexes ?

- Bien sûr. Et il faudrait apprendre à utiliser au mieux ce que nous avons. Il est arrivé que certaines femmes considèrent comme une anomalie d'avoir le clitoris trop peu stimulé pendant l'acte et procèdent à une intervention chirurgicale en vue de le rapprocher du vagin. Inutile de dire

que cette manœuvre est dangereuse et injustifiée. La norme n'est pas l'orgasme pendant le coït. On estime que 70 % des femmes ne jouissent jamais pendant la pénétration, et dans les trente pour cent à qui cela arrive, la moitié utilisent en même temps une stimulation manuelle. Or il se fait que le cas marginal de l'orgasme par la pénétration a été érigé en norme et diffusé comme seul modèle de sexualité épanouie.

- L'inaccessible étoile...

- En référence à ce modèle, la majorité des femmes se sentent défaillantes, se croient atteintes d'une forme de frigidité (même si elles jouissent par ailleurs), et commencent donc toute relation sexuelle avec un complexe d'infériorité et l'angoisse d'une tare à cacher. Les hommes, de leur côté, ne se sentent pas à la hauteur des « exploits virils » que le même modèle suppose d'eux et partent avec le même type de complexe. On arrive ainsi à un quiproquo généralisé où chacun tâche de montrer ce que l'autre attend, avec les gémissements de mise, tout en refoulant ce qu'il désire vraiment.

- Et à force de tromper l'autre, on finit pas se tromper soi-même...

- La résignation est courante, en tout cas, et on s'enlise dans ce genre de sexualité en trompe-l'œil, car on préfère l'inconfort d'une mascarade à la honte d'avouer ses présumées faiblesses. On établit une vie sexuelle de convenance plus que de satisfaction. Un rapport par semaine sur le schéma du va-et-vient classique, où l'homme tâche de tenir longtemps et où la femme tâche d'y montrer du plaisir, avec pour résultat qu'il jouit quand même trop vite et elle pas du tout. Une patiente m'a dit un jour : « Toute cette époque où j'ai essayé de ressentir un orgasme pendant la pénétration, ça a été la période la plus frustrante de mon existence. J'étais tellement loin de jouir, et j'aurais tellement voulu jouir... Une horreur ! » Voilà à quoi se résume la recherche de l'orgasme idéal. Il y a aussi ce jeune couple qui est venu me voir. Ils étaient très amoureux, mais ils songeaient sérieusement à annuler leurs projets de mariage parce que, sur le plan sexuel, « ça n'allait pas du tout ». Qu'est-ce qui n'allait pas au juste ? Elle était frigide et lui éjaculateur précoce, selon leurs propres dires. Quand on creusait un peu la question, avec l'un puis avec l'autre, on s'apercevait qu'ils avaient beaucoup de jeux érotiques merveilleux, qu'elle éprouvait de très bons orgasmes, qu'il

la pénétrait ensuite et jouissait au bout d'un temps tout à fait honorable, MAIS, "malheureusement", ils loupaient le moment suprême car elle ne jouissait jamais pendant le coït. Ils essayaient depuis plusieurs mois, sans succès, et donc ils allaient rompre, la mort dans l'âme, à moins que je ne leur propose un remède miracle. Quand je leur ai demandé d'où ils tiraient leurs idées sur ce que devait être une sexualité épanouie, c'était essentiellement du cinéma. Dans les scènes d'amour, la femme crève le plafond pendant qu'on la pénètre vigoureusement, et donc ils concluaient qu'il y avait chez eux un dysfonctionnement majeur. Je leur ai expliqué que ce type de représentation n'avait rien à voir avec la réalité et ils ont ouvert de grands yeux. "Quoi ? On nous a menti ?" Ils étaient abasourdis. "Oui, on vous a menti. La sexualité que vous avez développée tout seuls comme des grands est parfaitement épanouie. Il ne lui manque rien et vous n'avez aucune raison de ne pas vous marier. Oubliez les sottises de la télé et donnez-vous du vrai plaisir comme vous savez très bien le faire."

En voilà deux qui ont débusqué le « pot aux roses » parce qu'ils ont eu le courage de prendre rendez-vous et de venir vous poser la question. Je n'ose pas imaginer combien d'autres s'escriment encore à jouir comme à la télé. Pourquoi tant d'obstination dans un mauvais scénario ?

Parce qu'on a peur du jugement de l'autre. On veut être à la hauteur de ce qu'il attend, c'est-à-dire de ce qu'on croit qu'il attend. Si seulement on se rendait compte, au début d'une relation, que l'autre est un être aussi fragile que nous ! Qu'il cache ses angoisses tout autant que nous. Qu'il n'est pas un juge, mais un apprenti, comme nous. Dans certains cas, chacun est si peu assuré de son propre plaisir qu'il préfère se consacrer entièrement au plaisir de l'autre, satisfaire d'abord celui ou celle qu'il ne veut pas décevoir, car cet enjeu-là est le plus important à ses yeux. J'ai connu des couples qui se disputaient littéralement pour donner du plaisir à l'autre. Et aucun des deux ne s'était dit : pourquoi est-ce que l'orgasme serait si important pour l'autre, puisqu'il n'est pas si important pour moi ?

- Est-ce vrai que l'orgasme des femmes est très variable ?
- Il est difficile de faire la part des choses entre ce que les hommes prennent pour un orgasme et ce qui en est vraiment un. Mais il n'empêche que les signes sont assez variables, comme toutes les autres manifestations

de la personnalité. Les hommes adorent les femmes qui expriment clairement leur jouissance parce que ça les rassure. Pour eux, c'est vraiment un cadeau. Mais cela n'arrive pas souvent, puisque si peu de femmes jouissent vraiment avec leur partenaire. En plus, pour essayer de faire comprendre ce qu'il leur faut, elles ne communiquent que par des soupirs et des gémissements, alors qu'elles pourraient s'exprimer par le langage articulé. Il semblerait que le seul fait de parler soit souvent un élément inhibant en soi. Il suffit de dire "un peu plus à droite" pour cesser de sentir quelque chose à droite.

- Encore une de ces lois de vexation universelle.

- Il arrive aussi que la femme extériorise son bien-être par des soupirs et des gémissements pour indiquer à son partenaire qu'il est sur la bonne voie, et que celui-ci s'arrête trop tôt parce qu'il croit qu'elle est déjà arrivée au paroxysme.

Les hommes pensent à tort qu'un orgasme doit venir aussi vite qu'une éjaculation. Très peu de femmes sont capables de jouir en quelques minutes. Beaucoup oscillent entre le quart d'heure et la demi-heure de stimulation continue, et l'homme s'interroge, se décourage, ou croit que c'est déjà fait. Quand la femme gémit tout le temps, ils parlent même d'orgasmes interminables, sur un ton très admiratif.

- Est-ce que c'est vraiment une question de temps, ou plutôt de précision ?

- Il est vrai que lorsque la stimulation est parfaite, la jouissance peut être très rapide. Il y a un geste juste, qui diffère bien sûr d'un moment à l'autre et d'une femme à l'autre, qui rend l'orgasme presque immédiat. Mais il suffit d'un rien pour que ça ne marche pas. La semaine passée, j'ai reçu une femme qui n'a aucun problème de lenteur (elle peut jouir en trente secondes quand elle se masturbe), mais elle s'étonnait que cela se produise avec si peu d'hommes. En vingt ans, elle a connu une quarantaine de partenaires, et le jour où elle a fait le compte de ceux qui lui ont procuré des orgasmes, elle n'en a trouvé que quatre. "Quatre sur quarante ! Alors que je peux démarrer comme une fusée !"

- Ils étaient tous manchots ?

- Une bonne moitié n'avait pratiqué que la pénétration, une autre

dizaine tâtonnait sans trouver la formule exacte (une caresse un peu trop faible ou un peu trop appuyée et tout l'effet est gâché) et puis les cinq ou six autres s'y prenaient assez bien, mais c'était elle qui n'était pas dans un état d'excitation suffisant; sans doute le facteur psychologique, Finalement, si l'on considère qu'une femme sur dix est capable de jouir rapidement, et que même cette femme ne peut le faire qu'avec un partenaire sur dix, cela donne une idée assez terrible de l'état du plaisir chez les femmes.

- Et pourquoi l'orgasme serait-il si difficile pour les femmes ?
- Il n'est probablement pas plus difficile que pour les hommes, en termes organiques, mais il se trouve gêné par tous ces conditionnements sur ce que devrait être une sexualité "normale". On se désole de ne pas jouir comme il faut, on a peur de jouir comme on voudrait, autant de blocages inconscients très puissants. Pendant qu'on fait l'amour, on ne peut malheureusement pas laisser sa tête au vestiaire, et elle nous impose des jugements culturels. Pour le reste, des études ont montré que la lenteur des femmes n'a pas de base physiologique. Leur sexe réagit lorsqu'elles regardent des images érotiques exactement aussi vite que le pénis des hommes. De plus, celles qui ont une pratique régulière de la masturbation et qui contrôlent bien la montée du plaisir parviennent à l'orgasme dans les mêmes temps que les hommes. Mais c'est encore une minorité.
- A force d'en parler, cela semble si problématique qu'on aurait peur d'essayer !
- Justement, pour les hommes comme pour les femmes, l'orgasme est difficile en ce sens qu'il est à la fois tabou et survalorisé. Il est le must absolu que chacun doit provoquer chez l'autre, sans quoi le rapport sexuel est considéré comme raté, et dans le même temps personne n'a d'autre guide pour y arriver que ce schéma complètement inadapté "excitation-pénétration-jouissance simultanée", qui fonctionne à peu près une fois sur cent. On est d'emblée placé dans une situation d'échec par rapport au modèle. Donc, ce qu'il faudrait obtenir, on cherche quand même à l'obtenir, et de façon parfois désespérée. On se sent mal, mais on court après la jouissance de l'autre pour avoir la preuve que quelque chose va bien. On essaie de se rassurer.

Ifs o

Alors que c'est justement la conception de l'orgasme qui ne va pas.

— Un homme est venu m'expliquer qu'il ne pouvait pas se sentir bien tant qu'il n'avait pas trouvé le moyen sûr de faire jouir sa partenaire. Il faut qu'il sache qu'elle a eu son orgasme pour pouvoir s'occuper de lui-même et accéder au plaisir. Ce qui n'arrive qu'avec certaines femmes et au bout d'un certain temps. L'orgasme exerce une tyrannie sur les rapports de couple, mais paradoxalement nous ne nous donnons pas les moyens de l'obtenir, puisque personne n'est prêt à expliquer ce qu'il lui faut pour y arriver (vu que ça ne colle pas avec le modèle). Si c'est vraiment si important de jouir, il faudrait que chacun fasse connaître ses mécanismes personnels, mais si on continue à jouer dans le noir, cela n'a pas de sens de s'étonner qu'on n'attrape jamais le ballon. En réalité, on peut très bien jouer sans ballon. Si on laissait un peu retomber cette obsession de l'orgasme, on se donnerait la possibilité de faire parler les corps plus librement, plus spontanément, de découvrir des zones et des gestes qui restent inexplorés quand on se rue vers une seule cible.

— Et délivrez-nous de l'orgasme ?

— Oui, pourquoi pas ? Actuellement, l'orgasme est un luxe pour les femmes et une fatalité pour les hommes. Elles voudraient contrôler ce qui se dérobe, ils voudraient contrôler ce qui s'impose. La frustration d'être privé contre la frustration d'être obligé, cela fait trop d'inconfort pour trouver du plaisir. Moi, je propose aux couples qui ont des problèmes de passer quelque temps à faire l'amour sans jouir. Interdiction de prendre son pied. Au début, ils ne comprennent pas toujours ce que cela veut dire, tellement le rapport sexuel est assimilé à l'orgasme. Je leur explique qu'ils peuvent explorer le plaisir en dehors de tout effort vers la jouissance. C'est une façon de se rencontrer sur de meilleures bases. Ensuite, beaucoup trouvent leur chemin tout seuls.

- Vous ne croyez pas aux échanges verbaux pour clarifier ce qu'on désire ?

- S'expliquer, les gens n'y arrivent pas. Après dix ans de mariage, une femme ne peut pas dire à son mari : "Tu me caresses depuis toujours en dépit du bon sens" ou "Je dois t'avouer que je me masturbe régulièrement dans la baignoire." Non, il ne faut pas trop compter là-dessus. Mais on peut très bien

recommencer à bâtir sans avoir démoli tout ce qui précède. Ce n'est pas le terrain qui manque. »

Invitation

Vous êtes douillettement installée dans le sofa du salon, pour une petite soirée à la maison, simplement prête à jouir d'une quiétude bien méritée. Considérez maintenant ce simple geste : en passant devant vous, il défait sa ceinture.

Le claquement sec de la boucle métallique vous fait tressaillir, comme un chat qui reconnaît l'odeur du festin au simple bruit de son assiette.

Il a le don, cet homme, de défaire sa ceinture d'une façon qui promet trente-six chandelles et vous savez qu'il l'a fait à dessein, pour attirer votre attention. Vous acceptez l'invitation en souriant. L'Officiel des spectacles attendra, d'ailleurs on est en plein dedans. Tout en déboutonnant son jean, il vous lance un de ces regards par le bas qui dit : « Je suis ton roi et je vais me mettre à tes pieds, regarde bien. »

Il s'approche de vous, se cale contre vos genoux, descend son jean et son caleçon d'un geste à la provocation très mesurée, à peine vingt centimètres. Sa queue est déjà en voie d'être mûre, installée au balcon sur l'échancrure de la braguette.

C'est le moment de vous renfoncer dans le canapé, d'étendre les bras sur le dossier, de prendre une longue inspiration et de voir ce qui va se passer. Il vous regarde fixement et vous regardez fixement sa queue. Il utilise tranquillement l'énergie de la confrontation pour figoler son érection. Aucun de vous deux ne bouge. Vous regardez gonfler sa bite, c'est tout. Presque rien ne se passe et cela ressemble à une danse, celle du serpent qui se dresse sous le charme.

Il est très fort pour réinventer le désir chaque fois dans une tonalité nouvelle. Quand son appareil est bien ferme, toujours sans vous lâcher du regard, il passe doucement une main sous ses bourses, encore prisonnières du caleçon, et commence à les masser, tandis que l'autre main entame un mouvement de piston sur le sexe, très posément, très calmement. Rien ne pourrait être plus tropical. Vous commencez à avoir chaud.

Vous le regardez toujours fixement et vous vous mettez à défaire vos vêtements pièce par pièce. Les boutons du chemisier, l'agrafe du soutien-

gorge, la tirette de la jupe, tout y passe, sans quitter des yeux le ballet lancinant de sa masturbation.

C'est un trajet curieux que vous avez parcouru tous les deux. Parce qu'il vous a séduite dans d'autres sphères, irréprochables et dignes, il peut progressivement tout se permettre. Plus il perd sa pudeur, plus il gagne votre cœur. C'est une équation mystérieuse. C'est la vie.

Vous voilà surchauffée, avec cet appétit familial, et aucune raison de le frustrer. Vous glissez tout au bord du divan. Vous quémandez un peu du goût de sa queue. Capricieux, il vient agacer votre langue quand il veut, légèrement, sans s'attarder, comme un animal trop jeune pour se fixer. Il a décidé de vous faire grimper aux murs. Vous savez qu'il va bientôt se mettre à genoux et vous fourrer sauvagement, mais il n'a pas encore décidé quand. Il prend son temps, il prend le vôtre aussi, et il en fait des pépites.

Il se caresse toujours, avec une lenteur qui doit le mettre en bordure du supplice. Vous donnez votre salive quand il vient la chercher. Vous donnez votre vénération, votre regard enfiévré. Vous donnez des cajoleries sur ses fesses. Vous enfoncez un doigt dans son cul.

Puis il recule et ne bouge plus, vous non plus. Une minute pour laisser retomber la pression, comme une ligne blanche dans un poème. Votre front vient s'échouer sur son ventre, le menton contre la bite, pendant que vous vous calmez, puis le souffle recommence à monter, et de ses mains dans vos cheveux, il vous invite à le sucer.

Pendant un long moment, il ne bougera pas plus qu'une statue grecque, debout, jean à mi-cuisses, mains derrière le dos, le regard plongeant par la fenêtre derrière vous et tâchant de fixer un point qu'il ne pourrait même pas décrire. Seul son souffle s'agite comme un oiseau pendant que vous lui travaillez la queue à en perdre le sens du reste. Il souffre presque autant qu'il soupire à essayer de frôler le plaisir sans se laisser partir. Pour s'aider, vous l'entendez qui murmure, en un crescendo scandé par des respirations de noyé : « Non... non !... NON ! » et brusquement ses mains sur vos épaules viennent interrompre le galop final.

Docile comme un interrupteur, vous lâchez tout, vous vous renfoncez dans les coussins, offerte au milieu des vêtements débraillés. Il descend son jean encore plus bas, tombe à genoux et attend un moment, les mains posées sur

vos cuisses ouvertes, la tête relâchée comme un pénitent en prière. Il a tout le temps. Il se rassemble, il se reprend, il récupère son corps. Il ferme les yeux pour éloigner le séisme. Son buste s'incline doucement vers l'avant, ses mains glissent des cuisses aux hanches, des hanches aux seins, il se ranime quand son visage rencontre vos sous-bois humides et s'y enfonce goulûment. Il va différer ses émois en s'occupant des vôtres.

Calligraphe, il dessine dans cette minuscule anatomie tous les mots connus et inconnus pour convoquer le plaisir, du plus sourd au plus acéré, du plus fin au plus dévastateur. Vous êtes friandise, vous êtes myrtille, qu'il cajole de tous côtés sans se décider à la faire éclater. Il sait qu'elle éclatera toute seule, somptueuse, quand votre corps brusquement se cambra et s'enfoncera vers lui dans un tremblement de fusée. Il ne faut pas longtemps, vous ne pourriez pas vous retenir autant que lui. Un spasme violent vous soulève comme s'il venait du plancher. Ça y est, vous volez. Cet homme a ce pouvoir. Vous vous abandonnez à sa conduite. Vous jouissez pour lui, le corps tendu aux quatre coins du ciel.

Pendant que vous redescendez sur Terre, il s'introduit en vous d'un beau geste net et profond, comme une pièce manquante qui tombe exactement où il faut.

Vous vous regardez avec émerveillement, reconnaissance et débordement. Chaque fois que vous vous emboîtez aussi fort, le sentiment semble avancer d'un cran dans votre âme à tous deux. Vous vous contemplez chaque fois de plus près, à travers la fièvre. Faire l'amour, c'est faire grandir l'amour, T'étendre, l'approfondir, le déployer, comme une substance qui se créerait au fur et à mesure que vous la malaxez. Vous êtes là à vous dévorer du regard, à la frontière du rire et des larmes, dépenaillés d'émotion et d'appétit encore, d'appétit toujours.

Il fait maintenant de très légers mouvements en vous, tout en distribuant des caresses à longueur de bras. Quand il s'arrête, c'est vous qui serrez sa queue à intervalles réguliers, aussi fort que votre vagin le peut, aguerris par les exercices, il faut qu'il vous sente, sacrebleu. Ensuite, il se retire à moitié pour se masser le gland sur votre seuil, et de son doigt précis vous fait comprendre qu'il aimerait bien vous voir jouir encore un peu, juste une fois, rien que pour lui, avec vos spasmes pour lui moucher la queue. Puisqu'il

aime ça, vous repartez à la dérive, dopée par ses caresses croisées qui se disputent votre attention. Son sexe et son doigt vous emmènent à la hausse. Toutes ces vagues se rassemblent, se mélangent, se tendent progressivement, et puis soudain ça devient trop, c'est comme un vase qu'une goutte suffit à faire basculer et qui se transforme en raz-de-marée. Ça déferle, des cataractes qui viennent buter sur sa bite. Toujours sur le seuil, elle prend les coups avec délices et se met à riposter dans la même violence libérée. Dans le vertige où vous sombrez encore, vous rouvrez les yeux et vous ne le reconnaissez plus. Il s'est transformé en usine ou en marteau-piqueur. Le regard dur, les traits figés d'un animal au combat. Il n'en est plus à se contenir et à étudier chaque geste. Il a lâché tous ses chiens. Il fonce vers le mur. Il monte en puissance, il prend son élan, il va décoller, il se met à trembler, il renverse la tête en arrière et...

Et ?

Et la suite vous l'écrirez bien vous-même. Courez vite *demander à Eugène*.

L'éblouissement du coureur de fond

La science qu'il faut, pour tirer le meilleur parti d'un homme !

Pour obtenir son meilleur jus, si on peut dire.

Vous n'avez pas idée.

Ce n'est pas la première fois qu'on baise bien, ni la cinquième. À la vingtième, on s'approche. À la centième, c'est du grand art.

Le temps d'apprendre à jouer la même musique avec deux partitions différentes.

D'où la méfiance à se lancer dans de nouvelles aventures. Encore un homme qui n'y connaît rien, à mes recoins, et dont je ne sais rien non plus des bidules. Ai-je le courage de tout recommencer ?

Souvent, c'est beaucoup de fatigue pour rien.

Encore qu'il y ait des exceptions. Il y a parfois de bons coups qui courent en liberté, et le plaisir, dès le début, peut inopinément crever le plafond. Mais la minute qui suit ne ment jamais. C'est l'homme qu'on aime qui reçoit les larmes de bonheur.

Et l'homme qu'on aime, ce n'est pas n'importe qui, mais le fruit d'une longue mise au point.

C'est un homme qu'on pratique depuis quelques années, qui a pris la valeur du vin en cave. Un scénario irremplaçable.

Seul le temps apporte cette jouissance spécifique venant du fond des tripes, pétrie de connaissance et de reconnaissance, complètement ivre, pliée et repliée cent fois sur elle-même comme la plus délicate des pâtes feuilletées.

Comme un roman peut être fulgurant dès la première page, mais ne peut pas s'en tenir là, un amant, avant d'être important, doit traverser l'épreuve du temps. Donner toute sa mesure.

Un coup d'éclat peut marquer nos registres d'une pierre blanche, mais les grands noms se construiront sur la distance. Non plus seulement par un déballage de charme ou de talent, mais par l'alchimie longue et insaisissable qui nourrit le désir comme une lame de fond.

C'est quelque chose dont on pourra parler une autre fois, si vous voulez.

C'est le chapitre suivant de toute histoire d'amour, quand elle tient jusque-là.

La technique, finalement, malgré tous les déboires qu'elle occasionne - les angoisses, les erreurs, les horreurs, les quiproquos, les complexes, les désespoirs, les fiascos - la technique, vraiment, n'est presque rien. C'est juste après que tout commence.

Post-scriptum

Je remercie tous ceux et celles qui ont répondu à mes questions, nourri ma recherche, propulsé cet ouvrage plus loin que je ne l'imaginais.

Beaucoup m'ont demandé de ne pas citer leur nom, je ne dresserai donc aucune liste. Chacun s'est reconnu et sait ce que je lui dois.

L'orgasme féminin a été abordé dans ce livre. Il reste évidemment beaucoup à en dire et à en faire connaître. Les lectrices qui voudraient m'aider à continuer J'enquête peuvent se rendre sur le site www.elisabrune.com, rubrique « Livres », page « Alors heureuse ». Il s'y trouve un questionnaire qu'elles pourront remplir et déborder.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 7

I

DES DIFFICULTES DE L'APPRENTISSAGE

Les moyens du bord 13

Les copines

Eurêka !

Des indices au compte-gouttes 23

Sauf maman 25

Point trop n'en faut 28

Le premier sexe 31

Éducation par le père 34

Fête de patronage 37

Premier baiser 39

Chagrin d'amour 43

Ça va, ça vient... 48

Rites de passage

54

Ça y est . . . 59

Soupirs apéritifs

Suis-je normale ?

II

DES SURPRISES A L'USAGE

Perplexité

Liberté, égalité, éjaculons

Si la fatalité voulait bien nous lâcher les baskets 75

Pour en finir avec les ploucs 7

Mais il n'y a pas que les ploucs 87

Oui mais bon 91

Mirage 94

... et réalité 96

Contre la science	98
Vive les vacances !	101
Le fou sur le toit	107
Impuissance	110
Amicalement vôtre	112
À nous les jolis Chypriotes !	114
Les hommes qui se montrent	118
Les belles mécaniques	121
Question de style	123
De la branlette considérée comme un des beaux-arts	126
Voyage en dehors du système solaire	129
Le degré zéro de l'amour	133
Suis-je normale (bis) ?	135

III

DE LA GRANDE EMBROUILLE

Quand sont venues les choses sérieuses	139
Variations sur le même sujet	142
C'est fini, je ne simule plus !	145
Quant à eux...	
Qu'il est doux de ne rien faire ! Paulo Et toc !	
La vie, tout de même...	
Ce petit machin étrange Et ce grand truc nébuleux Vous avez dit bizarre ?	
Fiche technique	
Et la taille, dans tout ça ?	
Surprise	

IV

Des joies du dialogue

Propos d'alcôve John
Les copines (bis)
Michel

Stefano
Gaspard
Etienne
Mise au point
Sur le tard Antoine
Des réformes nécessaires
Le cœur net
Invitation
L'éblouissement du coureur de fond
Post-scriptum